

## A Propos de "L'Émigré"



L'ÉMIGRÉ est un de ces romans à grande portée où l'écrivain ne se contente pas de disséquer le cœur de quelques individus en les faisant passer par des émotions et des aventures plus ou moins tragiques, mais où il aborde quelque'un des grands problèmes qui agitent la société contemporaine. Ce n'est pas que P. Bourget ait jeté aux orties la loupe si subtile, qui lui avait servi dans ses premiers romans à démêler au fond des cœurs tant de secrètes fibres, tant de mensonges et de ruses. Lisez par exemple cette délicieuse analyse d'une âme féminine qui orne les premières pages de l'ouvrage. " Les femmes, comme elle, aux cheveux d'un blond pâle, presque onvés, aux pieds et aux mains fragiles, à la taille élancée, aux gestes menus, semblent devoir laisser paraître leurs moindres impressions, tant on les devine vibrantes et frémissantes. Rien de plus mystérieux, au contraire, le plus souvent que ces créatures, tout finesse, tout émotivité. Cet excès même de nervosisme leur devient un principe de force. Dès leur pre-

mière expérience. du monde elles se rendent compte du degré où l'acuité de leurs sensations fait d'elles des exceptionnelles, des solitaires. Par un de ces instincts de défense que la nature morale possède comme la nature physique, elles se dressent à cacher leur cœur pour que la vie ne le brutalise pas. Elles prennent comme une pudeur de leurs émotions. Elles taisent d'abord les plus profondes, puis les plus légères. Elles finissent ainsi par développer en elles une puissance d'impassibilité extérieure, qui ajoute à leur charme un attrait d'énigme, d'autant plus que ce dualisme volontaire, cette surveillance constante, ce contraste prolongé entre ce qu'elles montrent et ce qu'elles éprouvent, entre leur être réel et leur être avoué, n'est pas sans exercer une influence sur leurs façons mêmes de sentir et de penser. Elles sont volontiers nuancées jusqu'à la subtilité quand elles sont pures, et, si elles ne le sont point, jusqu'à la ruse, pour l'enchantement ou le désespoir de l'homme, qui s'éprend d'elle, selon qu'il est, de son côté ou très complexe ou très simple."

Mais ce n'est pas par de semblables miniatures que "*l'Emigré* se distingue. C'est bien plus par des questions sociales et tout d'abord par la question des traditions nobiliaires qui fixent d'avance certains humains dans un cadre préparé depuis des siècles, dans un parti et dans un monde, en dehors duquel il ne leur est permis ni de chercher une femme, ni de remplir un emploi. Ici l'homme, qui incarne le respect de ces traditions et de ces idées s'appelle le Marquis de Claviers Grandchamp, homme qui ne brille pas précisément par la finesse de l'esprit, mais homme de grande allure, sorte de Don Diègue qui tient avant tout à l'honneur de sa maison et à la transmission intacte des coutumes familiales dans sa descendance.

"C'était, nous dit P. Bourget, un homme de soixante-cinq ans, dont la robuste vieillesse faisait honte aux maturités épuisées d'aujourd'hui. Il était très grand, très droit et restait svelte, quoique taillé en force, avec un beau visage haut en couleur, dont les cheveux très blancs avivaient le teint. Le nez long, fin et busqué, un peu trop rapproché de la bouche gourmande et spirituelle, donnait à son profil une vague ressemblance avec celui de François Ier. Il en avait conscience et il soulignait



cette analogie par la coupe de sa barbe toute blanche, comme ses cheveux. Sa physionomie n'avait pas besoin de cet artifice, pour que les plus ignorants disent de lui, dès la première rencontre : "C'est un portrait, qui marche." Tout en lui criait la Race, la longue durée d'une famille dans un entraînement continu d'énergie, d'opulence et de domination. La bonhomie était empreinte dans tout son être, et il s'en dégageait pourtant une inexprimable atmosphère de dignité, cette assurance de quelqu'un qui a toujours eu son rang, non seulement par lui-même, mais par tous les siens... Il réalisait vraiment de toutes manières le type animale et moralement supérieur de l'aristocratie du meilleur. Il était taillé dans une plus large, dans une plus riche étoffe humaine.

Si M. Claviers Grandchamp aime la chasse à courre, s'il a une particulière compétence à choisir, à dresser ses chevaux, sa meute, ses piqueurs ; si à cette occupation il dépense une grande partie de sa force cérébrale, c'est parce que la chasse à courre est un divertissement de l'ancien régime et des nobles ; s'il se plaît à répéter des strophes gaillardes tout en forçant le cerf, c'est parce que telle était l'habitude des ancêtres ; si, en dépit de l'amoindrissement de ses rentes, par suite des ravages de la Révolution, il continue à tenir table ouverte, à mener grand train, à dépenser cent mille francs pour son parc, soixante mille pour l'équipage, quarante mille pour la chasse à tir, trente-cinq mille pour les écuries, c'est parce que le faste est une sorte de fonction des nobles, un caractère obligatoire de leur rang ; s'il ne peut supporter qu'un des siens s'allie à une roturière, ce n'est pas parce que la fortune manque, mais bien parce qu'il ne peut entendre parler de mésalliance, parce qu'en lui la fierté héritée de siècles de noblesse se révolte à la seule pensée qu'il pourra exister une solidarité, ou une parenté quelconque entre sa famille et celle de vilains. Ces vilains pourtant, ce n'est pas qu'il les méprise ; non, il les estime, mais à leur place ; il est bon, très bon et très libéral pour ses serviteurs. Il résout la question sociale à sa manière ; il déteste assurément les unions et les syndicats socialistes ; mais le fils de son jardinier vient-il de se fracturer le pied, tombe-t-il dans l'impuissance de travailler, le marquis n'aura besoin d'aucune loi sur les acci-

dents du travail pour venir à son aide, il continuera à lui payer ses gages sa vie durant; il prendra la famille du malheureux à sa charge. Voilà une superbe façon de supprimer les misères imméritées. Aux demandes quotidiennes le marquis n'a qu'une réponse: donnez... Il donne pour les hôpitaux, pour les églises, pour les frères, pour les soeurs, pour les élections, sans compter les secours privés... Evidemment avec cette magnanimité il ne pourra manquer d'être dupe un jour ou l'autre.

Mais, en attendant, écoutons ce vieillard, quand il expose ses principes et ses vérités sociales à lui. Ces vérités c'est que "il n'y a d'accroissement de la force d'un pays, que si les efforts des générations s'additionnent, que si les vivants se considèrent comme des usufruitiers entre leurs morts et leurs descendants." c'est qu'il faut "que ces familles s'enracinent pour durer, qu'elles aient l'assiette territoriale, qu'elles s'amalgament à un sol." C'est qu'il faut "qu'il y ait des moeurs, des milieux, des classes et distinctes... tout individu n'est que l'addition de ceux qui l'ont précédé, un moment d'une lignée. En l'unissant à un autre individu, qui soit à un même degré du développement de sa famille, on a la chance d'obtenir une créature supérieure, de fixer des caractères acquis..." cela suppose le droit d'aînesse et les substitutions, les domaines patrimoniaux, les trois ordres; cela suppose la race et les maisons, toutes choses que la Révolution a voulu et veut encore balayer de la surface de la France, en ne laissant en face de l'Etat tout-puissant que l'individu désarmé; mais toutes choses qui n'en restent pas moins des vérités profondes, qui n'en sont pas moins la condition du relèvement et du salut de la France. C'est précisément pour conserver ces vérités et ces principes qu'il a d'ailleurs été tenté, comme tout le reste de ses contemporains de traiter de préjugés vieillis, c'est pour les conserver après en avoir compris l'inéluctable nécessité, que M. de Claviers-Grandchamp s'est fait un *émigré* à l'intérieur, qu'il s'est retiré dans son domaine et sur sa terre, s'appliquant à maintenir d'abord sa *Maison* et à préparer des réserves de force, de sang noble pour l'heure de l'inévitable crise. Voilà pourquoi pas plus que son grand-père il ne veut que rien scit changé à l'intérieur de son château. S'il autorise son fils à y mettre le téléphone, ce sera après sa mort.



Voilà pourquoi il demande aux siens de l'héroïsme pour sauvegarder le nom familial. Dut-il se tromper, dût cette forte artiscratie rurale, dont il est, ne plus avoir de rôle, dût la France ne plus jamais vouloir des hommes de sa classe; il n'en demeure pas moins convaincu de son devoir, il mourra au moins noblement. "Un aristocrate se doit de le rester ou de mourir." M. de Claviers-Grandchamp en est resté un. Le malheur des temps ne lui a pas permis d'ajouter une page d'histoire à celle de sa famille, du moins cette histoire il l'a écrite; il a gardé son rang à sa maison; il a continué son père, qui avait continué le sien.

Le marquis de Claviers-Grandchamp aime l'armée, parce qu'elle lui apparaît comme la future restauratrice du trône, et en tous les cas comme la carrière préférée des gentilshommes d'ancien régime. Quant à la religion, il en a! Il est sincèrement pieux: il ne se contente pas de s'agenouiller auprès d'un mort—suprême marque de sympathie—; il fréquente les églises et pratique ses devoirs de catholique. Cependant il l'aime surtout, la religion, parce qu'elle aussi est un héritage des ancêtres, parce que son monde ne sépare pas l'autel du trône. Il approuve hautement les officiers qui ont donné leur démission alors qu'ils étaient réquisitionnés pour des besognes indignes, par un gouvernement de francs-maçons. Pourtant il trouve qu'ils ont trop parlé de *conscience* et de leurs principes religieux. La conscience. Le marquis n'aime pas beaucoup ce mot. "Il a trop servi, dit-il, d'étiquette solennelle à l'anarchie. Les principes religieux, c'est mieux. C'est un appel à une discipline qui ne se plie pas aux caprices des gens, celle-là. Mais pour un noble il y a un autre devoir, celui de ne pas forfaire. Et c'est forfaire que d'agir contre la volonté des aïeux dont il descend, de ces morts qui, vivant, ont servi une France catholique. Nous leur devons, nous, leurs rejetons, de servir la même, la France sans l'Eglise ce n'est plus la France dont font partie nos maisons. Servir cette France pour un noble, c'est renoncer sa noblesse; ces abdications sont le suicide de l'honneur, cet honneur qu'un grand évêque appelait la sauvegarde de la justice, le magnifique supplément des lois. Voilà ce que je voudrais entendre proclamer à la face de ces polissons par un Claviers-Grandchamp."

Telle est cette figure un peu archaïque, mais réellement magnanime, pathétique et pittoresque. Les nobles, qui l'entourent, ne le valent pas et P. Bourget nous dépeint des types bien inférieurs. Quelle différence, par exemple entre la géniale spontanéité de M. de Claviers et la souplesse de demi-aigrefin que le comte de Bressieux déployait, sous ses airs d'impertinence pour conserver le train d'une vie élégante par d'équivoques expédients. Personnage à face de joueur et de duelliste, ruiné par les cartes et les créatures, d'ailleurs très bien né, très apparenté, ayant avec cela du goût, de l'instruction et de l'entregent ayant gardé de son nom et la plus impeccable tenue et le plus viril courage, il servait d'intermédiaire entre les gens de son monde, gênés dans leurs affaires, et les marchands de curiosités ou les riches amateurs. Aussi ne rougira-t-il pas de devenir le complice d'un intendant véreux pour préparer la vente des trésors artistiques de Grandchamp à un syndicat américain. Une autre des relations de M. de Claviers, était un certain M. de Charlus "très petit, presque chétif, qui paraissait un grin-galet à côté du splendide maître d'équipage qu'était le marquis. Ses traits fins avaient aussi de la race, mais étriquée, mais usée." Aussi tandis que chez le marquis la caste était intacte, dans Bressieux et Charlus elle finissait.

Quant à Mlle de Charlus, "elle n'avait pas les traits réguliers. La bouche était trop grande, son nez trop court, son front trop bombé, mais ses yeux sauvaient tout par leur esprit, et si elle n'était pas belle, elle avait le charme de *jolie laide*, que tant d'hommes préfèrent à la beauté! Un peu petite, comme son père, mais très bien faite, dansant et montant à cheval avec une grâce hardie et virginale à la fois, elle avait, elle aussi, dans son originale physionomie, cet air de *portrait*, qui se retrouve si fréquemment chez les classes fixées..." Elle affectait il est vrai, de réagir contre les immobilités de son milieu. Par snobisme elle se piquait d'être *up to date*, d'être dans le train, et même dans tous les rapides. Mais elle n'arrivait pas à tromper le marquis. On ne s'encanaille jamais disait celui-ci, lorsqu'on s'appelle comme nous des aristocrates de pur sang. Les idées modernes de Mlle de Charlus, l'*Emigré* les appelait la poussée de jeunesse; il les excusait. Ça lui passera, ajoutait-il. Mais



"ce qui ne lui passera pas, c'est la race." Rien qu'à voir comme elle montait à cheval, le marquis reconnaissait qu'elle avait de la race jusqu'au bout des mains et des pieds. Aussi la pensée d'en faire une jolie petite Comtesse de Claviers-Grandchamp, en la donnant pour femme à son unique fils, lui souriait-elle énormément, d'autant qu'il savait que la proposition ne déplairait aucunement à Mlle de Charlus, non plus qu'à son père.

Malheureusement Landri Comte de Claviers-Grandchamp ne partageait pas les goûts de son père. Il était mal à l'aise dans les traditions nobiliaires. Son nom lui pesait : "Mon nom, s'écrie-t-il à un moment, mon nom, toujours mon nom, encore mon nom. Je finirai par le maudire." Il était impatient devant cette barrière qui se dressait devant lui à chaque pas de son existence, qui lui fermait toutes les avenues. Affaires étrangères, fermées; conseil d'état, fermé; administration, fermée (on ne voit pas un noble préfet en République); carrières libérales, fermées (un noble aurait le génie d'un Rousseau, d'un Berryer, d'un Séguin que l'on ne voudrait pas de lui pour traiter un rhume, plaider un mur mitoyen ou construire une passerelle); commerce, industrie, fermés (il faudrait au noble pour y réussir une supériorité qui n'est donnée qu'à bien peu). Ah! qu'on ne vienne pas parler au jeune comte des privilèges des grands. Qu'on ne lui parle pas de l'avantage d'être un grand seigneur. A ses yeux, être grand seigneur, ce n'est être qu'un paria par en haut, or lui n'a pas voulu être un de ces parias; il n'a pas voulu laisser son être jeune, vibrant, affamé d'action se paralyser par un passé qui n'était pas le sien; il n'a pas voulu être prisonnier de sa caste; il a préparé St-Cyr, il est entré dans l'armée, il y sert comme lieutenant, et quoiqu'il arrive il ne tient pas à briser son épée: s'il reçoit l'ordre de marcher contre une église pour l'opération des inventaires, il marchera non que cette besogne ne lui répugne pas; mais parce qu'il désire rester dans les rangs.

La *mésalliance* était un autre de ces préjugés qui avait le don de lui monter les nerfs. Il aimait une jeune veuve, en tous points respectable. Il ne voyait pas pourquoi il la sacrifierait à une jeune amazone, uniquement parce qu'elle s'appelait Mme Olier, qu'elle était née demoiselle Barral, et que l'autre était

née Mlle de Charlus. Mais on comprend quel coup dut porter au marquis une pareille nouvelle. Il écouta la confidence de son fils "les sourcils froncés, la bouche serrée, les yeux teintés de sombre, trahissant la secousse des émotions violentes; il se contient toutefois pour pouvoir mieux montrer à Landri l'énormité de son acte; l'énormité du fait d'introduire chez les Grandchamp non pas seulement une dame Olier et une demoiselle Barral, mais des tantes Olier, des oncles Olier, des cousins et des cousines Barral, des soeurs et des frères Barral peut-être. Quelle déchéance, quelle dérogação à l'honneur. Landri a eu beau se dire maintes fois que noblesse, maisons, caste, mésalliance, que toutes ces idées n'étaient que fantasmagorie, superstition, le reliquat chimérique d'une réalité abolie, un anachronisme insensé dans la France actuelle, devant son Père il se trouve dompté et transformé. Ce père, il l'aime en dépit de tout, il le vénère, il admire son idéalisme, et il s'avoue que jamais Mme Olier ne pourra entrer dans la famille des Grandchamp sans le consentement du chef.

Devra-t-il donc broyer son coeur, devra-t-il immoler son bonheur à son nom, comme le lui demande le marquis? C'est où il hésite, quand un épouvantable événement vient dénouer cet imbroglio, mais au prix de quelles tortures morales! Nous ne suivrons pas le romancier dans les pages émouvantes où il nous décrit les dessous tragiques d'une grande vie, où il fait passer ses héros de découvertes en découvertes toutes plus déconcertantes les unes que les autres; où il analyse avec son art ordinaire, les agitations et les brisements de ces nobles coeurs. L'artisan de tout ce mal est un certain Chaffin, ancien précepteur de Landri, et placé par le marquis, une fois l'éducation du fils achevée, à la tête de l'administration de ses biens. Or Chaffin, sans compter le grattage habituel auquel il se livre, a comploté la vente de toutes les oeuvres d'art et de la plupart des meubles du manoir des Grandchamp, moins pour combler le déficit que les prodigalités du marquis ont creusé dans son budget, que pour toucher une commission de 40,000 francs, peut-être même de 80,000 francs. Comme un testament fait en sa faveur par un de ses amis de la haute bourgeoisie, un certain M. Jaubourg Saint-Germain, va permettre à M. de Claviers de payer ses



dettes sans toucher à ses souvenirs de famille, le sinistre brocanteur, qu'est Chaffin, sachant bien que cet héritage ne serait pas accepté si l'origine en est connue, envoie au marquis une lettre anonyme, en y joignant une preuve irrécusable que Landri n'est pas son fils, qu'il n'est que *l'enfant de la faute*. Cet affreux mystère Landri l'a lui-même appris au chevet de Jaubourg mourant, alors que dans son délire celui-ci a laissé échapper le secret. A quel point cette découverte meurtrit les deux nobles âmes du comte et du marquis, il faut lire le texte de l'incomparable psychologue qu'est M. Bourget pour s'en rendre compte. Toutefois les deux martyrs ne s'abandonnent pas au milieu de cette agonie morale qu'ils subissent. Le marquis, pour ne pas éveiller de soupçons accepte le testament fait en sa faveur par Jaubourg; il reconnaît que plus rien ne s'oppose au mariage de Landri avec Mme Olier, il bénit même ce mariage comme un moyen providentiel pour sauver la face devant le monde et cacher la tache déshonorante qui a souillé le blason des Claviers-Grandchamp. Ce sera chose entendue: le marquis refusera son consentement, le comte lui fera les sommations respectueuses, requises par la loi et passera outre. La cause de la rupture entre le père et le fils sera donc toute naturelle. Ainsi convenu, ainsi fait.—Landri n'a pu aller jusqu'au bout de la malpropre opération, dont il était chargé par l'autorité civile. Il est bien monté avec ses six sapeurs, jusqu'à la dernière marche de l'escalier qui conduisait à l'Eglise de Hugueville. Mais là, en face de ce portail vénérable le souvenir du marquis lui est revenu en mémoire; il n'a pu supporter d'encourir la réprobation de ce gentilhomme, il est redescendu sans avoir donné l'ordre de défoncer les portes de l'édifice sacrée. En retour, comme tant d'autres de ses vaillants camarades, il a été rayé de l'armée active. Le fait de se voir inutile à la défense de son pays confirme sa résolution d'émigrer au Canada pour s'y livrer à quelque grande exploitation agricole. Le roman s'achève par des adieux fort touchants dans une chambre d'hôtel en face des docks de Liverpool entre le jeune ménage Landri et le marquis de Claviers-Grandchamp. Le noble vieillard n'a pu laisser partir cet *enfant de son âme*, sans le presser une dernière fois sur son coeur. A ce moment même son coeur

prend le dessus sur sa raison et sur son culte de l'honneur. Il va jusqu'à proposer à Landri de l'adopter, de le faire l'héritier de son nom et ainsi de le retenir près de lui pour lui fermer les yeux. Sur la réponse négative du comte, redevenu plébeïen, le marquis se reprend; il accepte sa grande misère en expiation des fautes secrètes qui ont dû être commises dans sa lignée; il saura être le dernier de sa race, il clora la liste dignement après avoir béni les deux époux, après avoir même posé un baiser respectueux sur le front de l'ex-Madame Olier, il suit du regard la *Cambria* qui les emporte jusqu'à ce que la brume les cache complètement à ses yeux. Puis la hautaine et immobile silhouette du marquis reste seule, sur le rivage anglais, personnifiant un deuil immense, n'ayant plus qu'à pleurer, avant de disparaître, sur la ruine de tout ce qu'il a aimé et cherché à conserver, sur la ruine de sa famille, de sa race et de sa France à lui.

Telle est la trame, tels sont les caractères, telles les péripéties de cette oeuvre puissante, comme toutes celles de P. Bourgete, qui a pour titre *l'Emigré*. Mais précisément parce qu'elle est puissante, l'oeuvre soulève bien des problèmes, elle prête même à plus d'une critique.

L'auteur a-t-il voulu relever la noblesse aux regards de ses contemporains, ou bien a-t-il voulu chanter ses funérailles? Il est vrai, en l'incarnant dans un type, tel que le marquis de Claviers Grandchamp il lui prête des qualités dignes de toute notre admiration: magnanimité, libéralité, culte de l'honneur et des traditions ancestrales. Mais en même temps il montre que ces qualités sont inutilisées, qu'elles sont un capital perdu pour la génération présente. Le noble vieillard reconnaît lui-même, dans cette chambre d'hôtel des bords de la Mersey qu'il a usé son existence dans une longue attente, toujours déçue. Écoutons-le: "Le Roi revenu, la Révolution refoulée, nos maisons restaurées, l'Eglise triomphante, la France régénérée et reprenant avec ses traditions, ses frontières naturelles, sa place en Europe,—que de songes! Et rien n'est arrivé, rien, rien, rien. J'aurai été un vaincu. J'aurai défendu des tombeaux."—Pouvait-il défendre autre chose? D'obscurcs folliculaires plébeïens ont mauvaise grâce de déblatérer contre ce qu'ils appellent l'opposition systématique de la noblesse au Nouveau Régime.



Sans compter que ce Nouveau Régime ne s'est pas précisément signalé par des exploits de haute valeur, sans compter les persécutions basses, les tracasseries mesquines de toutes sortes par lesquelles il s'est déshonoré aux yeux du monde civilisé, on ne change pas du jour au lendemain des manières de penser et de sentir qui sont le résultat d'une histoire de plusieurs siècles. Je sais qu'il ne me sert de rien aujourd'hui de proclamer aux quatre points cardinaux qu'on ne reconnaît pas 89, qu'on n'admet pas la nuit du 4 août, non plus que le code moderne; que la vraie France c'est la France monarchique avec les maisons, les domaines, les trois ordres, le droit d'aînesse et les substitutions; ces réclamations, quelque puisse être leur justesse intrinsèque, ne sauraient faire rétrograder l'histoire. La France de 20<sup>e</sup> siècle, est quoiqu'on en ait, la France issue de la Révolution; on ne la ramènera pas à ce qu'elle était en 1780. Le mieux serait évidemment de s'adapter à ce milieu nouveau, qu'on n'a pas fait, mais qu'on ne peut changer. Ne pouvant modifier le milieu, il serait sage de se modifier soi-même, afin de jouer son rôle dans l'amélioration d'une société où il faut vivre malgré tout. Mais encore un coup, ce sont des modifications trop profondes pour qu'on soit en droit de les exiger soudainement de familles que tout un passé de gloire rattache au Vieux Régime. Attribuer les malheurs de la France et les opprobres de la République à la réaction persistante de la noblesse, c'est un peu naïf. La noblesse n'a pas aujourd'hui assez d'influence pour faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Mais l'eût-elle cette influence et eut-elle refusé de s'en servir, ne nous empressons pas de lui jeter l'anathème, laissons le temps faire son oeuvre, laissons l'atmosphère nouvelle pénétrer insensiblement jusqu'au fond des vieux châteaux et des vieux manoirs. En attendant, donnons nos sympathies, comme nous y invite P. Bourget, à ces sublimes gentilshommes pareils au marquis de Clapiers-Grandchamp, restes d'un passé vénérable et glorieux.

En les admirant nous ne nous engageons pas à les imiter. Nous savons bien que la prospérité morale et matérielle d'un pays n'est lié à aucune forme déterminée de gouvernement; que l'ancienne hiérarchie avec ses trois ordres (noblesse, clergé, tiers-état) n'en est pas non plus une condition indispensable;

qu'il peut exister d'autres *moules* qui sauvegardent les principes essentiels à toute société. Le moule social moderne n'est plus le moule d'ancien régime. Il y a malheureusement des forces ennemies, qui cherchent à le désagréger; il y a l'anarchie socialiste, l'impiété, le sensualisme, le divorce. Combattons ces influences néfastes; tâchons de faire fleurir autour de nous le travail, la religion, le respect de la famille, et nous nous apercevrons que la vitalité nationale ne sera pas moindre en république et avec un gouvernement constitutionnel, qu'avec une monarchie absolue et une noblesse pour décoration.

Revenons au romancier. Admirable est sa puissance d'invention et d'observation, puissance qui lui fait construire de toutes pièces un drame par ailleurs si naturel et si vécu qu'on croirait lire une histoire réelle, dont nous observons au moins des fragments autour de nous tous les jours. J'aime médiocrement cependant la découverte de la faute de la mère, et qui est le gond sur lequel roule toute l'action. M. Bourget cède ici à son goût pour le document humain. Mais au fond est-ce beaucoup plus vraisemblable que l'une de ces aventures fantastiques, dont se servent les romanciers de troisième ordre pour nouer et dénouer les drames fantaisistes, issus de leur imagination? Le sujet n'est pas de ceux qu'il nous soit permis de discuter au long; mais l'observation saute aux yeux de tout lecteur. Ajoutez qu'une aventure galante de cette sorte, malgré la tournure tragique que lui donne le romancier, n'est pas de nature à relever un personnage. Nous avons beau être saisis par l'effroyable douleur et les angoisses qu'elle cause au marquis et à son fils, elle nous gâte notre gentilhomme.

Si vous voulez nous intéresser à votre héros jusqu'au bout, si vous voulez lui attirer notre admiration totale, n'en faites pas une dupe de cette sorte. Mais peut-être que le romancier a voulu bien à dessein mettre cette note discordante dans cette vie magnanime pour montrer qu'à de semblables mécomptes sont exposés les nobles, mêmes les plus droits et les plus loyaux. C'est ce qu'il insinue à un moment en disant qu'ils sont entourés d'oisifs et que l'occupation des oisifs c'est l'amour.

— Je n'ai pas à juger si l'insinuation n'est pas une injure gratuite à l'adresse de la noblesse, surtout de la noblesse rurale.



Quoiqu'il en soit, le livre de M. Bourget garde de cette triste péripétie je ne sais quelle odeur de scandale d'alcôve, qui nous le gâte, et qui empêche qu'il ne soit une oeuvre élevante en même temps qu'instructive. On ne saurait le mettre entre toutes les mains. Dès lors comment ne pas regretter qu'un talent aussi puissant que celui de M. Bourget n'aboutisse guère qu'à délecter une curiosité plus ou moins malsaine. Avec les admirables sentiments et les théories dont il parsème ses romans il pourrait si facilement devenir un apôtre social, éduquer la jeunesse, lui insuffler le culte des grandes choses ! Il devrait ambitionner mieux que d'être un grand écrivain, un observateur raffiné de moeurs, un constructeur habile de drames vécus, il devrait rêver d'employer ses qualités supérieures à la défense d'une société ébranlée et de la religion persécutée. Que tel soit son rêve on le dirait à maintes pages de ses livres. Qu'il finisse alors par en bannir certaines intrigues, certains récits et certaines descriptions. Sinon ce rêve risque de n'être qu'une illusion ; et l'on pourra à peine soutenir que son oeuvre soit une oeuvre saine.

Cette critique ne nous empêche pas de goûter les beaux passages. Notons en particulier la juste flétrissure que, chemin faisant, l'auteur de *l'Emigré* inflige aux malheureux qui gouvernent la France : "On croirait qu'un esprit de vertige est dans nos tyrans, qui les pousse à éliminer de l'armée les gens de coeur, c'est-à-dire les loyalistes, ceux dont leur République a le moins à craindre. L'officier qui refuse d'enfoncer une porte de chapelle, c'est l'officier qui ne conspire pas, parce qu'il a des scrupules, et ces insensés ne le comprennent point ! L'armée peut s'employer, par exception, à assurer l'exécution des lois. Ce doit être une exception. Elle a pour raison d'être la guerre et non pas la police. Nos politiciens ont l'horreur de la guerre, de cette mâle et saine école d'héroïsme. Ils ont le goût ignoble des coups de force dans la rue..."

Enfin, il nous est bien permis de féliciter M. Bourget d'avoir fait émigrer le second de ses héros au Canada. Le romancier s'est rappelé que c'est par une élite aristocratique française que fut colonisé notre pays dès le 17<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui ce même pays offre dans ses immenses plaines du Nord-Ouest, un

vaste champ à l'activité de la noblesse, qui se trouve inoccupée et mise soigneusement à l'écart chez elle par une démocratie mesquine, tracassière et jalouse. Nous ne pouvons que former des vœux pour qu'ils viennent nombreux infuser à notre jeune nationalité quelques gouttes de leur sang viril, ces nobles descendants des gentilshommes qui pétrirent la France catholique, cette France, qui nous a fait ce que nous sommes, et à laquelle nous restons inviolablement fidèles en dépit des bouleversements politiques et autres.

*Raoul Ivan.*

Montréal, juillet, 1907.





## Sioux et Assiniboines

---



LES Sauvages ont été la terreur du Nord-Ouest et les forbans des prairies.

Assassins et pillards comme les Iroquois de la Nouvelle-Angleterre, leur insigne cruauté les a rendus odieux aux autres tribus comme aux blancs.

Habitué à lancer leurs traits en fuyant, comme les Parthes, ils ne manquaient pas cependant de courage, lorsqu'ils étaient obligés de combattre en face.

Les Américains en ont fait une bien triste expérience. Leur caractère vindicatif et leur aversion pour les étrangers les a rendus longtemps refractaires au christianisme et à la civilisation.

Il a fallu subjuguier ces barbares par la force des armes et les cantonner sur des réserves, avant de pouvoir les adoucir et d'entamer leur caractère hautain et impatient de tout joug.

Leur histoire n'est pas édifiante mais, par contre, elle ne manque par d'intérêt.

Les Sioux ou Dakota comprennent une fédération de tribus répandues surtout dans l'ouest des Etats-Unis.

Le nom de Dakota sous lequel ces sauvages se désignent, signifie "Nos amis, nos camarades associés."

On croit généralement qu'ils émigrèrent du Sud de l'Amérique, probablement des côtes du Pacifique, dans le voisinage du Mexique. Ils faisaient partie, dit-on, des nations tributaires des rois Mexicains. Leur tradition a conservé le souvenir de leur migration des côtes du Pacifique vers le Nord-Ouest du Continent. Ils rapportent que leurs pères virent des monstres

marins des flancs desquels s'échappaient des éclairs et des grondements de tonnerre qui portaient la mort à distance. Il s'agit ici évidemment de navires de guerre.

L'historien Carver leur assigne une origine Chinoise et cite les syllabes "*Che-Chaw-Chu*" communes à ces deux nations et le mot "*Shungo*" qui signifie esclave dans la langue chinoise et "*Shungush*" qui veut dire "chien" dans la langue siousse.

Les Sauvages de l'Ouest prétendent que les Sioux ont repoussé les Mandans qu'ils rencontrèrent dans l'Ohio, sur leur chemin vers nos prairies.

Les Mandans vaincus par leur cruel ennemi, se dispersèrent pour échapper à sa poursuite. Les uns continuèrent à gagner le Sud, en débordant les Sioux de chaque côté, tandis que les autres qui constituaient le gros de la nation, refoulés vers le Nord, se réfugièrent dans leurs forts en terre. Les Sioux négligeant les bandes qui contournaient leurs flancs, s'acharnèrent aux camps qu'ils avaient en face de leur colonne et en firent un grand carnage. Les tristes survivants de cette nation naguère puissante, se retirèrent dans le haut du Missouri.

Les Sioux maîtres du terrain, après avoir écrasé les diverses peuplades qui leur barraient le chemin, se répandirent dans le Minnesota, le Dakota et le Nord-Ouest canadien jusqu'aux lacs Winnipeg et Manitoba.

Lorsque Des Groseilliers et Radisson se rendirent à la rivière Kaministiquia en 1662, les Cris leur dirent que les Sioux venaient quelquefois faire des incursions jusqu'au lac Supérieur, mais qu'ils osaient rarement s'aventurer jusque là.

Déjà les Cris étaient maîtres de cette partie du pays et les Sioux ne s'y montraient qu'à la dérobée, pour y tenter un coup de main et se sauver ensuite avec quelques chevelures.

Les Sioux continuèrent par la suite à perdre du terrain, devant le flot envahisseur des Cris, qui partis de l'Est, allaient à leur tour rejeter les Sioux au Sud, ou du moins les arrêter dans leur marche vers le Nord.

Lorsque La Vérendrye apparut sur le lac des Bois en 1732, les Cris y régnaient en maîtres, après y avoir supplanté les Sioux.

La bande de Sioux qui assassina le P. Aulneau et le fils aîné



du Découvreur du Nord-Ouest, en 1736, n'était qu'un parti de guerre, qui après ce cruel fait d'armes, se sauva en toute hâte, vers le lac Rouge, d'où il était venu.

Battus en brèche par les Cris, les Sioux se replièrent dans le Minnesota, le Dakota et le Montana, qu'ils ensanglantèrent plus d'une fois par des massacres atroces. Nos prairies ont souvent retenti des gémissements de leurs victimes qu'ils égorgaient avec des raffinements de barbarie inouïs et révoltants. Leur mauvaise foi et leur peu de scrupule à briser les traités de paix les plus solennels, leur attirèrent la haine des autres nations qui avaient toutes la main levée contre eux, comme l'ennemi commun.

Leur nom même de Sioux signifie "ennemi détesté." Aussi ils le répudient avec indignation et ne veulent s'appeler que Dakota. Ils sont désignés généralement parmi les autres aborigènes sous l'appellation "d'égorgeurs." A vrai dire ils n'ont pas volé ce nom-là.

C'est à peu près la seule chose qu'ils n'ont pas volée.

Les Ojibways exprimaient encore plus profondément que les autres sauvages, leur profond mépris pour le caractère fourbe des Sioux. Ils étaient connus chez eux sous le nom de "Serpents à sonnette."

La nation des Sioux se composait de plusieurs tribus confédérées. Les plus célèbres sont les Dakota, Titons, Santés, Missouris—Omahas, Ponkas, Osages, Otas, Tutelos, Assiniboines ou hommes de pierre, Minnitaris communément appelés Gros Ventres, Kansas, Corbeaux, Iowa, Brulés, Winnébagos, Yankouts et les Renards.

Toutes ces tribus parlaient la même langue avec quelques variantes plus ou moins accentuées, suivant l'éloignement où elles se trouvaient les unes des autres.

Les seules distinctions entre elles, consistaient dans les ornements dont ces sauvages paraient leur chevelure, les dessins dont ils décoraient leur loge et la forme particulière de leur mocassin.

Ils se piquaient comme un trait caractéristique, de ne point laisser croître de poil sur leur figure.

Ils arrachaient impitoyablement leur barbe dès leur jeunesse

et brûlaient avec des pierres rougies au feu, la racine de leurs cheveux, près des tempes. Afin de s'assurer si leur toilette était irréprochable sur ce point, ils se miraient autrefois au bord de l'onde pure de leurs rivières. C'est en souvenir de cet usage qu'ils nommèrent les miroirs lorsqu'ils furent introduits chez eux, "l'eau dans laquelle on se regarde."

Les Ponkas habitaient autrefois les rives du lac Winnipeg et de la Rivière Rouge et en imposaient à toutes autres tribus par leur courage. Ils inspiraient le respect surtout par l'extérieur plein de dignité de leurs guerriers. Exaltés par le sentiment outré de leur supériorité, ils regardaient les autres nations avec mépris. Les hommes enveloppés dans des robes de bison ou de biche, se sentaient aussi fiers que les Sénateurs Romains revêtus de la toge. Ils affectaient dans leur conversation des airs de grandeur et de réserve pleines d'orgueil.

Les Sioux en général étaient rusés comme des renards. Lorsqu'un parti de guerre voulait s'approcher d'un camp d'ennemi pour reconnaître leur nombre et le point faible avant de les attaquer, ils envoyaient comme éclaireurs quelques guerriers couverts de peaux de loup, se promener sur les hauteurs avoisinantes. Cette stratégie finit par être percée à jour par les autres tribus et n'eut plus de succès.

Les Sioux ont trois sortes de danse.

L'une se rapporte à leur culte religieux; l'autre est une préparation à la guerre et la troisième est de pur agrément. Il convient d'ajouter à cette nomenclature, la danse du Soleil qui mérite quelques détails. Voici en quoi elle consiste.

Un vieillard commence par haranguer le camp et annoncer la danse du Soleil. Alors douze guerriers vont de loge en loge publier la nouvelle et inviter les assitants à bien se comporter. Le but de cette danse est d'apaiser le courroux du Grand-Esprit par des expiations.

C'est ainsi que chez ces barbares la nécessité de la pénitence, pour se rendre la Divinité favorable, s'était conservée par la tradition et qu'on y retrouve sous une forme grossière, le souvenir de la chute de nos premiers parents.

Les douze jeunes gens dont je viens de parler, se peignent le corps de vermillon, emblème du châtimeut et se couvrent de



terre blanche symbole du pardon. Les femmes vont chercher des branches pour tapisser la loge de la médecine.

Quand tout est prêt, les hommes entrent dans la loge avec leurs pipes et tambours, tandis que les femmes, avec des plats et autres ustensiles de cuisine, vont préparer le festin. A la porte de la loge, les vaisseaux sont purifiés en les passant au-dessus d'un brasier entretenu avec des gerbes de foin et d'herbes odoriférantes. Puis on fait des offrandes au Soleil et on se gorge de viandes de toutes sortes.

Viennent ensuite les danses et les réjouissances de tous genres. Le lendemain les jeunes guerriers de la veille se présentent devant un vieillard choisi à cette fin et se jettent à plat ventre à ses pieds. Ce dernier avec la pointe d'une flèche perce une ouverture à l'omoplate de chacun d'eux et y passe une cheville en bois de quatre pouces de longueur et d'un demi-pouce de diamètre.

Il attache à cette cheville une corde de huit verges de longueur. A l'extrémité de cette corde sont suspendues des têtes de bison, au nombre de sept ou plus, suivant la réputation du guerrier.

Ceux qui ont déjà tué un ennemi, portent un crane humain de chaque côté de leur poitrine, une chevelure un peu au-dessous des yeux et un bâton à la main droite, surmonté d'une chevelure en guise de bouquet. Les guerriers qui n'ont pas encore eu l'occasion de se distinguer, n'ont droit qu'à une queue d'aigle au bout de leur bâton. Ils se rendent ensuite à la grande loge où ils sont reçus avec des cris d'approbation et des trépi gnements frénétiques. On passe les têtes de bison par-dessus une poutre fort élevée et leur poids soulève le guerrier de terre. Ainsi suspendus, la chair de l'épaule se déchire et se fendille.

Ils ressemblent à de grands criminels qui auraient à expier d'horribles forfaits. Aux yeux de la tribu, en effet, ces braves souffrent pour purger leurs compatriotes des fautes commises, envers l'Etre Suprême.

Pas une plainte ne trahit la douleur qui les torture. Ce serait une honte que de ne pas la supporter stoïquement. Pendant ce temps-là, hommes et femmes, chantent, dansent et battent du tambour. Le vieillard demande à chacun des braves ce qu'il

est prêt à offrir au Soleil, pour obtenir qu'il continue à les éclairer avec bonté.

L'un offrira un morceau de sa chair, un autre, une lanière de sa peau à être enlevée depuis l'épaule jusqu'au poignet; celui-ci, de faire étamper l'image du soleil avec un fer chaud sur sa poitrine et celui-là, un doigt ou deux.

Le vieillard dépèce les pauvres victimes et leur fait subir le supplice qu'ils ont accepté.

Ils sont ensuite détachés et se rendent à la loge d'où ils sont partis, traînant toujours les têtes de bison. Là, on leur enlève les cordes; des femmes sucent le sang de leurs plaies et y appliquent des herbages. Chaque guerrier reçoit le morceau de chair qu'il a offert en expiation, le dépose dans un sac et va le placer en dehors du camp, devant une idole, comme offrande de propitiation. Il entonne alors un chant plaintif et lugubre, va trouver le vieillard, lui fait des présents et la danse du soleil est terminée.

Les Sioux aiment passionnément le jeu et s'y livrent avec fureur. Ils jouent leurs chevaux, leur loge, leur femme et même parfois jusqu'à leur chevelure. Les jeunes gens cherchent à se distinguer par quelque acte de brigandage. Voler des chevaux, surprendre un ennemi et le scalper, tel est le rêve de chacun d'eux. Les Métis dans leur chasse légendaire au bison, eurent souvent à se battre avec les Sioux et dans ces rencontres ces derniers eurent toujours le dessous.

Une des plus émouvantes rencontres fut celle qui eut lieu en 1851, au pied des buttes du Grand Coteau, dans le Dakota.

Les Métis qui ne comptaient que 67 hommes mirent en fuite 2000 Sioux. Les Sioux honteux de cette défaite reconnurent que les Métis étaient leurs maîtres et n'osèrent plus les attaquer dans la suite.

En 1862, les Sioux qui avaient d'ailleurs de sérieuses raisons de se plaindre de la manière dont les Américains observaient les traités faits avec eux, se soulevèrent et couvrirent le Dakota de sang et de ruine.

Ils se livrèrent à des actes de vandalisme révoltants, incendiant des villages entiers, torturant les femmes et rotissant les enfants. Heureusement que le brave Colonel Charles E. Flan-



dreau, se mit à la tête des colons pour arrêter ce carnage. Il soutint un siège de plusieurs jours, au fort New Ulm, et sauva la vie à plus de deux cents personnes, qui étaient accourues se réfugier à ce poste. Les Sioux furent finalement dispersés. Un certain nombre refusèrent de se livrer aux autorités Américaines et traversèrent la frontière en 1863, ayant à leur tête, leur chef, "Le Petit Corbeau." Ils formaient un camp d'environ 500 âmes.

Le gouverneur Dallas, qui administrait la colonie d'Assiniboia, mit tout en oeuvre, pour se débarrasser de ces hôtes malcommodes.

Ils séjournèrent quelque temps près de la rivière Eturgeon, située à six milles à l'ouest de la cité de Winnipeg. Pressés par la faim, ils devinrent exigeants. Le conseil d'Assiniboia leur envoya une députation et réussit après bien des pourparlers, à les faire consentir de se rendre à la Montagne-Tortue.

Plus tard, ils retournèrent aux Etats-Unis.

Une seconde incursion des Sioux sur le territoire Canadien, eut lieu en 1864.

Cette bande se fixa près du Portage la Prairie où elle est demeurée depuis.

En 1866, un parti de Sioux visita le Fort Garry. Ces Sauvages se disposaient à se retirer, escortés d'un certain nombre de Sautoux, lorsqu'ils furent attaqués à environ un mille du fort, par des guerriers venus du lac Rouge. Quatre Sioux furent tués et le reste se sauva. En 1864, le gouvernement américain demanda la permission de venir chercher les Sioux réfugiés dans la colonie avec un corps de cavalerie.

A cette époque, les Sioux menaçaient de se porter en grand nombre sur le sol canadien et le Conseil d'Assiniboia pour prévenir un tel fléau, accorda la permission demandée avec la restriction que le sang ne serait pas versé. Les troupes américaines ne traversèrent pas la frontière, mais les Sioux voyant qu'ils ne trouvaient pas dans le pays, la protection qu'ils en espéraient, retournèrent pour le plus grand nombre aux Etats-Unis. Ceux qui demeurèrent, se fixèrent à la Pointe-aux-Trembles, High Bluff et le Portage-la-Prairie. Une réserve leur fut accordée en 1874 près de ce dernier endroit et une autre à la

rivière "Queue d'Oiseau." Deux ans plus tard une bande obtint également une réserve à Qu'Appelle, tandis qu'en 1876, les Sioux de la Montagne Tortue eurent une concession de terre au lac des Chênes.

Après la célèbre défaite du général Custer, en 1876, le "Boeuf Assis" avec la tribu des Titons, se rendit à la Montagne de Bois.

Jean-Louis Légaré, réussit à gagner leur confiance et entra en négociation avec le gouvernement canadien et le gouvernement américain, pour les repatrier. Ce Canadien Français, grâce à sa probité reconnue et à la loyauté de ses procédés envers les sauvages, jouissait d'une influence remarquable parmi les tribus. Les Sioux qui ne voulaient plus se fier à personne, acceptèrent la parole de Légaré et consentirent à suivre ses conseils.

Après bien des sacrifices et des peines, il réussit à nous débarrasser de ces terribles guerriers, qui étaient une menace pour les colons.

En 1881, quand les bisons du Missouri commencèrent à se diriger vers le Sud d'Alberta, les Corbeaux et quelques autres tribus Siousses, mirent le feu à la prairie et chassèrent le troupeau dans la direction de la rivière Yellow-Stone et Missouri, C'est là qu'ils l'attendaient. Ils en firent une véritable boucherie et cette année-là, le troupeau principal des bisons fut exterminé. Les autres bandes isolées furent tuées quelques années après. Les Sioux ne pouvant plus trouver leur subsistance dans les prairies, furent obligés de demeurer sur leurs réserves et n'ont plus depuis, fait parler d'eux.

Il me reste maintenant à dire quelques mots des Assiniboïnes, qui sont à proprement parler, des Sauvages canadiens.

Cette tribu ne constituait autrefois qu'une des nombreuses familles de la race Siousses. Voici dans quelle circonstance elle se sépara du reste de la nation, pour former un peuple distinct

Après l'établissement de la compagnie de la Baie d'Hudson, sur le littoral de la mer et la destruction de plusieurs forts dans cette région, les Christineaux se mirent à traiter avec les Anglais et à leur amener leurs fourrures. Ils en recevaient en échange des armes à feu.

Comme les Christineaux étaient continuellement en guerre



avec les Sioux, ils ne tardèrent pas à obtenir de grands avantages sur ces derniers, qui n'avaient encore que leurs arcs et leurs flèches pour se défendre. L'avant garde Nord des Sioux était la tribu des Assiniboines. Les Assiniboines s'avançaient jusqu'à la frontière Sud des territoires de chasse des Christineaux. Ils furent tout naturellement les premiers à éprouver la supériorité des armes nouvelles de leurs ennemis héréditaires.

Comprenant l'inutilité de leurs efforts et voulant éviter une ruine complète, ils demandèrent la paix et afin de la cimenter d'une manière plus durable, ils s'allièrent aux Christineaux en épousant leurs filles.

Les autres tribus Siousses se plaignirent amèrement de ce qu'ils considéraient comme une trahison de la part de leurs frères les Assiniboines. Ils firent de pressants appels aux liens du sang, pour les induire à briser le pacte, qui à leurs yeux était un crime de lèse-nation. Les pertes cruelles que les Assiniboines avaient subies dans des rencontres avec les Christineaux, étaient encore trop présentes à leur esprit, pour les tenter de recommencer l'essai. Le pays qu'ils occupaient, les mettaient en face des Christineaux et ils n'étaient pas d'humeur à se laisser tomber dessus, pour une affaire de sentiment avec les autres Sioux qui se trouvaient pour le moment à l'abri de leurs coups.

Ils se contentèrent de promettre de garder une neutralité absolue entre leurs frères et leurs alliés. On ne peut pas servir deux maîtres, même quand on est Assiniboine.

Cette promesse, dans les conditions où se trouvait cette tribu, ne pouvait que retarder momentanément une rupture ouverte. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Quelque temps après, un camp considérable d'Assiniboines fêtaient joyeusement l'union d'un grand chef Christineau avec la fille d'un chef Assiniboine. La jeune épouse était d'une beauté remarquable et un guerrier Sioux du lac du Diable avait en vain sollicité sa main. Pour cette circonstance, les Assiniboines avaient dressé leurs loges sur les bords de la rivière qui porte leur nom, à un endroit appelé "La traverse des buffalos." Cet endroit était ainsi désigné parce que les trou-

peaux de bison, dans leur migration, avaient l'habitude de traverser la rivière, à ce lieu, vû que les eaux y étaient peu profondes. Cette traverse se trouvait entre l'église Saint-Charles et l'église de St-François-Xavier (lot 66 Headingly).

Les Assiniboines pour chômer cet événement, se livraient à leur amusement favori, la danse avec accompagnement obligato du tam-tam, lorsqu'apparut tout à coup, un parti de guerriers Sioux ayant à leur tête, le jeune brave qui avait été évincé.

Sa jalousie ne pouvait tolérer qu'un Christineau lui souffla ainsi, celle qu'il convoitait.

Cette fois-ci, il était bien décidé à l'enlever, si les moyens de persuasion et la largesse des dons qu'il avait apportés avec lui, ne parvenaient pas à convaincre le père.

On peut se faire une idée de son amère déception, lorsqu'il apprit que le chef Christineau était déjà en possession de ce trésor.

Il décida sur le champ de tirer vengeance de cet affront en tuant son rival et en s'emparant de son épouse. Le Christineau informé à temps de ce complot, chercha à se dérober au sort qui l'attendait, par la fuite. Les Sioux le rejoignirent ainsi que sa jeune femme qui montait un superbe coursier blanc et ils les tuèrent tous deux. Le cheval blanc allégé de son fardeau, s'enfonça dans le bois et pendant plusieurs années on le vit errer dans la prairie avoisinante. Les sauvages toujours superstitieux, s'imaginèrent que l'âme de cette femme était passé dans le corps du cheval et n'osèrent en approcher.

Ils donnèrent à cet endroit, pour cette raison, le nom de "La prairie du Cheval Blanc" sous lequel la paroisse de St-François-Xavier fut longtemps désignée.

Cet événement eut lieu vers 1690 et depuis lors les Assiniboines, qui se trouvaient entre deux feux, décidèrent de se ranger du côté des Christineaux et de combattre les Sioux.

LeSueur en 1700, écrivait: "Ce n'est que depuis quelques années que les Assiniboines font la guerre avec les Sioux" et confirme ainsi la tradition que je viens de rapporter. L'étymologie du nom de cette tribu provient de "Assini" pierre et "Boine" Sauvage.

Elle est aussi appelée "Stonies" parce que ces sauvages fai-



saient usage de pierre rougie au feu, pour faire cuire leurs aliments ou peut-être, suivant d'autres, parce qu'ils portaient un casse-tête ayant un manche de peau de buffle, terminé par une grosse pierre ronde.

Cette pierre était retenue par une lanière qui entourait le manche et était mobile. Quand un Assiniboine en assénait un coup sur la tête d'un ennemi, il était certain de lui briser le crâne et de l'étendre à ses pieds. Enfin un écrivain prétend que ce nom signifie "Poualak guerriers, "Assini" de la roche, parce qu'ils habitaient primitivement un pays couvert de rochers. Les gouverneurs de la Cie de la Baie d'Hudson les désignaient sous le nom "d'Assinae Poets," qui n'est qu'une corruption du mot Assiniboine et quelquefois aussi sous celui de "Nadowasis."

Chapell veut en faire des descendants des Bretons, ce qui serait peu flatteur pour leurs ancêtres et emprunte ce nom à deux mots Gaéliques, "Osni-Boia" qui signifient "Maison d'Ossian." Cette prétention me paraît passablement extravagante, pour me servir d'un euphémisme.

Les bons rapports s'établirent entre les Assiniboines et leurs voisins du Nord, après leur alliance, leur permirent de se rendre, sans être molestés, jusqu'aux postes de la Baie d'Hudson, pour se procurer de la poudre.

Lorsque LaVérendrye atteignit la rivière Winnipeg, la rive Sud était habitée par les Assiniboines et le côté Nord par les Cris. Le Découvreur rencontra plusieurs bandes Assiniboines, au lac Winnipeg, où ils venaient faire la pêche du poisson blanc. Ce lac portait même le nom "d'Assinipoeles."

Cette nation habitait également, à l'époque de la découverte de l'Ouest, les rivières Assiniboines et Souris et le lac Manitoba. Quelques bandes mêmes s'avancèrent au Nord de la Saskatchewan, jusqu'au haut de la rivière Athabasca.

En 1867, on comptait environ 4000 Assiniboines, dans le Nord-Ouest canadien.

Ils s'unirent aux Sautaux pour combattre les Sioux et aux Cris des prairies pour tenir en respect les Pieds-Noirs.

Les Assiniboines des prairies jouissaient d'une réputation fort peu enviables. Ils étaient considérés comme des voleurs

incorrigibles, qui faisaient main basse sur tout ce qui se trouvait à leur portée.

Moins cruels que les Sioux, ils ont hérité malheureusement de plusieurs de leurs défauts.

Les missionnaires ont réussi à humaniser ces sauvages, en infusant dans leurs coeurs les principes de charité et de justice du christianisme. Ils ont bridé leurs passions natives sous le joug si doux de l'évangile et versé dans leur âme le baume des consolations éternelles, dont ils ont tant besoin dans l'état d'infériorité et de décadence dans laquelle est tombée cette nation naguère si puissante.

*L. A. Prud'homme.*

St-Boniface, 10 juin 1907.





## En Chaldée

---

### DECOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES (1)

(Suite)

#### *Ruines de Ninive.*

Nous venons de mentionner le nom de M. A. Layard. Il faut y revenir, car ce célèbre explorateur, comme nous allons le voir, occupe une place éminente dans l'histoire des découvertes archéologiques sur le vieux sol de la Mésopotamie.

Sir Austen Henry Layard était Anglais, mais descendait d'une famille d'origine française établie en Angleterre sous le règne de Louis XIV. M. Layard avait suivi avec attention les travaux de Botta. Lui-même, en 1840, parcourant les plaines baignées par le Tigre et l'Euphrate, avait remarqué les monticules dont le pays était couvert, et s'était pris de curiosité d'en connaître la nature. Les découvertes du savant français à Khorsabad mises en regard des récits des Anciens, le confirmèrent dans l'opinion qu'il s'était formée que Ninive avait dû s'étendre dans toute cette région, et que les tertres qu'on y voyait devaient en recouvrir les ruines.

Jusqu'ici le gouvernement anglais était demeuré indifférent à ces recherches scientifiques; les demandes d'aides que Layard, à plusieurs reprises, lui avait adressées, n'avait produit aucun effet. Mais lorsque les envois de Botta arrivèrent à Paris et que le résultat de ses travaux eût éveillé l'attention publique,

---

(1) Voir "Revue Canadienne" de juin et juillet, pages 614, tome LI et 56 du présent tome LII.

il se hâta de se rendre aux vœux de son correspondant et de prendre à sa charge les frais de toutes les fouilles qu'il proposait d'entreprendre. On était en 1845 lorsque Layard se mit à l'oeuvre et dirigea sans tarder ses travaux sur la colline de Nimroud dont il avait déjà remarqué la configuration (1).

Bientôt, d'importantes découvertes vinrent récompenser ses persévérants efforts. Des murs, des chambres, des palais enfouis depuis au-delà de 2000 ans s'offrirent à sa vue. Toutefois ce n'était pas encore Ninive, mais Kalah, ville limitrophe, dont parle la Bible et que quelques-uns ont identifiée avec Larissa, détruite par Xénophon. Quoi qu'il en soit, les fouilles de M. Layard à Nimroud fournirent les plus précieux renseignements sur l'histoire d'Assyrie antérieure au roi Sargon, fondateur de Khorsabad. Ce fut là qu'il trouva les ruines du palais construit par Théglathphalasar 1er et l'inscription mentionnée plus haut, qui servit de contre-épreuve à la traduction de nos savants assyriologues.

Cette première découverte encouragea fort M. Layard; nul doute que le déblaiement de tous les monticules artificiels qui s'étendaient sur la rive gauche du Tigre lui livrerait de précieuses trouvailles.

Forcé de suspendre ses travaux par les grandes chaleurs de cet été, il les reprit l'été suivant et mit à découvert d'autres édifices qui, comme ceux de Khorsabad, paraissaient avoir souffert par le feu. Le palais que M. Layard venait ainsi de découvrir était celui de Sennachérib, fils de Sargon. Si les inscriptions y étaient rares, elles n'en devenaient que plus précieuses par la mention qu'elles faisaient des campagnes du puissant monarque contre les Juifs et les autres peuples de la Syrie. L'infatigable chercheur fut même assez heureux de retrouver dans une des salles de ce palais, les archives de Sardanapale V, qui fournirent à l'histoire de cette partie de l'Asie quantité de curieux détails.

---

(1) Nimroud est un village situé sur la rive gauche du Tigre, à environ 20 milles au-dessous de Mossoul. Il forme l'extrémité sud de l'ensemble des ruines de Ninive et de sa banlieue. Il est construit sur des monticules de briques agglomérées, qui figurent autant de collines. Divers monarques assyriens y avaient fixé leurs demeures comme d'autres s'étaient installés dans les résidences royales représentées par les ruines de Balamab, de Khossabad.



Ce superbe bâtiment était situé à l'extrémité sud du tumulus de Koyundjik, où M. Botta avait tout d'abord dirigé ses travaux. Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper : c'étaient bien les ruines de la cité royale que les fouilles de Koyundjik faisaient de nouveau apparaître ; sur les murs mêmes du palais de Sennachérib se voyait encore l'inscription que le fier Assyrien y avait fait graver :

“ Sennachérib, roi puissant, grand roi, roi des légions, roi d'Assyrie, roi des quatre contrées, favori des grands dieux, Assour et Istar m'ont confié la garde des peuples. Pour humilier les ennemis de l'Assyrie, j'ai contraint mes adversaires à marcher dans l'adoration sublime des dieux. Depuis le commencement jusqu'à la fin, je me suis fait obéir par mes armées ; j'ai soumis à mes lois tous les princes qui habitent les coins des quatre régions. Ils se convertirent à la piété.

“ Puis je dis : Ninive est la ville de ma royauté ; j'en ai renouvelé les demeures, restauré les rues. J'ai changé le camp royal, et je l'ai fait reluire comme le soleil. J'ai fait l'enceinte et le boulevard en entier, et j'en ai fait mention dans mes inscriptions. Jusqu'à 100 grandes mesures j'ai fait élargir les fossés ; à plusieurs reprises j'ai employé les journées de mon armée royale à faire transporter les tables des carrières. . . Je mesurai 62 grandes mesures à partir de mon camp royal jusqu'à la grande porte des façades. Que celui des habitants de cette ville qui change une ancienne maison, en bâtisse une nouvelle. Que celui qui touche aux fondations de ce palais soit écrasé par les décombres.”

M. Layard avait trop bien débuté pour ne pas continuer. D'ailleurs, le gouvernement anglais, pour le mettre en état de poursuivre avec plus de facilité ses recherches archéologiques, le nomma, le 5 avril 1849, attaché à l'ambassade de Constantinople, les territoires sur lesquels on opérait relevant du Grand Turc. De 1849 à 1851 il fouilla de nouveau Nimroud et mit à découvert d'autres parties des palais de Koyundjik. Mais le plus important de ses travaux d'exploration dans ce dernier endroit, fut assurément la découverte qu'il fit du palais d'Assurbanipal (le Sardanapale des Grecs) où il trouva toute une bibliothèque de caractères cunéiformes. Nous en reparlerons

un peu plus loin, dans un chapitre spécial. M. Layard revint à Londres rapportant avec lui nombre d'œuvres d'art qui formèrent le premier dépôt de la collection assyrienne du Musée Britannique, le plus considérable qui existe aujourd'hui en Europe.

La vue de ces richesses archéologiques créa un profond enthousiasme chez les Anglais. Une société auxiliaire connue sous le nom d'*Assyrian Excavation Fund*, fut organisée sur-le-champ. Cette association avait pour but, comme son nom l'indique, de recueillir des fonds pour poursuivre les fouilles qui avaient déjà produit de si heureux résultats.

Henry Rawlinson, déjà si avantageusement connu par ses travaux sur l'inscription trilingue de Béhistoun, fut chargé de la direction et de la surveillance générale des fouilles qu'on se proposait d'entreprendre. Le Musée Britannique lui alloua trois mille livres, et le gouvernement, de son côté, le nommait presque en même temps, consul général d'Angleterre à Bagdad. Ainsi, capacités personnelles, argent, protection, rien ne manquait pour mener à bien les nouvelles entreprises. De son côté, M. Loftus, géologue anglais, continuant à Koyundjik les recherches déjà commencées par M. Layard, acheva de déblayer, avec un savant indigène, Hormuzd Rassam, en 1853 et 1854, le palais d'Assurbanipal, où il trouva, lui aussi, quantité de tablettes cunéiformes. Il explora, sous les auspices de la Société *l'Assyrian Excavation Fund*, d'autres endroits de la Mésopotamie où il fit des trouvailles importantes. Il découvrit les ruines et la nécropole de Warka (Erech) une des villes primitives de la Basse-Chaldée, et enrichit le Musée Britannique de sculptures antiques.

Il ne faut pas oublier que c'est à la France et aux savants de ce pays que revient l'initiative des grandes découvertes en Assyrie. Les fouilles de M. Emile Botta à Khorsabad étaient interrompues depuis quelques années lorsque, en 1851, le gouvernement français chargea M. Victor Place, alors consul à Mossoul, de continuer les travaux. Au bout de quatre ans, il achevait le déblaiement du palais de Sargon, et le restaurait en déterminant jusque dans ses moindres détails la physionomie de l'édifice et de ses dépendances. Il y avait recueilli un grand nom-



bre d'objets qu'il destinait au Musée du Louvre; ils venaient à peine d'être expédiés lorsqu'ils furent cette fois engloutis par le Tigre, jaloux sans doute de voir transporter en des pays lointains tant de chefs-d'oeuvre autrefois l'orgueil des contrées qu'il arrosait.

*Le palais de Khorsabad.*

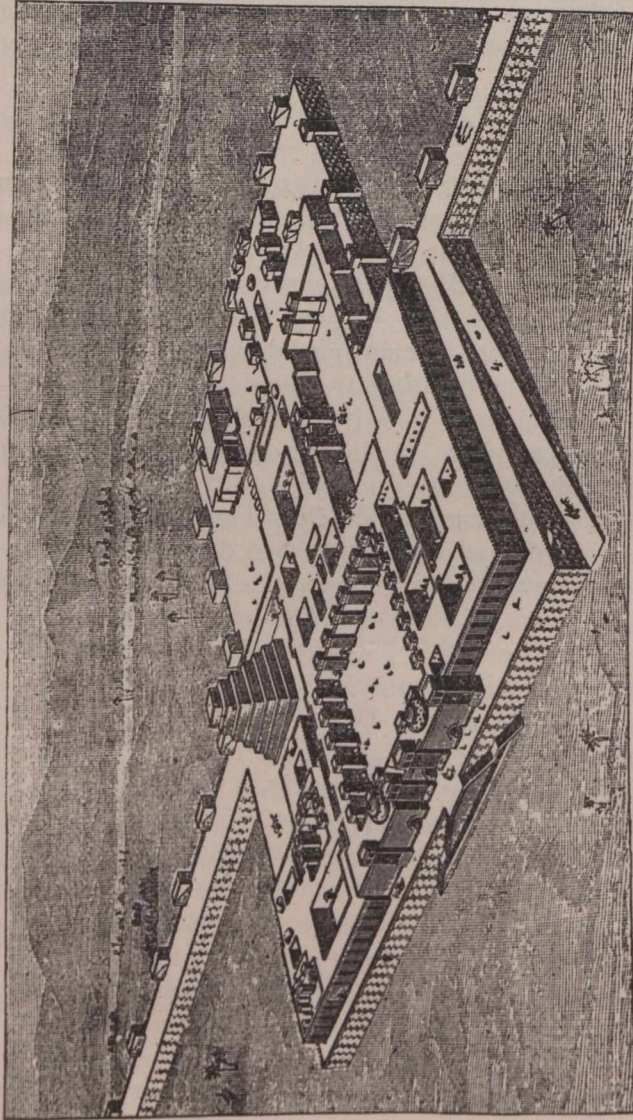
Le palais de Khorsabad est à peu près le seul des palais assyriens qui ait été restauré d'une manière complète dans toutes ses parties.

Bâti en brique cuite d'un aspect rougeâtre et d'une très grande solidité, vers l'an 708 av. J.-C., il formait une masse presque carrée. Une inscription trouvée parmi les ruines nous atteste qu'il fut construit par le roi Sargon, père du Sennachérib de la Bible. Il servait à la fois de château et de forteresse à la ville nouvelle que le prince assyrien fonda à quelques milles au nord de Ninive.

“La ville de Maganubba, dit-il, se trouve sur le penchant des montagnes, au-dessus de la vallée et dans le voisinage de Ninive. J'y ai élevé une ville pour qu'elle ressemble à Ninive... J'ai pensé nuit et jour à rendre habitable cette ville, à inaugurer ses temples, les autels des grands dieux et les palais où siège ma royauté; j'en ai ordonné la fondation.”

Détail curieux à noter. D'après l'idée que l'on se faisait du despotisme des monarques assyriens, on aurait cru que Sargon se serait tout simplement approprié le terrain sur lequel il voulait construire la ville de sa future résidence, sans se préoccuper des droits des anciens possesseurs du sol. Il n'en est rien. “J'ai restitué aux maîtres des champs le prix de leurs terrains en argent ou en bronze, d'après les tables qui en fournissent la valeur.” “Il y a là un respect de la propriété qui étonné, ajoute M. Menant, à cet âge où nous nous imaginons qu'on avait recours à la confiscation, tandis que nous trouvons en germe le principe de l'expropriation pour cause d'utilité publique. Sargon acheta la ville de Maganubba pour y élever un palais, comme plus tard les Français achèteront le village de Khorsabad pour retrouver le palais de son enceinte” (1).

(1) Ninive et Babylone.



Essai de restitution du palais de KHORSABAD



On pénétrait dans l'intérieur de la ville par huit portes monumentales, gardées par huit paires de lions sculptés et décorés avec un luxe extraordinaire. Le palais, situé dans la partie nord, donnait moitié sur la ville et moitié hors de l'enceinte, qu'il dominait d'une hauteur de 130 pieds. L'édifice tout entier reposait sur deux énormes terrasses de hauteurs différentes couvrant une superficie de terrain de 25 acres. L'entrée principale du côté est, conduisait à une immense cour d'honneur de forme rectangulaire, où avaient lieu l'exercice des troupes et le déploiement des pompes triomphales. D'autres cours, carrées, aussi grandes succédaient à cette cour d'honneur. Puis, tout autour, étaient groupés les bâtiments, ceux du fond comprenant les appartements royaux ou le palais proprement dit, grand comme le Louvre et les Tuileries réunis. Plus de deux cents chambres disposées en enfilade, prenaient jour sur les cours intérieures. D'une largeur invariable de 40 pieds, quelques-unes de ces salles s'étendaient souvent sur une longueur deux ou trois fois plus considérable, ce qui les fait ressembler à de véritables galeries. La plus longue de celles du palais de Khorsabad a 116 pieds; un dôme en coupole surmonte toujours les principales divisions d'un palais assyrien.

Sargon inaugura solennellement le palais qu'il s'était fait construire, pour en faire "la demeure de sa royauté." Cette cérémonie eut lieu au mois *tasrit* (octobre), en la 14<sup>e</sup> année de son règne (708 av. J. C.). "J'ai invoqué, dit-il, Assur, le grand Dieu suprême et les dieux qui habitent le pays d'Assur; j'ai immolé des victimes pures en l'honneur des rois des quatre régions qui m'ont transmis la puissance; puis, avec les gouverneurs de ces contrées, les sages, les docteurs, les grands dignitaires, les juges et les préfets, j'ai recueilli leurs conseils; je les ai fait habiter auprès de moi et j'ai exercé la justice." (Botta, *Ins. des pavés*, 1. 56.)

Le palais de Khorsabad, suivant M. Place, comprenait les principaux groupes de bâtiments suivants: le *Sérail*, c'est-à-dire le palais proprement dit, où le roi, entouré de sa cour, tenait ses réceptions; le *Harem*, qui renferme les appartements privés du prince et ceux de ses femmes et de ses enfants, sous la garde des ennuques; l'*Observatoire* ou la Tour à étages, si-

tué derrière les grandes salles de réception. Cette Tour, comme celle de Birs-Nimroud, à Babylone, avait sept étages ou terrasses peints de sept couleurs différentes, et atteignait une hauteur totale de 140 pieds. Un temple s'élevait sur le sommet de la dernière terrasse. Ces tours à étages, d'origine chaldéenne, appelées *Ziggurra*t étaient à la fois un lieu pour le culte et un observatoire pour les astronomes du temps. M. Place reconnut également une autre partie très vaste du château, qui en formait les dépendances, et qui comprenait les magasins, les cuisines, les écuries, les salles de manège, les boulangeries, les pressoirs, enfin tout ce qui servait à l'entretien journalier du roi et à la multitude de ses officiers et serviteurs.

L'intérieur et l'extérieur des palais ninivites étaient peints de couleurs les plus diverses et les plus éclatantes. Des bas-reliefs représentant les exploits du roi et ses triomphes, couvraient tout le tour du palais de Khorsabad depuis le niveau du sol jusqu'à environ dix pieds de hauteur. Le reste de l'édifice était revêtu d'un stucage blanc, et les plus riches peintures à fresques couvraient cette partie de la muraille qui montait jusqu'à la voûte ou jusqu'au plafond. C'est dans cette partie, sans doute, de la salle du festin, au palais de Babylone, qu'on vit la main mystérieuse écrire sur l'enduit de la muraille la terrible sentence de Balthazar.

Les scènes des bas-reliefs du palais de Sargon rendent vivantes pour nous, après plus de 25 siècles, les moeurs et les habitudes de la vie journalière des Assyriens.

On a même cru reconnaître dans la disposition de ces ornements l'origine de certains motifs chers à l'art grec et qu'il répéta souvent. M. Ferguson a pu écrire, non sans motif plausible: "Ce dont il est impossible de douter est que ce qu'il y a d'Ionique dans les arts de la Grèce a son origine dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate."

### *Babylone.*

Après les découvertes de Ninive, la pensée se reportait tout naturellement à Babylone, cette ancienne *reine de l'Orient*. Si les fouilles du pays d'Assur avaient livré tant de richesses ar-



chéologiques, que ne devait-on pas attendre du sol de la Chaldée, car le vieil empire de Nemrod comptait des siècles d'existence quand naquit la puissance assyrienne. Que dis-je, la Chaldée avait déjà une histoire quand les fils de Mitsraïm s'établirent sur les bords du Nil.

Le pays où fut fondé le premier état que l'histoire connaisse, était aussi le plus fertile du monde. A l'époque de Darius, au sixième siècle avant notre ère, la Babylone, qui formait la 9e satrapie de l'empire, payait à elle seule mille talents d'argent, et sa contribution en blé s'élevait au tiers de celle de toutes les autres provinces soumises au monarque perse. Rien de tout cela n'existe aujourd'hui. Aux scènes pleines de vie d'autrefois a succédé une morne solitude, et là où se voyaient de riches moissons l'oeil n'aperçoit plus que des ronces et des tiges flétries.

Toutefois, malgré son état actuel de désolation, la patrie d'Abraham est par excellence la patrie des souvenirs, des traditions les plus antiques; elle conserve encore une empreinte de beauté et de grandeur qui se font vivement sentir. Et puis, ces entassements de ruines, buttes rougeâtres couvertes d'herbe et d'arbustes, que l'on voit de loin en loin dans cette vaste plaine; ces collines, collines artificielles, qui rompent la ligne monotone de l'horizon; quelques restes de tours, d'informes murailles, tout cela parle au voyageur qui n'ignore pas qu'autant de monuments, de villes jadis fameuses, gisent là ensevelis depuis des siècles.

“ Rien de plus impressionnant que la première vue de ces grands monticules chaldéens qui s'élèvent au-dessus des plaines et des marais voisins; mille pensées, mille conjectures sur leur histoire passée, leur origine, leur gloire et leur chute se présentent à l'esprit du spectateur. L'atmosphère nébuleuse du matin est particulièrement favorable à ces méditations et aux impressions de cette nature; la vapeur argentée, qui s'interpose entre soi et l'objet de ses pensées, lui communique une sorte d'existence nouvelle. Cet effet magique est souvent rehaussé par le mirage qui augmente et diversifie les formes tremblantes dans les molécules de l'air raréfié (1).”

---

(1) Loftus, *Chaldea and Susiana*.

Babylone n'était pas, comme Ninive, une ville tout à fait disparue; des vestiges de son emplacement n'avaient cessé de subsister depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Des villages, des villes entières avaient été édifiés à même ses ruines. Encore de nos jours des gens de l'endroit ne semblent pas avoir d'autre métier que de fouiller ces amas de briques pour en retirer des matériaux de construction. "Aujourd'hui, dit M. Raoul-Rochette, la plaine où fut Babylone est couverte, sur une étendue de dix-huit lieues, de débris, de monticules à demi renversés, d'aqueducs et de canaux à demi comblés. Ces décombres se sont mêlés à un tel point, qu'il est souvent impossible de reconnaître la place et les limites certaines des édifices les plus considérables. La désolation y règne dans toute sa laideur. Pas une habitation, pas un champ cultivé, pas un arbre en feuilles; c'est un abandon complet de l'homme et de la nature. Dans les cavernes formées par les éboulements ou restes des antiques constructions habitent des tigres, des chacals, des serpents et souvent le voyageur est effrayé par l'odeur du lion."

Un juif de Navarre, Benjamin de Tudèle, visitant la Mésopotamie, en plein moyen-âge, n'osa approcher des alentours de la grande-cité, à cause des serpents et des scorpions qui infestaient ces parages.

Le prophète Isaïe n'avait-il pas dit au temps même où la superbe capitale semblait promettre à ses habitants une immortelle durée:—"Là coucheront les animaux du désert; leurs demeures seront habitées par des chouettes, les chacals crieront ainsi que les chiens dans les temples de leurs voluptés."

Le savant danois Nieburh se trouvait à Hillah (1) en 1765, et faisait un minutieux examen des lieux. Rich fut le premier à apporter en Europe, en 1811, quelques débris des monuments chaldéens; mais il rendit facile la tâche des explorateurs qui allaient bientôt lui succéder, en donnant un aperçu des ruines et un relevé topographique de la plaine de Babylone.

En 1818, sir Robert Ker-Porter explorait cette même région en compagnie de Bellino qui avait servi de secrétaire à M. Rich,

---

(1) La ville arabe actuelle de Hillah occupe une partie de l'emplacement de Babylone.



et rapporta quelques nouveaux échantillons de ruines chaldéennes.

“Enfin, dit M. Menant, lorsque l'attention fut particulièrement appelée sur la Mésopotamie et que les fouilles de Botta et de Layard eurent fait sortir Ninive et l'Assyrie de ses ruines, les recherches commencèrent avec une égale activité sur le sol de Babylone.

“En 1850, sir H. Layard suspendait ses travaux en Assyrie et se rendait à Hillah par Bagdad pour explorer la Chaldée; il entreprit des fouilles au Mudjelibeh, puis au Kasr et sur quelques points de la Babylonie déjà visités par Loftus. Elles furent interrompues par les troubles qui agitaient alors le pays et qui mettaient en danger les jours de l'intrépide voyageur.

“Loftus (William Kennett) se trouvait dans une position exceptionnelle, qui lui permit de tenter une campagne plus heureuse. Attaché comme membre de la commission de la délimitation des frontières turco-perses à l'état-major du colonel sir W.-F. Williams, puis subventionné par une société spécialement curieuse des recherches assyro-chaldéennes (*Assyrian excavation fund*), il put traverser le Jézireh, région à peine connue des Européens, et étudier à la fois l'état des marais de la Basse-Chaldée ainsi que les tumulus de Niffer, de Mougheïr et de Warka (1).”

Les Anglais, comme on le voit, prenaient une part active aux travaux d'explorations dans ces lointaines contrées. En France, sur l'initiative de M. Mohl, qui suivait les choses de l'Orient avec un intérêt d'autant plus vif que ses premières conjectures avaient été confirmées par les succès de M. Botta, le gouvernement organisa, en 1851, une expédition dans le but de faire des recherches sur l'emplacement même de Babylone. M. Fulgence Fresnel, ancien consul de France à Bassora, Félix Thomas, architecte, et M. Oppert, le plus distingué des assyriologues, composaient cette expédition. Les fouilles à Babylone ne furent pas aussi fructueuses qu'à Ninive. La ville de Nabuchodonosor avait déjà subi plusieurs bouleversements depuis sa chute. De tout temps on était venu y chercher des matériaux

---

(1) Ninive et Babylone.

de construction. Hillah elle-même devait son existence aux ruines de l'antique cité, à tel point que M. Oppert apercevait partout sur les murs de sa chambre des traces d'inscriptions babyloniennes. Cependant, pendant les trois années que durèrent ses travaux, le savant français put vérifier, sur les lieux mêmes de Babylone, l'emplacement des anciens palais, qui n'étaient plus que des masses informes. Il en dressa une carte qu'il publia dans son ouvrage: *Expédition scientifique en Mésopotamie*, qui contient également l'historique des fouilles. Heureusement l'abondante moisson d'inscriptions trouvées dans les ruines de la capitale babylonienne, dit l'auteur des *Villes retrouvées*, put compenser en quelque chose l'insuffisance des résultats que les voyageurs s'étaient donné tant de peine à réunir. Si l'on ne rencontrait pas les palais, on put au moins prétendre à fixer leur ancien emplacement et l'on put dire quelque chose sur l'histoire des rois qui les avaient élevés.

C'est ainsi que l'on put déterminer, d'après des traces de talus anciens, la position et l'étendue de Babylone.

On mit à découvert, à l'endroit appelé aujourd'hui le Kasr et que l'on croit avoir été le centre de Babylone, les ruines du palais que Nabuchodonosor s'était fait bâtir. L'inscription suivante trouvées sur des briques gravées atteste ce fait important:

“Nabuchodonosor, roi de Babylone, restaurateur de la pyramide et de la tour, fils de Nabopolassar, roi de Babylone, moi.

“Je dis: J'ai construit le palais, le siège de ma royauté, le cœur de Babylone dans la terre de Babylone; j'ai fait poser les fondations à une grande profondeur au-dessous du niveau du fleuve. J'ai relaté sa construction sur des cylindres couverts de bitume et sur des briques.

“Avec ton assistance ô dieu Mérodach, le sublime, j'ai bâti ce palais indestructible. Que ma race trône à Babylone, qu'elle y élise sa demeure, qu'elle y septuple le nombre des naissances. Puisse-t-elle, à cause de moi, régner sur des peuples de Babylone jusqu'en des jours reculés!”

Deux enceintes entouraient ce bâtiment royal, auquel se rattachaient des jardins, des cours, des dépendances de toutes sortes. Les fameux jardins suspendus, dont Diodore de Sicile nous



a donné la description, s'élevaient, en forme de collines, au côté sud, à peu de distance du palais. "Ce jardin, dit l'auteur grec, présente une montée accidentée et des édifices qui s'y tiennent les uns aux autres en offrant ainsi une mise en scène théâtrale. Au-dessous des montées artificielles, il y avait des arcades pour supporter à la foi la pesanteur de la masse du jardin, et les arcades hautes étaient plus longues et avançaient sur celles qui étaient bâties dessous. La dernière voûte, la plus élevée, avait 50 coudées de hauteur; au-dessus d'elle se trouvait la plus haute plate-forme dont l'élévation égalait celle de l'enceinte crénelée. Puis les piliers étaient construits avec une grande solidité; ils avaient 22 pieds d'épaisseur, et chacun était séparé de l'autre par un intervalle de 10 pieds.

"Les étages étaient couverts par des poutres en pierre qui mesuraient, avec la partie qui dépassait, 16 pieds de longueur et 4 de largeur. L'étage ainsi construit avait sur ces blocs de pierre un parquetage de roseaux mêlé de beaucoup d'asphalte, ensuite une double couche de briques reliées avec du plâtre. Cette troisième structure était garantie par une couverture en plomb afin que l'humidité de la terre apportée ne pénétrât pas dans les profondeurs. Sur cette base on avait accumulé une masse de terre suffisante pour contenir les racines des plus grands arbres."

Cette merveilleuse mais fragile construction s'est depuis longtemps effondrée et mêlée à la poussière de la terre. Ce n'est que d'après les récits des auteurs anciens et de l'état actuel des lieux, que les archéologues ont cru pouvoir identifier son emplacement. M. Oppert croit aussi avoir retrouvé, au milieu des palmiers de Nebbi-Eyoub, quelques vestiges de la fameuse statue d'or, de 60 coudées de hauteur, dont parle le prophète Daniel.

Le savant français, par l'examen minutieux qu'il a fait des tumuli ou collines artificielles qui se voient encore dans la plaine, a pu vérifier l'emplacement des murs de Babylone et en déterminer l'étendue. Ses calculs sont conformes aux données que nous lisons dans Hérodote, Philostrate et Berosé, confirmées à leur tour par les inscriptions assyriennes.

Ces murs, formant double enceinte, avaient la forme d'un

carré d'une régularité parfaite. On se fera une idée de leur développement en disant que Londres, qui passe pourtant aujourd'hui pour une ville assez considérable, eût tenu à l'aise dans la plus petite de ces enceintes. Ce n'est point là une ville, dit Aristote, qui compare la grandeur de Babylone à celle du Péloponèse; c'est une province. Le mur extérieur portait le nom d'*Imgur Bel*, ce qui signifie: que Vel le protège; le second celui de *Nivitt Bel*: le séjour de Bel. Ces murs, commencés par Nabopolassar, furent terminés par son fils, le célèbre Nabuchodonosor. Voici ce qu'il dit dans une des nombreuses inscriptions qu'il fit graver en cette circonstance:

“Babylone est le refuge du dieu Mérodach. J'ai achevé *Imgur Bel*, sa grande enceinte. Dans les seuils des grandes portes j'ai ajusté les battants en airain, des rampes et des grilles très fortes. J'ai creusé ces fossés, j'ai atteint le fond des eaux, j'ai construit les bords de la tranchée en bitume et en briques. Voulant préserver plus efficacement la pyramide et la défendre contre l'ennemi, et contre les attaques qui peuvent être dirigées sur Babylone l'impérissable, je fis construire en maçonnerie, dans les extrémités de Babylone, une seconde grande enceinte, le boulevard du soleil levant, qu'aucun roi n'avait fait avant moi. Je fis creuser les fossés et je consignai sur des barils la construction de ses bords. Tout autour je fis couler de l'eau dans cette digue immense de terre. A travers ces grandes eaux comparables aux abîmes de la mer, je fis faire un conduit; j'ai fait murer ces grands fossés avec des briques, j'ai fait construire ce mur pour garantir les produits de la plaine de Babylone; j'en ai fait un refuge pour les contrées de Soumir et d'Accad.” (Traduction de M. Oppert).

Ces remparts étaient faits pour défier toute surprise, et je ne m'étonne plus de la profonde sécurité qu'ils inspiraient aux habitants de Babylone. On sait ce qui arriva quand Cyrus vint assiéger la superbe capitale, et encore ne réussit-il à s'en emparer parce que le Seigneur avait “pesé dans la balance le monarque babylonien et l'avait trouvé trop léger.” Mais une fois en possession de la ville les rois perses, qui craignaient l'insoumission de ses habitants, joignant leurs efforts à ceux du temps, firent de si profondes trouées dans ces épaisses murailles, que



l'enceinte extérieure n'existait plus au quatrième siècle avant notre ère, et aujourd'hui il nous faut deviner leur emplacement. Ainsi s'accomplit la prédiction de Jérémie : " Les murs de la grande Babel seront rasés jusqu'aux fondements et ses hautes portes seront brûlées par le feu."

Le fastueux monarque assyrien, ce Louis XIV des temps antiques, était un bâtisseur d'une activité prodigieuse. Le nombre de monuments, temples, palais, d'un effet si pittoresque, qu'il fit construire pendant les quarante-trois années de son règne, est à peine croyable. Ces palais, comme le témoignent Philostrate et les textes cunéiformes, étaient couverts en bronze, ce qui les faisait étinceler au loin; les chambres des femmes, les appartements des hommes et les portiques avaient, au lieu de peintures, des décorations en argent, en or plaqué ou même en or massif.

" Reportons-nous, par la pensée, à Babylone sous le règne de Nabuchodonosor, au moment de la splendeur de cette grande cité qui émerveillait tous les étrangers. Quel imposant aspect devaient offrir aux regards éblouis ces dômes immenses, ces coupoles dorées et étincelantes, qui dépassaient de cent mètres les terrasses des maisons et se détachaient au milieu du ciel comme la silhouette de nos cathédrales gothiques; voyez ces étages superposés de briques émaillées aux sept couleurs, dominant la grande ville couchée sur le bord de l'Euphrate, au milieu de la plaine uniformément plate, entourée de sa double enceinte de murailles crénelées et noircies par le bitume. C'était vraiment la reine des nations parée, enrichie, entourée d'une cour de peuples d'esclaves parqués dans ses murs comme un vil bétail! Aujourd'hui, tout cela n'est que poussière et la steppe déserte remplace la ville la plus populeuse de la terre (1)."

Une mission allemande, sous la direction du savant M. Coldey, fait en ce moment des fouilles dans les buttes informes, couvertes de débris, qui représente ce qui reste de cette fameuse cité, de cette "grande Babylone, dont Nabuchodonosor avait

---

(1) Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*.

fait le siège de son empire, qu'il avait bâtie dans la grandeur de sa puissance et dans l'éclat de sa gloire."

(A suivre).

*Alphonse Gagnon.*





## Petit Jean

---

“Notre Jean sera militaire,  
Qui sait? peut-être général.  
Il a déjà l’air martial.”  
Ainsi jadis parlait mon père!

“Non, Jeannot sera médecin  
Ou notaire,” disait ma mère.  
En ce temps-là mon petit frère  
Était un tout mignon bambin!

Et chaque soir, à la veillée,  
Sur le “petit” on devisait.  
Ah! quel beau rêve reposait  
Sur sa jeune tête éveillée!

Mais souvent en ce monde, hélas!  
L’homme propose et Dieu dispose.  
Jean, le chérubin blond et rose,  
Ne fit que passer ici-bas!

Sur la mignonne créature  
Un matin la mort se pencha;  
Et doucement en détacha  
La petite âme neuve et pure!

Puis soudain prenant son essor  
Elle emporta, loin de la terre,  
Au lieu d’extase et de lumière,  
L’Ange que nous pleurons encor!

*Rose Monge.*

## Résignation

Mon Dieu, nous nous courbons sous ta volonté sainte,  
Nous ne murmurons pas.  
De notre coeur brisé nous étouffons la plainte,  
Mais nous pleurons tout bas!

Pour lui la vie était si joyeuse et si belle!  
Hélas! dès le matin  
La mort, la froide mort a glacé de son aile  
Ce radieux destin!

Il n'avait pas vingt ans! sur son front l'innocence  
Brillait, reflet des cieux.  
Quand sur nous rayonnait sa pure adolescence,  
Que nous étions heureux!

Oui, nous étions heureux lorsque son doux sourire  
Illuminait nos jours.  
Ici-bas plus jamais nous ne le verrons luire,  
C'est la nuit pour toujours!

Mais qu'importe, ô mon Dieu, que désormais le monde  
Pour nous n'ait plus d'attraits.  
Si lui, dans ton beau ciel, de bonheur surabonde,  
Trêve aux amers regrets!

Puis qui sait? tu craignais sans doute que la fange  
D'un séjcur corrupteur,  
Un jour, vint à souiller les ailes de notre ange  
Et ternit sa candeur!

Alors ton Coeur jaloux de garder l'âme pure  
S'est hâté de cueillir  
Cet angélique lys que jamais la souillure  
N'a tenté de flétrir!

.....  
Mon Dieu, nous nous courbons sous ta Volonté Sainte,  
Nous ne murmurons pas.  
De notre coeur brisé nous étouffons la plainte,  
Mais nous pleurons tout bas!

*Rose Monge.*



## Sur le Théâtre de Deicide



COMME l'Israélite d'autrefois, vous, chrétien du 20<sup>e</sup> siècle, vous vous réjouissez à la seule pensée d'aborder à Jérusalem. Seulement ce qui vous attire là-bas, ce n'est plus le Temple de Salomon et d'Hérode, c'est le Calvaire; ce n'est plus la perspective de contempler de vos yeux de chair des splendeurs vantées par les Prophètes; c'est celle de baiser les vestiges d'un Dieu; de fouler ce chemin que parcourut le céleste supplicé allant mourir pour les hommes ses frères; c'est l'espoir de remonter cette voie douloureuse que vous avez si souvent refaite en imagination et en esprit. Oh! vous arrêter longuement au terme où s'arrêta votre Dieu pour rendre le dernier soupir et compléter la rançon du genre humain, quelle faveur! Mais! ce qui vous dépîte de prime-abord, c'est de constater qu'à Jérusalem même l'accord n'existe pas sur la localisation de l'inoubliable trajet. Sans doute vous en êtes plus près à Jérusalem qu'à Paris. Ce pieux tracé est là quelque part dans l'enceinte de la ville de David, que vous voyez enfin; mais où exactement, là est le problème. Ce n'est pas que couvents, chapelles et autres indications manquent sur les étapes présumées de la sanglante montée. Partez de la porte St-Etienne, à l'Est de la ville, entrez dans cette caserne turque, vulgaire construction que vous apercevez à votre gauche, et qui abrite des soldats plus vulgaires encore. C'est là, vous dit votre guide, que Pilate livra définitivement Jésus à la populace ameutée, qui le réclamait pour le crucifier. Cet édicule octogone, placé à l'intérieur de la caserne, et que les musulmans vénèrent pour le tombeau

d'un de leurs cheiks, c'est, vous ajoutez-on impertubablement, le lieu du couronnement d'épines. En sortant, regardez le long de ce mur, qui borde la rue, ne voyez-vous pas la trace du fameux escalier du Prétoire, dont les 28 marches de marbre blanc ont été transportées et sont vénérées à Rome sous le nom de *Scala Santa*? Retournez-vous à droite, entrez dans une chapelle, où brûlent incessamment des cierges. C'est le lieu de la flagellation. Avancez de quelques pas, pénétrez dans le bel établissement des Dames de Sion, votre vue est attirée par deux baies d'une porte monumentale, qui en posséda jadis trois. Examinez de plus près. Au dessus de l'archivolte de l'arcade extérieure ne distinguez-vous pas deux dalles encastrées là depuis des siècles. Eh bien! sur ces dalles se tenait Pilate lorsqu'il présenta son divin Prisonnier à la foule en lui disant: *Voilà l'homme!* Voyez, au bout de la rue, devant l'hospice autrichien, cette colonne brisée vous indique la première chute que fit le Christ sous son ignominieux fardeau (1). A une quarantaine de pas plus loin, au débouché d'une ruelle, l'*Eglise du Spasme*, élevée par les soins des Arméniens catholiques sur les ruines d'un sanctuaire du même nom, vous rappelle que là Marie s'affaissa défaillante à la rencontre de son Fils.

Poursuivez. Une chapelle aménagée par les Pères Franciscains en 1889; une crypte, qui s'ouvre à votre gauche et occupe la place d'un sanctuaire antérieur aux Croisades; une croix noire sur la façade d'un couvent grec; une colonne engagée dans un mur, près d'un monastère Copte, et située dans une impasse: autant d'indices destinés à vous remémorer les actes du Cyrénéen, de Véronique, (2) des Saintes Femmes pleurant sur le divin Condamné, et la troisième chute de Jésus! Mais

---

(1) "Les Croisés vénéraient, au Sud de la rue de l'*Ecce homo*, un repos de Notre-Seigneur portant sa croix. Une église en marquait le lieu, et les deux dalles de marbre enclavées, dès la fin du 13<sup>ème</sup> siècle, dans l'Arc de l'*Ecce homo*, passaient pour être celles sur lesquelles l'Homme-Dieu reprit haleine. Le repos devient une chute au 14<sup>ème</sup> siècle." (La Palestine, guide historique et pratique par des professeurs de N.-D. de France, p. 94).

(2) "L'épisode de Ste-Véronique est marqué depuis le 15<sup>e</sup> siècle exactement à la place qu'il occupe encore. Ce que pouvait être alors la maison que



ne cherchez pas à vous rendre compte de l'authenticité de ces indices. Car les stations de ce Chemin de Croix, qu'on trouverait une émotion si profonde à refaire d'après le parcours exact suivi par le Rédempteur; ces stations, on le sait, n'ont été fixées que plus de mille ans après le supplice du Calvaire; encore ne l'ont-elles guère été suivant la tradition, mais plutôt par souci de localiser à Jérusalem les pratiques d'une dévotion, qui avait pris naissance en Occident dans le but de présenter aux fidèles les souffrances de Jésus-Christ d'une manière plus actuelle et plus vivante. Dès lors, il est facile de comprendre que cette localisation ne cadre que très vaguement avec la topographie du trajet accompli par Jésus en allant du Prétoire de Pilate au lieu dit Golgotha. Sans compter les erreurs de détail, une méprise capitale semble être celle qui place le Prétoire dans la forteresse Antonia, et conséquemment fait partir la voie douloureuse de l'emplacement de ce palais. L'Antonia était en effet bâtie au Nord du Temple; et sous la caserne turque on reconnaît une partie du rocher, sur lequel elle se dressait. Mais le Procurateur ne résidait pas dans la forteresse. Sa demeure devait se trouver au Sud du Temple, dans la Vallée de Tyropœon. Elle s'ouvrait sur la place de Xyste, sorte d'agora ou de forum, très favorable aux rassemblements, où il est naturel que Pilate fit installer son tribunal et parlât à la foule. Les pèlerins postérieurs au Ve siècle y mentionnent une église dédiée à Ste-Sophie, c'est-à-dire à Notre-Seigneur lui-même, Sagesse incréée outragée en ce lieu (3).

---

On donnait pour celle de Véronique, nous l'ignorons entièrement, les pèlerins ne faisant guère que la mentionner au passage. Les Grecs melchites l'ont transformée en église en 1895." (Guide historique et pratique, p. 96) On a suggéré de voir dans le sanctuaire, élevé jadis à l'emplacement de la 6ème station, une église en l'honneur des saints Cosme et Damien, dont parlent les auteurs du 7ème et 9ème siècles. Il est sûr que la mémoire des deux charitables médecins fut toujours en honneur à Jérusalem, qui se glorifiait même d'avoir été le lieu de leur naissance.

(3) Lorsque l'ancien monticule des Jésuséens, l'Ophel, fut devenu insuffisant pour loger la population de Jérusalem, et que la colline occidentale de Sion eut commencé à se couvrir de résidences, la vallée du Tyropœon fut un obstacle aux communications. On chercha à combler ce gouffre. Salomon, les Machabées, l'arabe y travaillèrent par des terrassements et la construction d'arcades ou ponts gigantesques dont l'arche actuelle de Wilson reste le ves-

Avec son point de départ ainsi reconstitué, la vraie voie douloureuse serait constamment plus au Sud que le parcours aujourd'hui vénéré sous ce nom; elle monterait de la vallée du Tyropoeon, et courrait parallèlement au tronçon du chemin de Croix actuel, qui va de la cinquième à la neuvième station.

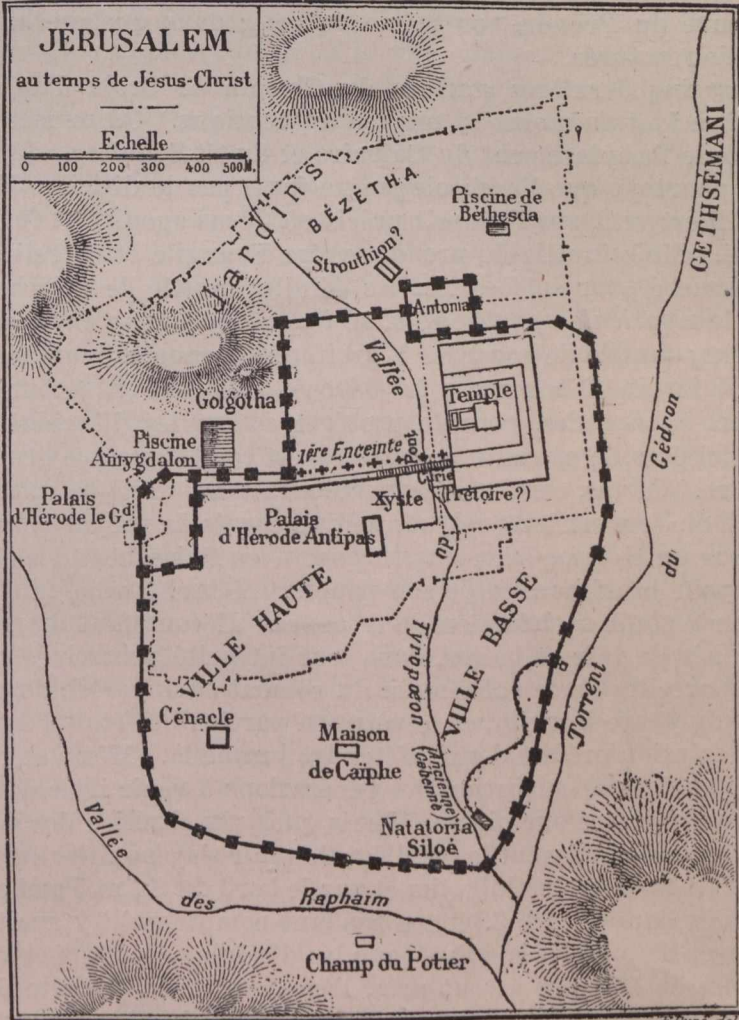
Certes, votre piété serait non moins satisfaite que votre sens critique, si vous pouviez vous dire, selon toute vraisemblance, qu'en faisant le touchant exercice des stations vous mettez vos pas sur les pas de Jésus, que vous foulez les vestiges précis du chemin suivi par votre Dieu allant expirer pour vous; qu'en dépit des bouleversements où elles ont été mêlées, quelques-unes des pierres heurtées par vos pieds ont peut-être reçu quelques gouttes du Sang Rédempteur! Mais, puisque cette consolation vous est refusée, vous trouvez encore une émotion singulière à venir vénérer les souvenirs évangéliques là, où depuis des siè-

---

tige le plus considérable. C'est sur le niveau ainsi artificiellement exhaussé que s'étendait la place à portiques couverts appelée xyste, laquelle était très probablement le *Lithostrotos* et le Gabatha de St-Jean (XIX, 13); car elle devait être dallée et surélevée encore à l'endroit où se dressait l'estrade du tribunal. Cette place était dominée à l'Est par la curie ou palais de Pilate, à l'Ouest par le palais des Asmonéens, qu'occupait alors Hérode Antipas, et qu'un pont reliait au Temple. Ainsi la résidence du Procureur et du Tétrarque n'étaient séparées que par une faible distance, et l'on s'explique sans peine l'envoi de Jésus de l'une à l'autre dans une même matinée.

Pas plus qu'il ne faut chercher le Prétoire dans l'Antonia, il ne faut placer dans ses abords le commencement de la Voie douloureuse. "La roche visible dans la chapelle de l'*Ecce homo* (au couvent des Dames de Sion) marque simplement le contre-escarpe du fossé de la ville qui, au temps de Notre-Seigneur, venait rejoindre l'Antonia à l'Ouest. Cette contrescarpe tourne à angle droit devant l'Arc, et les Pères Franciscains ont trouvé son prolongement près de la Chapelle de la Flagellation. Or, il reste tout juste, entre cette contrescarpe et l'escarpe de la Caserne, la large coupure signalée par Strabon, entre le Bezrétha et le Temple. Mais alors tout le terrain était hors la ville, au temps de la Passion. Comment donc y placer les scènes du Prétoire qui eurent lieu dans la ville. De plus l'Arc de l'*Ecce homo* s'il eut existé alors, aurait été dressé dans le fossé!... et si l'on veut en faire la tribune de Pilate, la foule n'aurait pu trouver place que dans la profonde tranchée. Enfin, c'est au beau milieu du même fossé et hors de la ville, qu'aurait passé la voie douloureuse. Non, ce fut après la prise de Jérusalem et la destruction de l'Antonia que les Romains, profitant de la tranchée ouverte dans la colline construisirent une route, transformée, plusieurs siècles plus tard, en voie douloureuse et y élevèrent l'Arc de Triomphe qui marquait à l'Orient l'entrée de Jérusalem devenue *Ælia*." (Guide historique et pratique, p. 105) C'est cet arc qu'on prend malheureusement pour un vestige du lieu où se passa la scène de l'*Ecce homo*.





cles tant de pèlerins sont venus les vénérer; vous ne portez pas une envie excessive aux voyageurs du 21<sup>ème</sup> siècle qui auront probablement le bonheur de s'agenouiller sur l'emplacement retrouvé du Prétoire, ou même de prier dans quelque sainte Sophie restaurée.

Les cinq dernières stations du Chemin de Croix d'aujourd'hui se font au moins en un lieu authentique. On ne met pas en doute l'emplacement du Calvaire et du St-Sépulcre. Là encore pourtant que l'archéologue ne fasse pas le difficile. Vous êtes, il est vrai, sur l'endroit précis où Jésus agonisa et fut enseveli. Mais inutile de prendre votre Evangile et de relire le texte sacré pour en localiser les détails; inutile de chercher à voir le *monticule appelé crâne, où ils le crucifièrent entre deux larrons*; inutile de regarder à droite ou à gauche pour découvrir le jardin où son corps fut déposé! Ailleurs on entoure de solides balustrades, pour le protéger contre les dilapidations des visiteurs, le morceau de terre où est tombé quelque général illustre. Certes, comme votre piété serait satisfaite de contempler à ciel ouvert les quelques mètres carrés de roc où mourut un jour un Homme-Dieu luttant contre les Puissances des ténèbres pour la délivrance de son peuple. Hélas! il vous faut renoncer à toute satisfaction de ce genre. Il vous faut sacrifier le plaisir de voir et baiser, dans leur intégrité primitive, quelques parcelles de ce sol témoin du combat sans pareil, dont le salut du genre humain, et le vôtre en particulier, était l'enjeu. La désolation prédite devait s'étendre jusque là. Même aux regards avides de vénération des générations à venir il ne devait pas rester pierre sur pierre. Seuls quelques chrétiens des deux premiers siècles eurent le privilège de venir s'agenouiller sur les pentes rocheuses du Golgotha et sur le bord du Saint Tombeau. Car, dès l'année 130 P. C., se rendant compte qu'il y avait là un foyer d'appel irrésistible pour les disciples de Jésus et voulant les en éloigner à tout prix, l'empereur Adrien tenta d'en disperser la poussière aux quatre vents du ciel. Par ses ordres le Golgotha fut nivelé; il disparut, ainsi que le Sépulcre, sous une vaste terrasse de cent mètres de long, où se dressèrent, au milieu de bosquets, les infâmes statues de Jupiter et de Vénus. Ainsi donc, pendant près de deux cents ans, le Prince de ce



monde put se vanter de recevoir des hommages d'adoration sur le théâtre même de sa grande défaite; pendant près de deux cents ans la Volupté régna en souveraine là où la Douleur expiatrice avait épuisé ses coups et broyé jusqu'à la dernière fibre l'Être le plus parfait et le plus innocent qui eut passé sur notre globe. C'est à se demander comment des arbustes de ces bosquets sacrilèges ne sortaient pas des épines pour ensanglanter les membres des profanateurs et des profanatrices; comment le plaisir n'y prenait pas je ne sais quelle mystérieuse âcreté montant de dessous terre et dégoûtant jusqu'au luxurieux le plus insatiable; comment la foudre ne s'abattit pas cent fois sur ces idoles, qui se dressaient constante ironie contre le Vainqueur du Paganisme, en proclamant l'inutilité de l'effusion de son sang. Mais quoi! Ce n'était que la continuation du plan mystérieux, d'après lequel un Homme-Dieu, disposant de légions d'anges et des forces de la Toute Puissance, s'était livré aux baisers d'un traître, aux liens de soudards, aux crachats de valets, aux insultes d'une populace ameutée, à la trame et à l'envie des Pharisiens. Après un tel renversement des rôles, qui s'étonnerait que les lieux où il a agonisé et a été enseveli, aient été livrés à la profanation? Mais Jésus n'a pas même fait exception pour la parcelle de pain, sous laquelle il est réellement présent et vivant. Il l'a livrée, elle aussi, au libre-arbitre des hommes. A ceux-ci de la respecter ou de l'outrager. Toutefois, comme le Condamné de Caïphe l'insinua au Sanhédrin, que les mortels s'imaginent pas que ce jeu durera éternellement, qu'impunément toujours ils pourront se moquer de leur Créateur, le souffleter, le mettre au-dessous d'un Barrabas, lui dresser un gibet, alors qu'il ne devrait avoir que des autels et des trônes.

Non, non! tout cela sera reformé et gloire sera rendue à qui elle revient.

La grande profanation d'Adrien eut d'ailleurs un excellent résultat. Elle authentiqua pour toujours la place du supplice et de la Sépulture de Jésus. Cent quatre-vingt-dix ans plus tard, quand Ste-Hélène aborda à Jérusalem avec le dessein de reconstituer la topographie du théâtre de la Passion, elle n'eut qu'à faire disparaître l'esplanade païenne pour retrouver le

Calvaire et le Divin Tombeau ! Elle se hâta d'y élever un monument grandiose dont la construction devait durer dix ans, mais allait, ainsi qu'elle l'annonçait elle-même à Saint Macaire, donner au lieu le plus merveilleux du monde une décoration digne de lui (1). Cette première église, connue sous le nom de Basilique de Constantin, fut détruite en 614 par le vandalisme des soldats de Chosroès. Le Patriarche Modeste la releva sur le même plan, sinon avec la même splendeur. En 1010, Hakem, à son tour, en fit un amas de décombres. Les Grecs contemporains de Constantin Monomaque se remirent à l'oeuvre, ils construisirent une suite de sanctuaires séparés, que les Croisés en 1130 entreprirent d'enserrer en un seul édifice et sous une

---

(1) Ce monument contenait trois sanctuaires distincts. 1o. à l'Ouest, *L'Anastasis* ou Résurrection, hémicycle élevé au-dessus de la grotte sépulcrale, devant lequel s'étendait une vaste place entourée d'un portique sur trois côtés. 2o. à l'angle Sud-est de cette place, le *Golgotha*, roche nue entourée d'une grille. 3o. touchant au Calvaire et à la partie du portique, qui faisait face au tombeau, la grande basilique du *Martyrium*, le long de laquelle et l'encadrant, couraient deux colonnades superposées, avec, tout à l'Est, un autre grand *atrium*, dont le portique fermé s'adaptait aux colonnades, et qui servait lui-même d'entrée à tout le monument. Le niveau de *L'Anastasis* et de son *atrium* est encore fixé par le seuil même du St-Sépulcre. Le niveau du Golgotha était de 4 mètres plus élevé. Le reste de l'esplanade gardait un niveau intermédiaire. Le grand *atrium* est encore visible dans l'hospice russe voisin de bazar. On y pénétrait après avoir franchi des *propylées* d'une ornementation magnifique, et l'on trouvait en face de soi les trois portes superbes du *Martyrium*, dont l'intérieur aux vastes dimensions éblouissait les regards par la profusion des marbres de couleur et la richesse des plafonds. En suivant les portiques latéraux on avait sous les yeux les murs extérieurs de la basilique formés de pierre polie et parfaitement jointes, qui ne le cédaient en rien à l'effet du marbre.

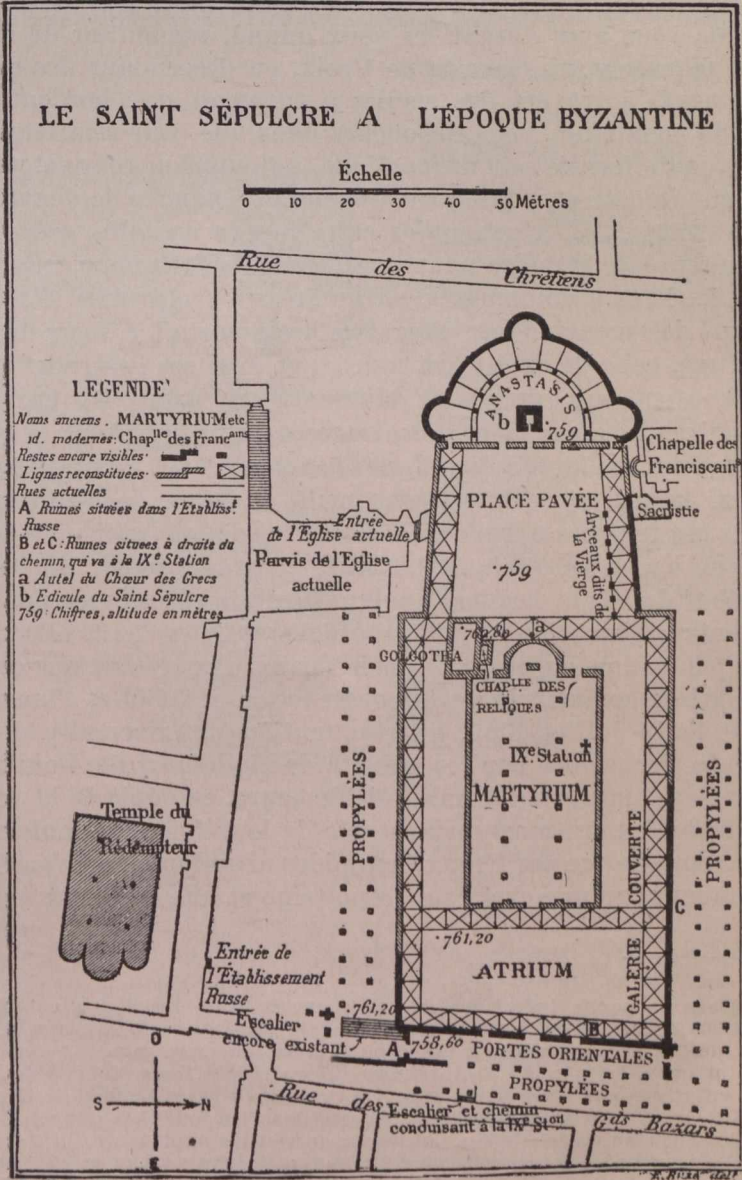
A la sortie du *Martyrium*, à gauche, on apercevait contre la butte même du Calvaire l'oratoire des reliques de la Passion où l'on vénérât, outre la vraie croix et son titre, la lance, l'éponge, le calice de la Cène et, plus tard, le Saint-Suaire. Plus de là on montait au Golgotha par des degrés placés au Nord. On franchissait la barrière d'argent qui entourait le sommet du monticule et on allait baiser, au lieu du Crucifiement, la roche nue d'où s'élevait une grande croix d'argent, chargée d'une couronne de lumières. En redescendant les degrés, au Nord, on trouvait, sur l'emplacement actuel du Choeur des Grecs, une place à ciel ouvert, pavée de pierres brillantes et entourée sur trois de ses côtés d'une galerie couverte. Les portes de *L'Anastasis* s'ouvraient et on pénétrait dans l'hémicycle, lieu principal et tête de tout le monument.

Tel fut le trajet ordinaire des pèlerins qui visitèrent le Saint-Sépulcre de 333 à 614.

Cf. La Palestine, Guide historique et pratique par des professeurs de N.-D. de France, p. 81 à 83.



LE SAINT SÉPULCRE A L'ÉPOQUE BYZANTINE

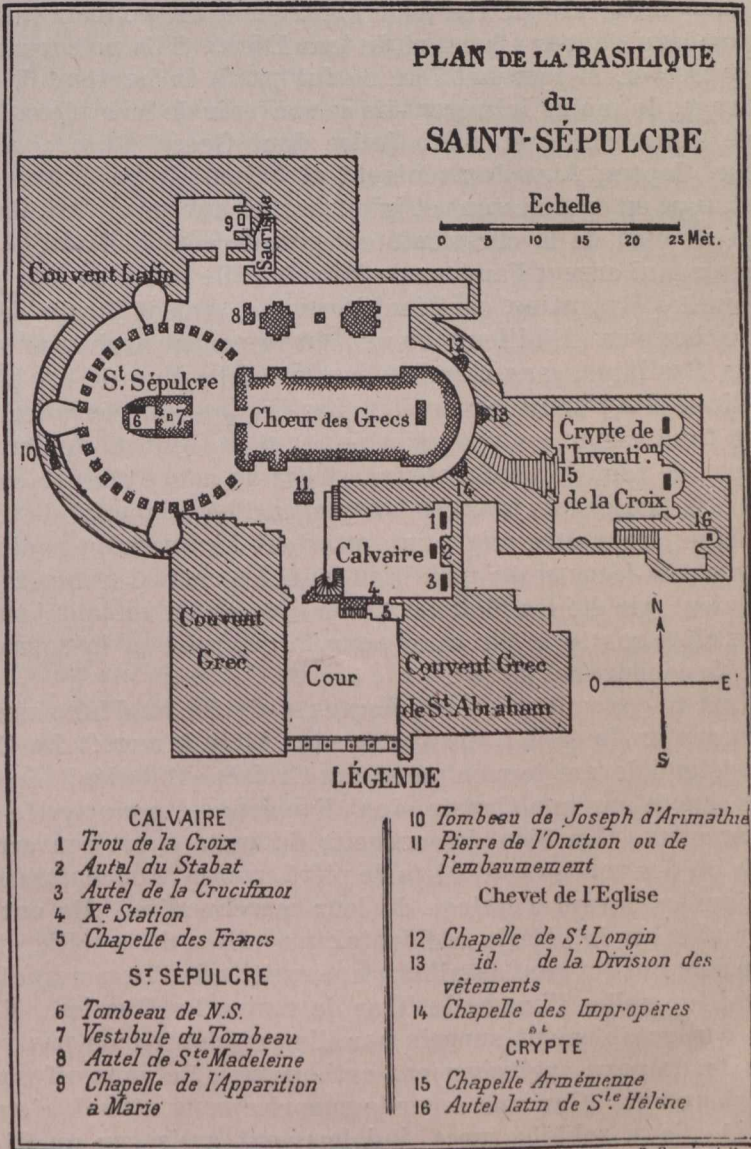


seule voute. C'est ce vieux sanctuaire des chevaliers bardés de fer que vous avez devant les yeux quand, remontant de l'Est pour achever votre Chemin de Croix, ou descendant des quartiers neufs à travers des ruelles à cassacou, que bordent des files de mendiants, vous débouchez dans une cour relativement vaste, jadis fermée par un portique, aujourd'hui complètement ouverte du côté sud, flanquée à droite et à gauche de deux couvents grecs (2). Contemplez cette façade crenelée, que vous seriez tenté de prendre pour une façade de forteresse, avec ses deux fenêtres à colonnettes, surmontées d'archivoltes, étroites comme des meurtrières; avec son beau portail à deux baies, dont une, celle de droite, est murée; et avec ses bas reliefs qui représentent, se poursuivant dans un grand arbre, des harpies, des sirènes, des colombes, des dragons, en un mot tout le symbolisme naïf et fantastique du Moyen-Age. Oui, contemplez et saluez, saluez ce portail tout mutilé et fleuri de sculptures, saluez ces fenêtres ogivales, saluez cette coupole, saluez la basilique entière; car, quoique incendiée et restaurée par les Grecs au début du siècle dernier; quoique étreinte et enserrée par ces couvents schismatiques qui la bordent et la cachent, elle n'en reste pas moins, en ses traits principaux, l'oeuvre de nos ancêtres, qui en commencèrent la construction en 1130 et l'inaugurèrent le 15 juillet 1149, au cinquantième anniversaire de la prise de Jérusalem par les soldats de Godefroid de Bouillon. Là, sur ce lointain sol d'Asie, elle demeure, en dépit de la voracité du temps, un monument stable de leur foi et de leur vaillance. Songez que ces Preux intrépides abandonnèrent familles et châteaux, qu'une croix sur la poitrine et une épée à la main,

---

(2) Dans la partie inférieure de ces couvents sont des chapelles consacrées à St-Jacques, à St-Jean, à Ste-Madeleine, aux quarante Martyrs, à St-Michel. Elles appartiennent à des communions schismatiques. Le couvent de droite porte le nom de St-Abraham. D'après les Grecs Melchisedech y aurait offert son sacrifice; et le Père des Croyants y aurait dressé le bûcher destiné à Isaac. On montre même l'arbuste dans les branches duquel il aurait trouvé embarrassé le bélier qui servit de victime suppléante. A Jérusalem on vous montre imperturbablement tout ce que vous voulez et tout ce que vous ne voulez pas voir, par exemple, la pierre où se tint le coq qui chanta après le reniement du chef des apôtres; l'arbre où se pendit Judas, l'endroit précis où le valet d'Anne souffleta Jésus, etc....





ils bravèrent les privations et les fatigues d'une route de plus de cinq mille kilomètres pour arracher à un pouvoir infidèle le tombeau de leur Christ et de leur Dieu. S'ils ne surent pas le conserver, si leur habileté ne fut pas à la hauteur de leur courage, du moins laissèrent-ils ce souvenir de leur pieux héroïsme, cette vieille et chère église dont Grecs, Russes, Arméniens, Coptes, Abyssins vénèrent et baisent le pavé, avec respect, tout en en détestant et jalousant les auteurs. Oui, ils méritèrent bien de la chrétienté ces grands pourfendeurs de mécréants, qui eurent l'audace de faire à mille lieues de leur pays ce que les Bysantins, chrétien décadents, étaient incapables de faire chez eux. D'ailleurs on ne peut pas même arriver au seuil de la Basilique, sans marcher sur la tombe d'un de ces héros. Philippe d'Aubigny repose là. Les cendres du chevalier doivent frémir bien souvent, j'imagine, en se sentant fouler par les pas de tant de profanateurs. Tout de même elles se consolent à la pensée que tous ces hommages d'hérétiques et de schismatiques, sans être très purs, attestent l'impression profonde laissée par Jésus et qu'après tout, eux, les chevaliers héroïques, n'avaient pas été les victimes d'une illusion en versant jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la conquête et la conservation de ce morceau de roc.

Mais redescendons de ces hauteurs de foi et d'héroïsme et revenons un instant à un niveau plus terre à terre. La Cour qui s'étend devant le monument des Croisés est dallée! Le dallage repose sur une Crypte, dont l'ancienneté est attestée par les arceaux. En bien des endroits du reste il est couvert de tapis où des vendeurs d'objets de piété croisent nonchalamment les jambes devant l'étalage de leur marchandise. Ils ont là, pour allécher le pèlerin occidental, au milieu de crucifix et de chapelets qui lui sont familiers, une multitude d'icônes grecques parmi lesquelles l'image du Tsar de toutes les Russies. Vous êtes désagréablement surpris par l'impression de ne pas vous trouver en pays exclusivement catholique. Ne vous offusquez pas pourtant. Car une seconde surprise vous attend, c'est la vue de deux soldats turcs, indolemment assis sur un divan rouge, qu'on prendrait pour le trône de quelque sultan de légende. Ces fidèles disciples du prophète dorment, fument, font



le *Kief* qu'ils interrompent seulement pour leur quintuple prière et les prostrations obligatoires de l'islam. Ils ne méprisent pas tout à fait les pèlerins visiteurs du tombeau de Jésus, qui reste pour eux un prophète. Toutefois ils les prennent plus ou moins en pitié. Eux ont bien mieux que Jérusalem et le Saint Sépulcre, ils ont la Mecque et la Ka'aba! En attendant ils sont les gardiens que les traités internationaux assignent à la Basilique, où leur rôle est de maintenir la paix entre les zélateurs des différentes communions chrétiennes. Une autre de leurs occupations est d'ouvrir et de fermer les portes de l'édifice. Il faut croire qu'elle est lourde; car elle est partagée; l'un des deux gardiens possède les clefs, l'autre le droit d'ouvrir ou fermer. Voilà qui est entendre la division du travail et l'usage des privilèges! C'est à en rendre jaloux les socialistes les plus ardents! Et dire que ce partage remonte à Saladin, époque, comme on sait, où le socialisme n'était guère en faveur. Naturellement les deux gardiens réclament un honnête dédommagement de leurs peines. La charge de le leur procurer revient aux communions chrétiennes intéressées qui, le jour où elles paient l'ouverture, ont droit à la jouissance presque exclusive du Saint Sépulcre. Aussi, quand un prêtre demande un peu d'avance s'il pourra dire la Messe, tel jour et à telle heure, au Saint Edicule, il lui est infailliblement répondu: *il faudra voir qui a ouverture ce jour-là!* Si ce sont les Grecs, les Latins ne peuvent avoir accès au Sépulcre guère que pendant une heure. Réciproquement, si ce sont les latins; mais les jours consacrés aux Grecs sont bien plus nombreux que les jours réservés aux latins.

La porte est fermée le milieu du jour et la nuit. A remarquer qu'elle est unique pour l'Eglise et pour les quatre couvents adjacents, Copte, Arménien, Grec, Latin; de telle sorte que pour communiquer avec l'extérieur il ne reste aux moines ainsi cloturés qu'un simple guichet pratiqué dans l'un des battants. Une des dévotions chères aux pèlerins est de se faire enfermer au Saint Sépulcre pour y passer la nuit. Le voisinage des moines schismatiques ne serait qu'à demi rassurant; heureusement les Pères Franciscains ont là, eux aussi, une place forte, d'où ils peuvent surveiller les agissements de leurs im-

placables adversaires. Mais quoi! direz-vous, des conflits sont-ils à craindre sur le tombeau de Celui qui est venu prêcher la paix et l'amour des uns et des autres. Si les conflits sont à craindre! Mais si l'on avait oublié que des schismes doivent exister dans l'Eglise, et que la robe Sans Couture du Christ est perpétuellement mise en pièce par les misérables rivalités de l'égoïsme humain, on s'en souviendrait nécessairement au Saint Sépulcre. Là des hommes de toute nation et de toute couleur, des Ethiopiens, des Coptes, des Grecs, des Arabes, des Russes murmurent des prières nuit et jour, s'accroupissent, chantent, lèvent les yeux au ciel, tiennent les bras en croix dans une sorte d'extase. Cette promiscuité de races et de cultes rend tout de même hommage au Crucifié. Elle dit que Jésus a vraiment tenu sa parole, que du haut de son gibet il a su attirer à lui tous les peuples. Malheureusement chacune des communions chrétiennes croit avoir la vérité intégrale, chacune excommunie la communion voisine, chacune voudrait accaparer pour elle seule Jésus, le Rédempteur universel, et les lieux où il a souffert, où il est mort pour le salut du genre humain tout entier (1).

A cette lutte acharnée pour la prédominance de son propre rite et de sa manière de concevoir la religion du Christ, ajoutez la lutte des intérêts. Si les Grecs tiennent tant à être maîtres au Saint Sépulcre, encore plus que pour s'affirmer les seuls

---

(1) Quelque triste qu'en soit l'aveu, il faut confesser que le sépulcre qui a contenu le Grand Prêtre du Nouveau Testament, Celui dont la suprême prière avait été que les siens ne fissent qu'un, ce sépulcre est avant tout un prétexte de dissensions entre les chrétiens. Nulle part plus que là on ne se rend mieux compte que des divisions intestines et profondes ont scindé la chrétienté en de multiples tronçons. Mais qu'y faire? En conclure que le christianisme n'est qu'une religion humaine, comme toutes les autres, serait une naïveté. Ces misères sont le fait de la jalousie, de l'envie, de la convoitise, de l'orgueil, de la vanité et autres passions dont Dieu n'a pas voulu empêcher les ravages dans son oeuvre de prédilection, l'Eglise. Etant donné ce plan du Créateur, il fallait qu'il y eut des hérésies et des schismes. Mais hérésies et schismes n'empêchent nullement qu'il n'y ait une seule et véritable Eglise, au contraire, ils la supposent. Car un bloc ne peut se séparer que d'un roc primitif. Maintenant, c'est tout naturel que les contrefaçons de la vérité veuillent se faire passer pour la vérité elle-même. La possession exclusive du tombeau du Maître semblerait un titre de légitimité pour la secte qui en serait favorisée. De là cette âpreté de lutte autour du cénostaphe sacré.



chrétiens orthodoxes, c'est pour vendre une plus grande quantité d'icônes, de médaillons, d'eau de rose, de prétendues pierres du Calvaire, de places au ciel (1), etc., etc. C'est une triste nécessité pour les Pères Franciscains d'avoir à se jeter dans cette mêlée de mesquines convoitises et d'étroites ambitions. Mais eux ne méritent que des éloges. Ils ne font que défendre une propriété que leur disputent des intrus. Peu importe que les Grecs aient été les premiers possesseurs des Lieux Saints. Sans compter ce qu'ils ont perdu par les défaites de leurs armes, en devenant schismatiques, en se séparant de la véritable Eglise du Christ, ils se sont privés eux-mêmes de tout droit sur ces reliques insignes. Elles appartiennent à l'Eglise catholique, qui seule est l'Epouse du Christ, qui seule est la Mère des vrais chrétiens, comme les biens de famille appartiennent aux seuls enfants légitimes. Honneur donc à ces Religieux militants, qui, au prix de leur repos et souvent de leur vie, ont disputé lambeau par lambeau ce patrimoine précieux, et grâce à Dieu, ont réussi à en conserver une grande partie. Mais au prix de quels assauts ! L'histoire de chaque sanctuaire serait presque une suite de batailles, incendies, profanations de tombes, massacres à coups de pierre ou de matraque, tels seraient les exploits relatés. Et il en est de tous récents. Telle l'échauffourée du 4 novembre 1901. Les moines grecs avaient résolu d'empêcher les Frères Franciscains de balayer les trois rangées de dalles au bas de l'escalier extérieur, qui conduit à la Chapelle des Francs. La manoeuvre était connue. Du fait d'avoir balayé un escalier on concluait à sa possession. De la possession de l'escalier à celle de la chapelle il n'y avait qu'un pas. Ces procédés ont été de tout temps familiers aux Grecs et leur ont souvent réussi. Voilà pourquoi les Franciscains tenaient bon. On resta trois jours à s'observer, les balais en mains. Enfin le 4 novembre, dans l'après-midi, malgré les assurances données par le pacha, gouverneur de la ville, au vice-consul de France, sous l'oeil de

---

(1) Sortes de plaques où sont marquées différentes places, qu'on pourra occuper au ciel. L'une est près de Notre-Seigneur, l'autre près de la Ste-Vierge; une troisième près de St-Pierre; une quatrième près de St-Jean Chrysostôme... etc., etc. En les achetant on est censé s'assurer ces places.

la police achetée, le massacre commença. Seize Franciscains tombèrent, quelques-uns très grièvement blessés, sous les masques de leurs adversaires et sous les cailloux lancés des terrasses du couvent grec (2). Dès le lendemain, la diplomatie était en pleine activité pour établir les responsabilités et punir les coupables. L'empereur d'Allemagne, le roi d'Italie, la France, la Russie, la Sublime Porte se mêlèrent de l'affaire. La France n'en sortit pas à son honneur, et son Protectorat, déjà fort ébranlé, en faillit périr tout à fait. Telle est la portée des querelles à Jérusalem. Une dalle déplacée, un replâtrage mis par des mains usurpatrices, un nettoyage inopportun, un clou planté mal à propos n'intéresse pas moins les chancelleries qu'un attentat contre un ambassadeur, ou un massacre d'Européens dans l'Empire du Milieu.

---

(2) Cette regrettable affaire avait eu des précédents. Voici par exemple ce qui se passa en 1674, lors du séjour de l'ambassadeur Nointel dans la Ville Sainte: "Aux jours de fête les Grecs avaient le droit d'orner et d'illuminer extérieurement la coupole de l'édicule; les latins étaient en possession de décorer et de draper les murs jusqu'à la base de la coupole. En l'honneur de Nointel ils sortirent leurs plus beaux ornements, un splendide tapis de brocart, don de Philippe II d'Espagne. Cet étalage acheva d'exaspérer les Grecs, dont le dépit se tourna en rage. Pour mettre en place la tenture, les religieux étaient montés sur la corniche, à l'aide d'une échelle servant aux deux cultes. Méchamment, les Grecs retirèrent l'échelle, et les bons Pères, leur travail achevé, se trouvèrent bien empêtrés pour descendre; il leur fallut sauter à terre, au milieu des huées de leurs adversaires. On se mit à s'invectiver: des deux côtés, des renforts arrivèrent, de gros bâtons parurent; des injures on en vint aux coups; les Latins rendirent avec quelque usure ceux qu'on leur portait; il y eut rixe, mêlée, bataille dans l'Eglise et sur la place voisine, jusqu'à ce que des soldats turcs fussent arrivés pour rétablir l'ordre, distribuant avec impartialité aux deux partis horions et bourrades. Mais la communauté grecque s'était levée tout entière; prêtres, religieux, séculiers, femmes, enfants, se précipitèrent au tribunal du cadî, gesticulant, criant, vociférant, réclamant secours contre les latins, qui avaient voulu les assassiner. Ce fut un tumulte effroyable, un enfer déchainé. Pour appuyer leur plainte, il fallait aux Grecs un cadavre; ils le trouvèrent. Un de leurs caloyers, chargé d'ans et d'infirmités, venait de trépasser; ils prétendirent que le pauvre homme était mort des coups reçus pendant la bagarre. Ils exhibèrent son corps, montrèrent ses prétendues blessures et lui firent des funérailles vengeresses, avec de grandes démonstrations de douleur et de colère. Puis, comme le cadî se pressait peu d'accueillir leur requête, ils députèrent à Constantinople leur patriarche, chargé d'évoquer l'affaire au tribunal de la Sublime Porte. De leur côté nos moines firent partir leur procureur. Voilà l'éternel procès renouvelé à l'occasion du voyage de l'ambassadeur." (Vandal. Les voyages du Marquis de Nointel, p. 136, 137).



Mais pénétrez dans l'intérieur de ce Temple, source de rivalités si ardentes. Votre regard, au premier abord, est ébloui par une sorte d'enchevêtrement de chapelles, d'arcades, de portiques, ou brille un fouillis de lampes et de cierges; et d'où sortent des prières et des chants en langues étrangères. Cependant, vis à vis de vous, vous distinguez clairement un mur épais, surmonté d'une galerie, qui laisse voir à peine, tout en haut, le tambour de la coupole. C'est le mur malencontreux que les Grecs construisirent en 1808 entre les piliers du chœur jadis à jour, afin de mieux affirmer leurs droits sur cette partie de la basilique, afin d'en faire une petite église exclusivement grecque au milieu de la grande église, réservée au reste des chrétiens. Aussi ce chœur, anciennement propriété des chanoines latins, s'appelle-t-il le chœur des Grecs; il a toutes les décorations particulières aux Sanctuaires de l'Eglise prétendue orthodoxe, son *iconostase*, sorte de cloison artistique se dressant à la naissance du chœur, percée d'une ouverture au milieu, sur laquelle on ramène un rideau au canon de la Messe pour cacher le prêtre aux fidèles et l'inviter à un recueillement plus profond durant cette partie auguste des Saints Mystères; son *abside*, terminée par des degrés circulaires, formant les sièges des assistants au trône patriarcal, et tout un réseau de chaînes qui tombe de la coupole pour supporter des lampes et des lustres. Enfin au milieu est une pierre que les Grecs appellent avec orgueil le nombril ou centre du monde, ne soupçonnant pas, les innocents! combien il est facile de marquer le centre à la surface d'une sphère. Mais nos Grecs aussi ignorants que naïfs en ont fait bien d'autres dans cette basilique. Un corridor court autour de ce fameux chœur si bien protégé par le mur, qui offusque votre premier coup d'oeil. Or suivez ce déambulatoire, vous rencontrerez une série de chapelles, commémoratives d'événements localisés là sans une ombre de vraisemblance. C'est d'abord la chapelle de *la Prison de Jésus*, comme s'il avait fallu en fermer derrière des barreaux cet agneau divin pendant qu'on faisait les préparatifs de son supplice; puis c'est la chapelle de Saint Longin tenant la place d'une grotte où celui-ci repentant serait venu faire pénitence, comme si, en ouvrant le côté de Jésus, il n'avait pas simplement voulu éviter

au Sauveur l'opprobre suprême du brisement de ses membres. Enfin voici, sans plus d'authenticité, les deux chapelles du *Partage des vêtements* et des *Injures*, cette dernière prétendant rappeler l'endroit où le Christ aurait été souffleté et couronné d'épines. Pour être juste, disons que les Latins ne se sont pas complètement abstenus de localisations fantaisistes. Telles la chapelle de *l'apparition de Jésus à Marie Madeleine* située au Nord de la rotonde, puis dans le chœur même des Franciscains (qui fait partie de leur couvent et forme en quelque sorte un appendice à la Basilique) (1) la chapelle de l'apparition de Jésus à sa Mère. Sans doute, quoique l'Évangile n'en dise rien, le Sauveur ressuscité apparut sûrement à Marie; toutefois l'apparition dut avoir lieu chez elle, non au sépulcre où elle n'avait pas accompagné les saintes femmes. Quant à la délicieuse scène où Madeleine toute en larmes fut soudainement consolée à la vue de son Maître l'appelant par son nom; c'est tout près du Sépulcre, sur le bord duquel elle se penchait qu'il faut la placer, non à vingt-cinq mètres de là. Mais chaque confession installe son sanctuaire où elle peut; le principal est de posséder un lopin de ce sol sacré; ensuite on trouve bien vite moyen d'y localiser quelque souvenir évangélique.

Montons au Calvaire. Les Croisés y avaient ménagé une entrée par l'escalier qui va de la cour intérieure à la chapelle des Francs, ce même escalier qui fit l'objet d'un si sérieux conflit le 4 novembre 1901. Le passage de cette dernière chapelle au Calvaire est aujourd'hui bloqué. Il faut monter à la butte sacrée de l'intérieur de la basilique par un des deux mauvais escaliers, oeuvre d'un maçon grec, lors de la restauration de la basilique en 1808. Après avoir franchi la dernière marche,

---

(1) C'est là qu'on montre, derrière une grille, la colonne de la Flagellation, à moitié brisée, et bien différente de celle de Sainte-Praxède à Rome. Les premiers pèlerins la signalent au Mont Sion. C'est au 14<sup>e</sup> siècle qu'elle dut être apportée dans le Chœur des Franciscains. A la sacristie se voit l'épée de Godefroid de Bouillon qui sert encore à armer les Chevaliers du Saint-Sépulcre.

Si vous vous placez au milieu du Chœur des Grecs, les yeux tournés vers l'autel, vous avez derrière vous le saint tombeau; à votre gauche, mais assez loin et en dehors de la basilique proprement dite vous avez le Chœur des Franciscains; à votre droite vous avez le Calvaire.



vous vous trouvez sur une plate-forme d'allée, que deux énormes piliers partagent en deux nefes égales, indice de ces rivalités mesquines, qui apparaissent même à l'endroit précis où le Fils de Dieu expira pour faire l'unité des siens. L'une de ces nefes appartient aux Grecs, l'autre aux Latins. Ceux-ci sont les moins favorisés : ils ont la nef de droite. Deux autels en remplissent le fond, l'un dédié à la Crucifixion, le second à la Compassion de la Mère de Dieu, où l'on offre chaque jour la divine Victime. C'est dans cette portion du Calvaire qu'on fait la 11ème, 12ème et 13ème station du chemin de la Croix, c'est-à-dire qu'on vénère le dépouillement de Jésus de ses vêtements, la mise en Croix, et le lieu où se tenait Marie pendant le Crucifiement de son Fils. C'est le lieu du *Stabat*. Mais rien ne prouve que cette localisation soit rigoureusement exacte. La seule localisation bien authentique, il faut la chercher au fond de la nef des Grecs. Là, en effet, un autel tout chargé de lampes et brillant d'or s'élève à la place réelle où fut dressée la Croix et où Jésus rendit le dernier soupir. A droite et à gauche, le crucifiement des deux larrons est marqué par deux points noirs, et tout près, sur la droite, on voit encore fort distinctement la fente miraculeuse qui se produisit dans le rocher au moment où expira le Créateur des choses visibles et invisibles. C'est bien là, selon le langage impertubablement simple des Evangélistes, que le Thaumaturge de la Judée et de la Galilée, le bienfaisant Jésus, fut conduit après avoir été traité successivement de blasphémateur par Caïphe, de perturbateur de l'ordre public par Pilate, de simple d'esprit par Hérode, de trompeur par la foule ; c'est là qu'il fut attaché par trois gros clous entre deux voleurs ; c'est là que lui, vrai Fils de Dieu, Eternelle image de la splendeur de Son Père, agonisa, trois longues heures durant, supplicié de la justice humaine, aux yeux d'une foule immense accourue des quatre points cardinaux, pour les fêtes de la Pâque juive ; c'est là que, vers la neuvième heure du jour, inclinant la tête, il poussa un grand cri et remit son âme à Son Père, qui semblait l'avoir délaissé. Oui, c'est là, malgré les apparences déconcertantes, c'est là, sous cet autel et sous cette couverture de marbres que se trouvait le

massif arrondi en forme de crâne, appelé Golgotha, situé hors des remparts, au Nord-Ouest de Jérusalem (1).

Sans crainte de vous tromper, débarrassez par la pensée ce lieu de tout le fatras parasite que la piété peu avisée des chrétiens y a accumulé depuis des siècles; reconstituez la butte mal famée, telle qu'elle était au jour à jamais mémorable où l'on y conduisit votre Rédempteur; à la place de la grande Croix en or, qui surmonte l'autel, remettez le gibet de bois, qui lui servit de chevet d'agonie, et autour duquel les Juifs, ses bourreaux passaient et repassaient en ricanant, en raillant, en insultant à ses atroces souffrances; contemplez non plus un pendu en cuivre ou en or, mais un pendu bien vivant en chair et en os; voyez sa tête percée de grosses épines, ses yeux remplis et son visage inondé de sang, ses lèvres brûlées par la soif et ne recevant, pour apaisement, que du fiel et du vinaigre; entendez sa poitrine haleter, et s'étirer, ses ossements craquer. Quelle horrible torture! Il pend là le Grand Frappé, le Grand Lépreux, n'étant plus qu'une plaie des pieds à la tête, n'ayant plus même apparence humaine, devenu ver de terre et opprobre des hommes, ses frères. Il est là le Fils de Dieu, notre Suppléant devant la Justice divine, constitué Pécheur universel, bouc émissaire, revêtu de toutes les Iniquités de la race d'Adam et payant pour elle.

Dès lors, quelle proportions ne prend pas ce gibet à vos regards! Il grandit, il grandit indéfiniment entre ciel et terre, il crève le nuage de malédiction, qui pesait sur l'humanité, il monte jusqu'à l'Empyrée pour y déposer la rançon des

---

(1) Au Nord de Jérusalem, non loin de la porte de Damas, s'élève un massif, qu'on appelle le massif de la grotte de Jérémie (parce que au-dessous s'étend une grotte dont, dès le 15<sup>e</sup> siècle, on a fait le tombeau du Chantre des Lamentations, mais qui n'est, comme les Cavernes royales, qu'un reste d'une carrière de pierres exploitée du temps d'Agrippa). Ce massif est connu sous le nom de Calvaire de Gordon. Gordon Pacha avait en effet, avant d'aller se faire tuer à Karthoum en 1884, proposé de l'identifier avec le lieu du Crucifiement du Sauveur. Quelques protestants ont, dans la suite, tâché de faire prévaloir cette opinion, certainement fausse, et d'ailleurs abandonnée aujourd'hui. Il reste vrai pourtant que ce monticule, de la grotte de Jérémie représente fort bien par sa forme ronde ce qu'était cette aure colline, appelée Golgotha.



pécheurs, pour en faire descendre leur décret de grâce, et la sainte liberté des hommes redevenus enfants de Dieu. Ses deux bras embrassent le monde; ils arrêtent à jamais la foudre du Tout Puissant que provoquaient nos fautes; ils deviennent source toujours jaillissante de vie divine, de pardon pour les bourreaux eux-mêmes. Vous rappelant que vous êtes un de ces bourreaux, que vous aussi vous avez enfoncé votre clou et votre épine dans cette chair divine, mais que pour vous aussi a prié votre Victime, avec quelle émotion vous vous jetez à genoux; avec quelle reconnaissance vous dites merci au Sublime Martyr, qui vous a aimé jusque là; avec quel soulagement vous laissez les larmes ardentes tomber de vos prunelles et arroser ceroc, qui a porté l'arbre de vie, le fruit de science et de salut.

Eh oui! il était l'arbre de vie, ce gibet que les Juifs enfoncèrent un jour dans un trou de cette colline pour satisfaire une haine injustifiable! Aussi voyez comme il s'est multiplié! Rejeté de la synagogue, comme un objet de scandale, il s'est dressé, par une sorte d'ubiquité merveilleuse, non pas seulement sur des autels et à la porte des temples; il s'est élevé sur les montagnes, au bord des fleuves et des lacs, au carrefour des chemins, au chevet des infirmes et sur la tombe des morts, gage d'une espérance subsistant jusque dans la poussière des cadavres. A ce gibet béni l'élite de chaque génération est venue offrir ses adorations et dire son hymne de reconnaissance. A ses pieds combien de Mariés Madeleines se sont tenues prosternées, ne demandant qu'à sentir quelques gouttes de Sang en découler sur leur tête et dans leurs cheveux, pour laver les taches de leur coeur pénitent. De ses traverses sanglantes, combien de saintes femmes n'ont pu détourner leurs regards! Combien n'ont cessé de les couvrir de baisers et de faire monter vers le Supplicié qu'elles portaient les effluves d'une sympathie brûlante. Mais hélas! combien d'insulteurs, à l'exemple des Juifs, ont continué à passer devant en hochant la tête, en railant et en ricanant! Ah! si la vue des imitatrices et imitateurs de Madeleine, de Marie, de Jean, surgissant à chaque génération a consolé les derniers moments de Jésus, quelle coupe de fiel et de vinaigre a dû être pour lui la vue de la race jamais éteinte de ses persécuteurs!

O divin Pèlerin, en vous offrant à cet affreux trépas, aviez-vous prévu ce comble d'ingratitude; aviez-vous soupçonné qu'à tant d'amour de votre part répondrait une haine si constante de la part des hommes, que sur la route des siècles, interminable voie douloureuse, il se trouverait toujours renaissants des Judas pour vous donner le baiser des traîtres, des Caïphes pour vous traiter de blasphémateur, de perturbateur de l'ordre public; des valets pour vous souffleter sur la joue immaculée de votre épouse l'Eglise; des soudards pour vous tourner grossièrement en dérision; des Pilate pour vous livrer à la foule ameutée; des Hérode pour faire de vous et de votre religion un divertissement mondain; aviez-vous découvert à travers les voiles de l'avenir les Néron, les Dioclétien, les Celse, les Julien, les Arius, les Mahomet, les Luther, les Voltaire, les Renan? Ah! si vous les aviez découverts! Mais, vous les aviez tous devant les yeux, ces innombrables bourreaux échelonnés à travers les âges! Et c'est en les embrassant tous d'un seul coup d'oeil que vous avez crié à votre Père: Mon Père, pardonnez leur, car ils ne savent ce qu'ils font! Vous avez voulu que la voix miséricordieuse de votre sang fut assez puissante pour couvrir jusqu'à la suprême iniquité, le déicide. Oui, au prix de votre immolation totale, vous avez fait la réconciliation complète entre le ciel et la terre; vous avez obtenu qu'aucun ennemi, qu'aucun bourreau, qu'aucun traître, qu'aucun bandit n'échappât à l'étreinte de votre charité et ne fut déshérité de votre royaume, Et voilà comment ce terrible et mystérieux Calvaire a tout consommé, comment il a tout absorbé dans l'amour triomphant de la haine! Voilà comment il est devenu le centre où convergent tous les événements de l'histoire, le roc où viennent se briser toutes les tempêtes, le foyer où s'allument toutes les flammes de dévouement et de sacrifice, le phare d'où tombent toutes les clartés bienfaisantes; l'immuable pivot qui soutient l'immortelle espérance dans la misérable race d'Adam.

Mais revenons de cette envolée mystique bien excusable en un tel lieu, et poursuivons notre pèlerinage à travers la vénérable basilique. Dans les combles du Calvaire habitent des moines grecs. La pieuse butte est bien gardée. Passons! Voici qui est moins moderne et mérite plus d'attention. C'est sous le



Calvaire, la crypte, appelée chapelle d'Adam, dont la voûte est taillée en partie dans le roc, et où l'on peut voir, derrière un autel dédié à Melchisedech, le prolongement de la fissure du roc, continuée d'une façon qui dérouté les notions géologiques des savants, et porte évidemment les traces du miracle. Dans cette crypte les Grecs montrent un pilier, sous lequel, d'après eux, se trouve le crâne d'Adam.

Ainsi la Croix du second Adam, source de vie universelle, s'éleverait juste au dessus de la tête du premier Adam, source de mort pour sa race entière. C'est ingénieux, comme symbolisme, et ce rapprochement répond à une vérité incontestable; il résume même tout le plan du Créateur et l'histoire de l'humanité qu'un seul homme perd, qu'un seul homme rachète. Mais que cette vérité soit représentée là, de la façon que veulent les Grecs, par cette superposition matérielle des deux Chefs de notre race, c'est ce qu'il est impossible d'admettre, malgré l'explication très simple qu'ils vous en donnent. Ecoutez. Noé avait conservé le crâne de notre premier père dans l'arche. Or après le déluge il l'apporta là, sous le Calvaire actuel, dans la prévision sans doute que les popes grecs en seraient un jour les gardiens et battraient monnaie avec ce vénérable débris. Maintenant vous êtes bien difficile si votre sens critique n'est pas satisfait.

Est-ce par suite de cette tradition relative à Adam, toujours est-il que cette crypte fut utilisée de bonne heure comme chapelle mortuaire. Dès le sixième siècle on y célébrait les cérémonies liturgiques des funérailles des gens de distinction, pendant que leur corps était exposé au lieu qu'occupe aujourd'hui le chœur des Grecs. Les quatre premiers rois latins de Jérusalem (Godefroid de Bouillon, Beaudoin I, Beaudoin II, Foulques—qui vont de 1100 à 1142) y voulurent être ensevelis; deux bancs de pierre indiquent les tombes des deux premiers.

Descendus du Calvaire suivez le déambulatoire, qui entoure le chœur des Grecs, et au bout de quelques pas prenez à droite un escalier, qui va vous mener derrière le Golgotha à une profondeur de dix mètres au dessous du Monticule du Crucifiement et à six mètres environ au dessous du niveau du Saint Sépulcre. Peut-être avez-vous là le niveau de la ville du temps de Jésus-

Christ. En tous les cas vous vous trouvez dans la profonde excavation où le soir du Vendredi Saint on précipita les gibets des trois Crucifiés et peut-être aussi les cadavres des deux larrons, non réclamés au gouvernement (1). Ils y restèrent jusqu'à l'année 326, alors que les fouilles ordonnées par Sainte-Hélène mirent à jour les trois Croix. Il s'agissait de découvrir laquelle avait porté le Sauveur du monde. A cet effet, sur l'ordre de l'évêque Macaire on fit successivement toucher les trois bois à une matrone dangereusement malade. A l'attouchement du troisième elle fut subitement guérie; et la même Croix qui avait opéré ce prodige de guérison ressuscita, dit-on, un mort. Dieu avait parlé par son langage ordinaire, celui des miracles. On était en possession de la vraie Croix sur laquelle avait expiré un Dieu. Sainte Hélène en fit placer une partie dans une chasse d'argent et l'offrit en cadeau à l'évêque de Jérusalem; elle en envoya une autre partie à Constantinople, à son fils, qui enferma, dit-on, l'insigne relique dans une de ses statues. Il avait reçu en même temps tous les clous: il en fit mettre un dans l'étrier de son cheval et l'autre dans un diadème. Il est probable que la pieuse impératrice, en revenant à Rome, y porta une partie de la Vénérable Croix. Une preuve, c'est que, déjà dans l'Antiphonaire de Grégoire le Grand, on trouve, à la date du 3 mai, une fête propre dite de l'Invention de la Sainte Croix. On comprend que Jérusalem eut à coeur de ne rien laisser perdre de l'incomparable relique. Aussi ne pouvait-on en obtenir même une très petite particule sans une permission expresse de l'évêque de la Ville Sainte. Ces particules obtenues étaient souvent subdivisées en atomes presque imperceptibles, afin de satisfaire la pieuse avidité d'un plus grand nombre de fidèles. C'est sans doute grâce à ce stratagème que tant d'Eglises peuvent montrer aujourd'hui une relique de la vraie Croix. Notons toutefois que Saint Cyrille de Jérusalem constate avec quelque étonnement que déjà de son

---

(1) Au dire des rabbis le bois devait en effet être enseveli avec le supplicié.



temps les reliques de cette sorte sont répandues dans l'Univers entier. Evidemment toutes ne devaient pas être d'une authenticité inattaquable. En 614 les Perses ayant ravagé la cité eurent soin d'emporter la relique de la vraie Croix dans l'espoir d'en avoir une forte rançon. Ils la gardèrent jusqu'en 627, époque où l'empereur Heraclius la leur reprit et la rapporta à Jérusalem au milieu d'hymnes et de cérémonies triomphales (2).

Une fois la Croix retrouvée, il fallait construire un temple digne de la recevoir. C'est alors que Sainte Hélène entreprit la construction de la Basilique, appelée Constantinienne, dont nous avons parlé plus haut et qui fut inaugurée en 335, et renversée par les Perses en 614. La chapelle actuelle dite de Ste Hélène ou de l'Invention de la Sainte Croix est assez informe; elle date du XIe siècle, de cette période de restauration hâtive qu'exécutèrent les empereurs grecs après le passage de cet autre destructeur qui s'appelait Hakem. Elle était destinée à remplacer, mais sur des proportions très réduites, la grande basilique de Constantin ainsi que celle du Patriarche Modeste, qui lui avait succédé. Elle est divisée en trois nefs par de lourdes colonnes, couronnées de chapiteaux trop larges pour elles. Une gracieuse coupole, oeuvre des Croisés, y amène la lumière. A l'extrémité de la nef de droite se trouve la grotte même où les Croix furent découvertes. Elle est encore intacte dans le rocher où elle est creusée. Des degrés taillés dans le roc, mais usés par le pas des milliers de pèlerins qui s'y sont succédés, vous y conduisent. Malgré le nom grec qu'elle porte cette chapelle appartient aux Latins, sauf un petit coin réservé aux Arméniens. Vous pouvez y vénérer un autel et une statue, don de l'archiduc Maximilien, le malheureux empereur du Mexique.

---

(2) Arrivé à une des portes des remparts, Héraclius, dit-on, se trouva soudainement cloué sur le sol. Des bras invisibles semblaient l'enchaîner. Le Patriarche Zacharie, revenu de captivité, s'adressant à l'empereur, lui cria: "Héraclius, vois si dans l'éclat de tes vêtements et de cette pompe triomphale tu ressembles au Sauveur, qui porta cette croix, comme le plus pauvre et le plus humble des hommes." Là-dessus Héraclius, ayant rejeté ses habits impériaux, revêtu d'un modeste manteau, pieds nus, put avancer et porter la croix jusqu'à la Sainte-Montagne.

Remontant de la grotte de l'Invention de la Croix, prenez à gauche le déambulatoire du choeur des Grecs, revenez sur vos pas vers le fond de la basilique. Là, sur une hauteur moindre de cinq ou six mètres que l'éminence du Golgotha s'étendait jadis le jardin de Joseph d'Arimathie et dans ce jardin un tombeau neuf était creusé. Du jardin il n'y a plus trace. Pas une corbeille de fleurs, pas un arbuste. Mais le tombeau est resté; car ce n'est pas Joseph d'Arimathie, ainsi qu'il en était primitivement convenu, ce n'est pas un enfant ordinaire d'Adam qui y a été déposé; c'est le Fils de Dieu, c'est le roi Immortel des siècles. Il y a passé trois jours, puis en est sorti pour aller s'asseoir vainqueur de la mort, à la droite du Très-Haut son Père, où il règne, où il commande, où il attend tous ceux qui auront marché sur ses traces. Mais avant d'arriver au glorieux cénotaphe vous rencontrez une pierre rectangulaire rouge, située presque exactement au milieu de la basilique. Les Grecs, vous diront que là les saintes femmes embaumèrent le Corps de leur divin Maître. C'est pourquoi la pierre porte le nom de pierre de l'Onction. Tout près une cage en fer vous indiquera l'endroit où Marie et les saintes femmes se seraient tenues pendant le Crucifiement. Ne faut-il pas que les Grecs diffèrent des Latins sur le lieu du *stabat*. Mais ce ne sont là que deux des milles localisations fantaisistes, qui vous obsèdent depuis que vous avez mis le pied à Jérusalem. Evidemment, il y eut un endroit précis où ces choses s'accomplirent. Mais cette pierre rouge, que des milliers de pèlerins occidentaux baisent avec émotion, a été mise là au début du 19<sup>e</sup> siècle par des papes grecs jaloux de remplacer une *plaque noire* qu'y avaient mise les Pères Franciscains; ce n'est pas l'arome des parfums des saintes femmes qu'elle suinte; c'est l'amertume des querelles religieuses. N'importe, faites comme le commun des fidèles, baisiez la pierre d'onction vous rappelant que là exista anciennement une église dédiée à Marie, qui ne disparut que pour faire place à la Basilique actuelle, et où l'on vénérât l'embaumement de Jésus.

Quant au mémorable et Saint Tombeau, il est aujourd'hui couvert par un édicule complètement isolé, qui se dresse sous la grande rotonde neuve de la basilique, et y forme un sanctuaire à part.



Il a été élevé pour enchâsser le roc authentique, qui est loin de monter aussi haut que le monument. Ce roc fut taillé et travaillé dès le quatrième siècle dans le but d'être enfermé dans une sorte de reliquaire architectural. Mais les constructeurs de l'Eglise Constantinienne avaient laissé le rocher à nu au moins dans le tombeau. Du temps des Croisés trois ouvertures permettaient encore, à travers le marbre, de toucher et baiser le banc funéraire. Aujourd'hui le roc est entièrement recouvert. En réalité il est invisible. On ne saurait dire sérieusement qu'il est visible, grâce à une légère rainure pratiquée dans le dallage, rainure faite afin, disait déjà Quaresmus, de détourner la cupidité des Turcs, mis à même ainsi de constater que ce n'était pas une cachette, remplie d'or. Tel quel aujourd'hui l'édicule du Saint Sépulcre, avec son marbre rouge et ses mauvaises sculptures, est l'oeuvre des Grecs qui l'élevèrent en 1808 après avoir incendié la basilique dans le secret desseins d'obtenir du Sultan le privilège de la rebâtir, et d'y exercer dès lors, sinon un contrôle exclusif, au moins une hégémonie marquée. Ainsi fut-il fait. Les Pères Franciscains, très pauvres à cette époque, et délaissés de l'Occident, ne purent assumer la charge de cette reconstruction, qui revint aux Grecs. Ils ne firent pas preuve de goût dans leur oeuvre; et le maçon qu'ils employèrent n'avait rien de commun avec les Phidias et les Praxitèle. Mais que leur importait l'art. Ce jour-là ils triomphaient de ces Latins abhorrés, de ces descendants de Barbares, qui eurent jadis la maladresse de venir arracher aux Musulmans ce tombeau qu'eux-mêmes n'avaient pas su garder. Comme si leur grossière sculpture ne suffisait pas, ils tinrent à marquer leur trace par des inscriptions en leur langue, qu'on y lit encore (1).

---

(1) On sait que la coupole de la basilique fut réparée de 1862 à 1868 par les soins de la France, de la Russie, et de la Sublime Porte. A remarquer qu'après avoir fait la guerre de Crimée pour protéger les Lieux Saints contre l'envahissement de la Russie, Napoléon III, le mauvais génie de la France dans la seconde moitié du 19e siècle, y introduisit de nouveau cette puissance par la part qu'il lui donna dans la restauration de l'édifice. Le ruineur courut alors que la Russie paya cette faveur de sa protection sur le nouveau royaume d'Italie.

C'est vraiment impatientant, en pleine Jérusalem, et sur le Golgotha lui-même, de ne rien voir, de ne rien toucher de ce que vous voudriez tant contempler et vénérer. Quoi! vous êtes sur le théâtre du supplice et de la résurrection du Fils de Dieu, vous en êtes certain; et au lieu du monticule, où la Croix fut plantée, au lieu du roc où la dépouille mortelle de votre Créateur reposa, vous n'apercevez que des plaques de marbre, que des lustres, que des chandeliers d'or. D'instinct vous êtes tenté de vous écrier: Ah! tombez, écroulez-vous lourdes murailles, rotonde, galerie, abside, chapelles, latérales, couvents; tombez, disparaissiez, ornements futiles; fendez-vous, dalles et marbres; laissez nous baiser, ou tout au moins contempler de nos yeux de chair la pierre qui a bu le sang de notre Dieu et celle qui a porté son cadavre. D'instinct vous appelez une Puissance civilisée qui mette les plus vénérables ruines du monde dans un état moins répugnant pour le goût et la piété! Ce qu'on fait pour les débris des villes païennes, pour ceux de Ninive, de Palmyre, de Baalbeck, pourquoi ne le ferait-on pas pour les débris de Jérusalem? Si ceux-ci sont trop précieux pour être exposés à la pieuse indiscretion des pèlerins, ne pourrait-on les protéger autrement qu'en les cachant totalement? Ne pourrait-on, par exemple, les couvrir d'un transparent crystal? Sans doute un Pouvoir européen, qui serait maître ici, y entreprendrait vite une restauration intelligente, où la piété ne gagnerait pas moins que l'archéologie. Mais avec l'anarchie qui préside aux Lieux Saints, avec les rivalités de quatre ou cinq Puissances, qui se surveillent pour s'annihiler mutuellement, aucune réforme n'est possible. L'on ne prévoit pas quand le lieu le plus saint de la terre sera arraché à ces Grecs barbares, qui le profanent par le mauvais goût, la superstition, l'ignorance, la simonie et souvent l'immoralité (1). En attendant,

---

(1) Immorale par exemple la célèbre supercherie *du feu nouveau*. Il paraît bien, d'après des témoignages authentiques, qu'autrefois un miracle avait lieu, le samedi saint, dans le sanctuaire même du Saint-Sépulchre. Une des lampes éteintes le Jeudi Saint se rallumait d'elle-même devant le tombeau de Jésus; et c'est avec ce feu miraculeux qu'on allumait les autres lampes. Le prodige aurait cessé vers 1187, après l'évacuation de Jérusalem par les Croisés. Mais les Grecs le continuèrent et le continuent encore, car il est lucra-



comme vos plaintes sont parfaitement impuissantes à rien changer, il ne vous reste qu'à faire, comme les autres pèlerins, moins critiques que vous, qui admirent, qui vénèrent de confiance. Après tout, vous êtes au lieu du Saint Sépulcre. Sous cet édicule, qui vous offusque, vous savez qu'est la pierre qui a touché au corps inanimé de votre Sauveur et de votre Dieu. Vous savez que ce corps est resté là un jour et demi et deux nuits, mais pas plus longtemps. Vous le voyez, le blanc fantôme, s'échappant, à l'aube du troisième jour, de la prison de pierre, où ses ennemis l'avaient cru captif à jamais. Vous admirez son agilité et sa subtilité, vous le suivez fendant les airs avec la rapidité de la pensée, franchissant les obstacles les plus résistants, traversant les murs des maisons, les remparts des villes, effleurant la surface des lacs de ses pieds d'azur, souriant à tous ses amis, et versant dans leur cœur des flots d'une consolation surhumaine! Oh! le bienfaisant et doux fantôme! Mais non! ce n'est pas un fantôme! c'est un être réel; c'est lui, lui-même, Jésus de Nazareth, le thaumaturge infatigable, qui passa en faisant le bien, lui que de barbares envieux maltraitèrent si ignominieusement.

---

tif. Beaucoup de pèlerins, surtout des russes, se rendent à Jérusalem à cette époque pour avoir la faveur d'en rapporter le feu merveilleux. Ils couchent dans la basilique, quelques-uns à partir du Jeudi Saint; ils vivent là dans le jeûne et la prière, appelant la flamme qui doit descendre du ciel. Le samedi matin cette foule n'est plus qu'un assemblage d'hystériques. Alors le Patriarche Grec arrive, accompagné d'un nombreux cortège et du Pacha turc qui, effrayé par l'aspect de cette multitude, montée à un diapason inquiétant de fièvre religieuse, murmure à l'oreille du prélat l'ordre de hâter l'action du Saint-Esprit. Le prélat entre dans l'édicule du Saint-Sépulcre. Au bout d'une demi-heure il a accompli le prodige et à travers les ouvertures noires pratiquées dans les parois de la chapelle de l'Ange il passe le feu nouveau, que reçoit tout d'abord un cavalier émérite, chargé d'aller au grand galop le porter à Bethléem. Pendant ce temps la foule s'étouffe pour avoir le précieux élément, les cierges s'allument, et la procession se met en marche dans l'intérieur de la basilique. On danse, on crie, on se déchire le visage, on promène sur ses membres le cierge allumé, sous prétexte que ce feu est essentiellement purificateur. Ceux qui, du haut des galeries, sont témoins de ce spectacle, n'en reviennent pas de dégoût. C'est une scène de folie furieuse, un spectacle presque infernale. Il faut croire cependant qu'elle est curieuse à contempler puisque Conder (dans son ouvrage *Tent works in Palestina*) nous déclare avoir fait à cheval en un jour 60 milles à partir de Gaza pour ne pas la manquer. C'était en 1875, et il était en compagnie du lieutenant Kitchner, qui s'est signalé depuis, comme on sait, en Egypte, à Kartoum, à Fachoda et aux Indes.

sement, qu'ils garrotèrent, qu'ils souillèrent de crachats, qu'ils abreuvèrent de fiel, qu'ils transpercèrent d'épines et de clous; oui c'est lui, le lion de Juda, qui a mieux fait que de terrifier ses adversaires par un froncement de sa crinière, qui a brisé pour toujours les barreaux de la cage où ils l'avaient enfermé! Il lui a plu de laisser les Puissances de Ténèbres s'acharner contre lui! Mais il a eu son heure; cette heure venue, tranquillement, sans tapage, sans que personne put s'y opposer, il est ressuscité! Il est ressuscité, comme il l'avait dit. Aussi infailliblement que la prophétie de ses souffrances et de sa mort ignominieuse s'était accomplie la prédiction de sa nouvelle vie se réalise. Aussi vrai qu'il a été Crucifié et qu'il est mort, il est ressuscité. Evangélistes, témoignages, traditions, lieux géographiques, pèlerins attestent le second fait aussi sûrement que le premier (1). Ah! les Pharisiens ont voulu détruire le temple de chair divine. Eh bien! tant pis pour eux! Le voilà rebâti impérissable. Il est ressuscité; et il est apparu à Madeleine, à Pierre et à des centaines de disciples: il a permis à Madeleine de baiser ses pieds célestes, il a séché ses larmes par un sourire ineffable; il a pardonné à Pierre et lui a remis toutes ses fautes; il a porté les doigts de Thomas l'incrédule dans les plaies de son côté! Oui, il est ressuscité vraiment; et aux yeux des générations à venir il est resté debout sur sa tombe ouverte, leur disant avec encore plus d'autorité que durant sa vie: vous tous qui peinez, qui êtes chargés: vous tous qui pleurez, venez à moi, je vous soulagerai. Non, non! ne vous plaignez plus de gémir et de travailler; ne redoutez plus la pesanteur des jougs, l'acuité des épines, l'amertume des fiels, l'épouvantement des tombeaux; non, ne les redoutez plus; car je ne fais que vous précéder; car par où j'ai passé, vous passerez à votre tour; car je ne suis que le premier des dormants; car vous aussi, quand même vous seriez morts, vous vivrez.

---

(1) Qu'est-ce que Renan et les autres rationalistes ont à opposer, à cet argument? Rien sinon qu'un de ces faits est naturel, l'autre surnaturel. Cela ne suffit pas pour nier un fait. Il s'agit de savoir si les preuves historiques sont suffisantes pour le rendre croyable. Or, il n'existe pas plus de preuves historiques pour croire à la vie et à la mort de Jésus que pour croire à sa résurrection.



La pauvre humanité a entendu ces paroles enchanteresses du Nouvel Orphée; elle s'est retournée sur son grabat de misère; elle a cru; elle a espéré; elle a aimé; elle a compris le mystère de la douleur et de la mort, elle a compris que la Croix n'était qu'une étape, que le terme c'était la tombe ouverte et les corps refaits, s'envolant vers une vie immortelle, vers une félicité totale! Et du milieu de ses épreuves elle a entonné son triomphal alleluia que les railleries des Pharisiens ont été incapables d'étouffer. . C'est pourquoi vous rappelant tous ces grands et consolants mystères, vous disant qu'après tout vous êtes sur le théâtre d'une victoire devant laquelle pâlisent tous les soleils d'Austerlitz, de Marengo et d'Iena, vous cessez d'en vouloir aux Grecs pour leurs caricatures et leurs affreux maquillages. Humblement, vous prenez rang à la suite des pèlerins de toute race; vous aussi vous vous apprêtez à pénétrer dans le Saint-Sépulcre, devenu foyer unique de vie et d'espérance, pour y adorer, pour y remercier, pour y répandre vos larmes d'extatique émotion.

L'édicule grec, grâce à Dieu, respecte assez bien la disposition intérieure du monument de Joseph d'Arimathie. Un vestibule obscur, mal éclairé par les quinze lampes rappelle l'*Patrium* primitif des tombeaux de l'époque (2). C'est actuel-

(1) Au Nord de Jérusalem, nous avons heureusement des tombeaux, appelés tombeaux des Rois, qui peuvent nous donner une idée exacte de ce qu'était celui de Jésus-Christ. Peu importe que nous ignorions de qui étaient ces tombeaux. On est à peu près d'accord pour nier, contre M. de Saulcey, qu'ils fussent l'hypogée de rois de Juda, dont la Bible place la sépulture dans la ville de David. Victor Guérin suppose que certains de ces rois furent transférés là après la captivité, vu que les femmes des rois et des princes de sang royal y furent ensevelis. D'autres en font la tombe d'Hélène d'Adiabène, de cette reine venue de l'Assyrie vers l'an 44 P. C., à Jérusalem, qu'elle étonna par ses libéralités, et celles des nombreux princes issus de son fils Izatir. (Voir Guide historique, p. 154, 155). Ce qui nous intéresse est la nature même du monument, qui répond fort bien aux détails évangéliques. La porte d'entrée, basse, étroite, est justement fermée par une grosse pierre en forme de meule qu'on roulait devant elle. C'était évidemment une pierre semblable qui causait l'embarras des saintes femmes et les faisait se demander avec inquiétude: "qui nous roulera la pierre fermant le sépulcre?" A l'intérieur du monument nous trouvons un second vestibule carré, à voûte presque plate, et sur lequel s'ouvrent quatre chambres funéraires. Des portes en pierre, dont on retrouve encore quelques débris, les fermaient autrefois. Trois sortes de tombes s'y distinguent: fours, arcosolia et chambres simples où l'on se contentait de déposer sur le sol le sarcophage. (Voir Guide historique, p. 154).

lement la chapelle de l'ange autrement dit l'endroit où, assis sur la pierre roulée à droite le messenger céleste adressa aux saintes femmes la parole victorieuse: *Jam non est hic, surrexit sicut dixit.*

La stèle de marbre, qui se dresse au milieu de la chapelle n'est malheureusement pas la pierre mémorable, qui obstrua vainement la tombe de Jésus. Un fragment y est pourtant enchâssé (1). Au fond du vestibule une porte, sous laquelle il faut se courber (quoiqu'elle ait agrandi l'ouverture de l'hypogée du disciple d'Arimatee) vous introduit dans le Sépulcre proprement dit. C'est une cellule, que trois personnes à la fois remplissent, car elle ne comprend guère que six pieds carrés. Un autel est sur le tombeau, sorte de sarcophage adhérent à la paroi, recouvert d'une grande dalle de marbre coupée par la rainure artificielle, dont il a été parlé plus haut. Ont droit d'officier dans le très Saint Mausolée trois communions chrétiennes, les Latins, les Grecs, les Arméniens. Ces trois groupes ont chacun leurs lampes, leurs tableaux, leurs fleurs, leurs chandeliers à l'intérieur et à l'extérieur de l'édicule, qu'ils concourent pour leur quote-part à orner les jours de fête. Dans les galeries de la *rotonde* de l'Eglise des places sont aussi réservées à chaque communion. Les Coptes n'ayant pas le droit d'officier dans le Saint Tombeau, lui ont accolé un petit oratoire, où le bruit de leurs chants liturgiques complète la cacophonie. Les Abyssins célèbrent avec eux (2).

Instinctivement vous portez envie au prêtre assez heureux pour dire la Messe en un pareil sanctuaire! Du moins avec

---

(1) Un autre fragment peut se voir au Mont Sion dans la chapelle arménienne, dite de Caïphe. La pierre "était intacte au temps de St-Cyrille, (4ème siècle). On la divisa ensuite en deux parties pour en former deux autels, dont l'un élevé à l'entrée du tombeau. La tradition du 6ème siècle disait que cette pierre avait été extraite de la butte du Calvaire." (Guide historique, p. 73).

(2) Près de l'oratoire Copte "on pénètre, à travers les piliers de la coupole, dans une chapelle des *Syriens Jacobites*, où l'on montre un tombeau, dit de Joseph d'Arimatee, contemporain et plus ancien même que celui de Notre-Seigneur. C'est un argument péremptoire contre ceux qui nient l'authenticité du Saint-Sépulcre, sous prétexte qu'il ne pouvait y avoir de tombe en cet endroit, enfermé selon eux, dans la ville." (Guide historique et pratique, p. 75."



quelle vénération vous vous courbez et quels sentiments de reconnaissance montent de votre coeur lorsque la petite Hostie, élevée entre les mains du célébrant, est présentée à vos regards ! Le rapprochement est si naturel entre la *Croix* et l'*Hostie* ! Mais quoi ! il ne vous est plus nécessaire de faire revivre par la pensée votre Dieu immolé pour vous ! Il est là réellement présent sous ce fragment de pain ! C'est lui-même, c'est la même Victime qui pendit un jour sur le gibet dressé par ordre de Pilate, et qui se cache sous le pain consacré par la parole sacerdotale ! Ah ! le Fils de Marie connaissait toute l'étendue de sa mission. Il savait qu'il était le second chef de notre race, qu'il était notre unique salut, que sur lui seul pouvait compter l'humanité pécheresse pour éviter d'affreux châtimens ! Sans doute il avait charrié le fardeau de toutes les iniquités humaines sur ses épaules ensanglantées ; sans doute, en même temps qu'il s'y était laissé attacher, il avait cloué à sa potence l'arrêt de la malédiction et obtenu, en retour la sentence de grâce ; sans doute il voyait dans l'avenir sa Croix se dresser partout, sur les collines, comme dans les plaines, aux carrefours des chemins comme dans les temples ; mais c'était une Croix, d'où il était descendu, ne portant plus qu'une image inanimée de bois ou de bronze. Peut-être n'était-ce pas assez pour rassurer les hommes, ses pauvres frères, qui, hélas ! après comme avant lui, allaient continuer à être la proie des trois concupiscences ; qui après, comme avant lui, allaient continuer à chuter lamentablement sur le chemin d'exil et provoquer par leurs crimes incessants la colère de son Père. Alors Jésus inventa un moyen de leur rester quand même, victime, en dépit de son état glorieux, victime réellement présente, et se multipliant autant de fois qu'un homme légitimement ordonné lui dirait de descendre et de se mettre sous les apparences d'un peu de froment et d'un peu de vin . . .

Cette chair qu'il avait livrée une bonne fois à la justice divine pour être broyée, pour être meurtrie, pour être offerte en holocauste parfait, il l'a livrée de nouveau aux fils d'Adam pour qu'ils s'en servent comme d'un perpétuel paratonnerre contre la foudre céleste.

Ah ! Jésus n'a pas été le sauveur à demi ; il n'a pas sauvé seulement la génération ingrate au milieu de laquelle il a vécu ; il

n'a pas apaisé le courroux de Son Père seulement pour un temps! Il est ressuscité, il est monté au ciel, et pourtant à force de miracles il est demeuré dans notre séjour de larmes; il ne nous a pas laissés orphelins; il ne nous a pas abandonnés à notre incurable faiblesse, ni à la crainte perpétuelle du châ-timent. C'est ce que vous rappelle la blanche hostie! Et c'est pourquoi vous l'adorez avec une émotion si intense! C'est pour-quoi un merci si ardent monte de votre âme accablée par cette synthèse de bontés et de miséricordes que ces lieux sacrés vous remémorent avec tant de vivacité!

Vous ne pouvez quitter Jérusalem sans faire votre veillée au Saint Sépulcre, sans passer une nuit là où Jésus acheva son existence terrestre. C'est une dévotion chère à tous les pèlerins que de se faire enfermer dans la vénérable basilique. Les portes sont solidement barricadées; impossible d'en sortir. Vous n'êtes pas seuls cependant, vous êtes en compagnie de tout un monde. Dans les combles, sur les côtés, des moines grecs et latins; étendus sur les dalles des moujiks et des femmes russes, des pèlerins de toute provenance. Toutefois jusqu'à minuit c'est le silence; c'est le moment pour vous de vous re-cueillir, de méditer! Ah! la méditation est facile; l'obstacle n'est que dans la multiplicité des pensées! Quelle histoire que celle de ce tombeau vide, de ce fragment de roc, sur lequel vous vous trouvez! Il y a quelque dix-neuf cents ans, qu'était-il? Qu'est-ce qui le différenciait du roc des autres collines de Jérusalem et de la Palestine? Oui quelque chose tout de même le distinguait! C'est qu'il était affecté à l'exécution des grands criminels! Mais un jour un certain Jésus de Nazareth y est exécuté à son tour; son Corps, détaché d'un gibet y est enseveli; et voilà qu'à partir de ce moment il devient le lieu le plus vénérable de la terre! Ah! si l'avenir avait été ouvert à Caïphe le soir du Vendredi Saint, comme son triomphe eût été amer! Pauvres calculs humains! Eh! oui! c'est en vain d'entreprendre la lutte avec le Tout-Puissant! On ne se moque pas impunément de lui! Il est trop savant dans la bataille! Il possède l'art de battre ses ennemis avec leur propre victoire! Quelle ironie habile! Voyez! Depuis la nuit où Caïphe paya des soldats romains et juifs pour garder le tombeau de son ennemi,



Jésus, la veillée d'armes n'a point cessé auprès du mausolée! Profané, maudit, adoré, disputé, conquis et reconquis vingt fois il a tout suscité, sauf l'indifférence! Des pèlerins y sont venus de tous les lointains; un bourdon à la main et la besace sur l'épaule, des capitaines y ont traîné des armées entières à travers des fatigues sans nom et des distances qui semblaient infranchissables! Autour de ce roc il s'est fait plus de sièges, il s'est donné plus d'assauts qu'autour de n'importe quelle cité; il s'est répandu plus de sang qu'autour de n'importe quelle question diplomatique! Aujourd'hui encore il reste un objet sur lequel toutes les chancelleries ont les yeux; mais surtout il reste le pôle magnétique de tout un monde. Princes et mendiants, riches et loqueteux se font une fête d'aborder sur ce sol rocheux, d'en baiser la poussière, de se heurter le front sur les dalles; ils seraient au comble du bonheur s'ils pouvaient y mourir. Et ceux qui n'y viennent pas en rêvent chez eux! Dans des milliers de couvents, dans des centaines de foyers on se représente le Calvaire et le Saint Sépulcre, on en fait des imitations, on y vit par l'esprit! Oh! le mystère de Jésus! Oh! l'attraction de Jésus! Il n'avait pas si mal prédit tout de même le jour où il avait dit: Quand je serai élevé, j'attirerai tout à moi!

Mais le coup de minuit a sonné! Votre méditation est tout à coup interrompue par des psalmodies qui partent, comme des fusées, de tous les points de la basilique et vous assourdissent! Ce sont les offices qui commencent tantôt en latin, tantôt en grec, tantôt en arménien et qui se succéderont en langues diverses durant peut-être plus de douze heures! Ces chants sont-ils inspirés uniquement par l'amour de Celui qui mourut et ressuscita ici! Hélas! ils vous rappellent plutôt ces rivalités, cette fièvre de disputes mesquines entre chrétiens, qui semble être une épidémie propre à Jérusalem! Ah! la race des trafiquants et des vendeurs du Temple, elle n'est pas éteinte, elle s'est installée, ô suprême outrage! jusque sur la tombe de Celui qui un jour s'arma d'un fouet contre eux, et les mit à la porte de la maison de Son Père! S'il revenait, quelle purification n'aurait-il pas à faire même en cette basilique du Saint Sépulcre! Mais quoi! n'est-ce pas là une des formes de la grande désolation prédite par Ezéchiel et le Christ, *statuta desolatio!* Oui, la désol-

lation ô Jésus est marquée jusque sur votre Sépulcre glorieux ! Mais elle ne fait que confirmer vos dons prophétiques ; elle ne fait que mieux proclamer votre divinité ; elle n'empêche pas que nous ne vous acclamions pour l'Unique Rédempteur ; elle n'empêche pas que votre nom ne domine le formalisme étroit, les querelles les simonies, les haines qui déshonorent votre tombe ; qu'il ne soit le nom bienfaisant, en dehors duquel point de salut !

*Jean Dailon.*



VIA DOLOROSA par Raphaël.



## “L'Âme Solitaire”<sup>(1)</sup>



ALBERT LOZEAU a trente ans, l'âge critique où, chez les hommes qui pensent, se cherche le sens de la vie. Et cette crise, d'où l'on sort ordinairement purgé des plus tenaces illusions, avec l'âme parfois affaiblie sinon vaincue, il en est sorti l'âme forte et encouragée, bien qu'il l'ait subie avec des raffinements de malchance qui eussent fait le désespoir de bien des autres.

Il n'avait pas encore terminé ses études commerciales que la maladie l'a “jeté sur le dos. Je suis resté neuf ans les pieds à la même hauteur que la tête”, nous dit-il. Il fit à l'hôpital plusieurs voyages douloureux et inutiles. Enfin, la chirurgie put atténuer quelque peu l'atrophie qui l'empêchait d'abandonner son lit; et c'est dans un fauteuil—dans un fauteuil de malade—qu'Albert Lozeau a demandé aux poètes de causer avec son âme solitaire. Le cœur pléthorant de la sensibilité interceptée aux membres, plus qu'aucun autre il a été à même de comprendre la vertu de la poésie qui changeait son ennui en délectation.

Des années de ce commerce incessant et intime avec les Muses firent, par une germination que ne compromit aucune des préoccupations des gens bien portants, naître la poésie dans son cœur chauffé comme par exprès, infiltrèrent aisément dans

(1) Albert Lozeau, “L'Âme Solitaire”. poésies, 1 vol. in-18 jésus de XII-224 pages, édition de luxe, 3 fr. 50. De Rudeval, éditeur, Paris. Librairie Beauchemin, Ltée, Montréal.

son esprit les connaissances primaires de l'art des vers où l'intuition joue un si grand rôle, l'amènèrent peu à peu à garnir de rimes et d'images le vide de ses "veilles du jour et de la nuit"... Que le bachelier mieux préparé au service de la poésie lui décoche la première épigramme!

Une famille attentive sarclant le moindre brin d'inquiétude pointant dans l'occupation poétique du malade; des femmes apportant dans sa chambre, avec leur froufroulante gaieté ou leur émotion discrète, avec des fleurs où se respire un peu de ciel, des parfums qui attirent les rêves, des sourires qui rassèrent et des paroles qui font revivre; enfin, des amis attentifs à ce que les poètes aimés ne se trouvassent point éloignés de son chevet, firent que cette âme solitaire, en mal de poésie, n'eut pas trop à souffrir. Aussi les rimes se sont-elles multipliées et les strophes agencées, des pièces entières sont-elles écloses. Elles n'ont pas la robustesse ni l'âpreté des fleurs sauvages de nos Laurentides, s'épanouissant en dépit du vent rageur qui fait se pâmer les érables et malgré le gel des éclatantes nuits d'août. Ce sont plutôt des fleurs de serre; elles sont délicates, mièvres et exquises; elles ne plairont qu'aux connaisseurs.

Quelques-unes de ces pièces ont traversé l'Océan, ont été lues en France et y ont été applaudies. Là-bas, comme ici, des sympathies agissantes voulurent que les pièces de Lozeau fussent réunies en un florilège, pour l'honneur des Lettres canadiennes-françaises; comme à point nommé, le jeune auteur reçut en très haut lieu un témoignage de sollicitude lui permettant de donner à son premier-né une petite toilette de prince... Et c'est ainsi que vient de paraître *L'Ame Solitaire*.

Ce premier recueil d'un nouveau poète canadien a été édité à Paris avec une perfection que nos écrivains n'ont pas souvent osé souhaiter pour leurs oeuvres; il soulève un concert d'admiration que l'on sent sincères; il enrichit notre littérature d'un rare joyau; l'Académie française, qui a mission de couronner certaines aspirations, lui décernera un beau laurier s'il y a de la justice chez les immortels; l'auteur est maintenant assuré que sa jeunesse éprouvée n'a pas été perdue, que ses veilles n'ont pas été vaines, qu'il a trouvé le sens de sa vie, que son étoile brille.



\* \* \*

“Je suis absolument dénué de sens critique et ne saurais distinguer mes meilleures pièces des pires. Je suis irrégulier comme pas un, sincère et contradictoire, sans ambition et sans orgueil...” Cet extrait d'une confidence, que l'éditeur a mise en avant-propos, aide à juger *L'Ame Solitaire*.

Albert Lozeau a effectivement écrit beaucoup de vers. Chacune de ses pièces a été composée au hasard du moment. La monotonie de sa vie enclose fait qu'il revient fréquemment aux mêmes thèmes. Les *Heures d'Amour*, la *Chanson des Autres*, la *Chanson des Heures*, la *Chanson des Mois*, Les *Rythmes qui Chantent*, les *Livres* et *l'Ame* sont à peu près les seules stations de cette poésie dont l'univers tient entre quatre murs. Il est vrai que cette chambre de malade a une fenêtre qui laisse voir des passants, des arbres et des étoiles, et qui est toujours ouverte à l'imagination. Mais Albert Lozeau n'abuse guère des impressions imaginaires. Bref, il se trouvait fort mal placé pour écrire un ouvrage ayant, comme la plupart des ouvrages qui se respectent, un commencement et une fin. Aussi, quand M. Charles ab der Halden ajoutera, à la monographie qu'il a consacrée naguère à notre poète, une note reportant l'attention de ses lecteurs sur “ce livre où M. Lozeau réunit suivant un plan logique les meilleures pièces de son oeuvre”, il sera bon de noter à notre tour que ce *plan logique* est plutôt de M. ab der Halden lui-même dont la sympathie bien avisée lui a inspiré cette pensée de composer *un livre* des pièces éparses ou, pour mieux dire, des feuilles volantes d'Albert Lozeau.

Il n'est pas inopportun de dire ces choses. Je connais mon Lozeau et n'éprouve aucune crainte à me mettre ici à sa place pour rendre à César le petit ou le gros sou qui revient à César; et, pour l'étude de *l'Ame Solitaire*, il importe de connaître les conditions dans lesquelles ce livre se composa. Or, aucune des pièces de *l'Ame Solitaire* n'a été écrite avec, chez l'auteur, l'arrière-pensée de grossir un volume. Et c'est tant mieux, puisque le meilleur de cette oeuvre réside dans l'abandon du coeur, dans un sentiment de tendresse, de rêverie et d'amour dont la limpi-

dité ne se trouve guère chez les jeunes écrivains *qui font des livres*.

Des amis, portant presque à son insu quelques-unes de ses pièces au *Nationaliste* ou au *Journal de Françoise*, firent connaître Albert Lozeau au public, à ce juge terrible parce qu'il est ordinairement ignorant, dédaigneux ou mal disposé, injuste. Mais, grâce en soient rendues aux Muses, Lozeau avait alors ouvert son cœur, et sa poésie, sa poésie sentimentale, avait déjà pris son cours!

On parle si peu des choses imprimées, sous notre beau ciel canadien, que la publication de ses premières poésies, çà et là, dans les journaux, ne provoqua aucun tapage susceptible de le troubler. Lozeau chantait pour chanter, et, encore une fois, c'est à cette unique préoccupation qu'il doit son originalité.

Dans les *Heures d'Amour* se trouvent naturellement les plus tendres, et aussi—à un point de vue particulier—les plus curieuses pièces de l'*Ame Solitaire*. Voici en effet, dans un corps paralysé depuis l'enfance, avec des membres ankylosés, un jeune homme qui chante l'amour à pleine lyre, qui use de cette gamme avec une souplesse de doigté dénotant une longue pratique, qui n'exprime pas seulement ce qu'il reçoit, mais encore ce qui lui est refusé d'amour...

Pourquoi ne pas vouloir, comme une simple femme,  
Etre fidèlement la même, que son âme ?  
Pourquoi donc renier celle qu'on est ? Pourquoi  
Tant souffrir à sembler le contraire de soi ?  
De chimérique amour dédaigneuse affamée,  
Blasée heureuse qu'on appelle: Bien-Aimée,  
Ennuyée épandant la joie au long du jour,  
Coeur vide où l'on pourrait boire un siècle d'amour,  
Et qui, n'attendant rien, se désole d'attendre ;  
Insensible qui pleure au chant d'un beau vers tendre :  
Je te connais, ô femme étrange, qui nous mets  
Des baisers sur la bouche en nous criant: Jamais !

(Artificielle).

Vous avouerez que cette connaissance de l'artificiel fait croire à un salonnier psychologue plutôt qu'au grabataire qu'est notre poète...



Mon coeur est maintenant ouvert comme une porte.  
Il vous attend, ma Bien-Aimée: y viendrez-vous ?

Relisez toute cette pièce, *L'Attente*, qui a déjà été citée partout. Elle est innocente, si l'on veut, autant qu'est mystique le Cantique des Cantiques; mais, avec les suivantes, est-elle l'expression, l'aveu, la déclaration d'un “amour de tête”, comme le prétend M. ab der Halden, le premier critique d'Albert Lozeau?

Lisez maintenant cet *Envoi*:

Ce soir, je vous envoie une de mes pensées.  
Prenez-la doucement entre vos doigts jolis,  
Vos longs doigts déliés, caressants et polis,  
Et puis, réchauffez-la dans vos deux mains pressées.

Parmi d'autres aux tons jaunis, toutes froissées,  
Qui naissent même avec aux pétales des plis,  
Les coeurs mornes, déjà de vieillesse remplis,  
Je l'ai trouvée éclose et triste aux délaissées.

Pour vivre, elle a besoin de timides chaleurs ;  
Elle est frileuse et pâle et fleur entre les fleurs ;  
Pour elle je mendie un rayon qu'elle espère.

Faites-la seulement approcher vos doux yeux,  
Afin qu'elle s'éveille à la douceur des cieux  
Et boive du soleil où bat votre paupière.

Et ce madrigal :

Si chaque fleur était une parole,  
Un mot fleuri du langage d'amour ;  
Dût chaque fleur ne croître qu'un seul jour.  
Et dût le soir faner toute corolle;

Je n'en voudrais, dans mon petit jardin,  
Soigner que trois tout le jour, les plus belles,  
Leur épargnant les bourrasques rebelles  
Et les gardant du soleil trop soudain.

Je cueillerais, plein d'une joie extrême,  
Avant le soir, mes fleurs, timide amant,  
Et vous liriez, j'espère, tendrement,  
Ma phrase unique et simple: Je vous aime !

(Aveu Fleuri).

Et, entre autres, cette strophe de *Bonheur* :

Le soir nous enveloppe, indiciblement doux,  
 Comme un regard d'amour se promenant sur nous.  
 L'Heure passe là-haut, penchant un peu son urne  
 Pleine de paix divine et de rêve nocturne.  
 La caresse de l'ombre éclatante du ciel  
 Emplit le cœur de joie et la bouche de miel.  
 La calme Nuit étend son empire tranquille.  
 Le bienfait du silence approche de la ville....  
 Et nous sommes tous deux sans parole, songeant  
 A la sainte splendeur des points d'or et d'argent,  
 Heureux, loin du Réel jaloux qui nous réclame,  
 Comme s'il nous pleuvait des étoiles dans l'âme !

Ces pièces, et toutes les autres des *Heures d'Amour*, ne paraîtront évidemment pas incendiaires, ni même brûlantes à un critique français qui en a lues d'autres, dans son pays. Mais je serais surpris si l'on me montrait, dans notre littérature, d'aussi véritables vers d'amour.

Comme Chateaubriand adolescent, notre poète s'est-il, se résignant à son sort, composé un "fantôme d'amour" de toutes les grâces passant à son chevet; est-ce à cette sylphide qu'il dédie ses pensées et ses vœux; est-ce dans cette "créature merveilleuse" qu'il trouve "à la fois toutes les blandices des sens et toutes les jouissances de l'âme"? Son *Regret* est-il celui des "beaux voyages qu'il faisait avec sa fleur d'amour"?

Parfois, de ce voyage, on revient le cœur las ;  
 Mais ayant tant frôlé de roses, de lilas,  
 On en garde toujours un parfum qui demeure.

(A un Poète).

Par les longs soirs d'hiver, sous la lampe qui luit,  
 Douce, vous resterez près de moi, sans ennui,  
 Tandis que feuilletant les pages d'un vieux livre,  
 Dans les poètes morts je m'écouterai vivre ;  
 Ou que, songeant depuis des heures, revenu  
 D'un voyage lointain en pays inconnu,  
 Heureux, j'apercevrai, sereine et chaste ivresse,  
 A mon côté, veillant, la fidèle tendresse !

(Intimité).



Où, comme l'idéale Sophie que Rousseau faisait aimer, par anticipation, à son *Emile*, Lozeau s'entretient-il avec un rêve précis dont il poursuit la forme humaine et qu'il ne désespère pas de rejoindre?

Pour ne pas me valoir le titre d'ennuyeux,  
Il me faut bien changer la couleur de vos yeux,  
Comme mes sentiments, renouveler mes larmes,  
Pour les chanter, prêter à d'autres tous vos charmes, —  
Car il paraît qu'ils sont les vôtres, trop souvent.

(*Le Secret des Yeux*).

Vous souriez... Laissez, mon amour, que j'achève :  
Dites, que pouvez-vous faire contre mon rêve ?

(*Ibid.*).

Lozeau nous intrigue, et il le sait bien :

Je songe à mon amie, et je chante tout bas,  
Sachant, ainsi qu'Arvers, qu'on ne comprendrait pas.

(*En regardant le ciel...*).

—Et pourtant! dit cette brave Madeleine à qui se sont confessés trop de jeunes cœurs mystérieux pour qu'elle ne s'y reconnaisse pas un peu. Et pourtant!...

Enfin, c'est l'affaire du poète; et, comme nous ne faisons pas de psychologie, il suffit de souhaiter, pour notre poésie, qu'Albert Lozeau continue à nous dire ses heures d'amour.

De même que les plus vulgaires mortels, les poètes confinés dans une chambre regardent passer le temps, comme on dit; seulement, ils saisissent, dans la marche du temps, ce que les reclus profanes ne voient point. Les heures, les mois, les saisons ont en effet un cortège d'ombres et de rayonnements, de silences et de musiques, de tristesses et de joies qui entretient la pensée en éveil; la lune et les étoiles peuplent leurs nuits de visions apaisantes; les livres, avec les souvenirs qu'avive la nostalgie des jours libres, avec les méditations qui reportent sur l'âme les calculs de l'intelligence, complètent l'occupation de ces existences closes. Cet emploi du temps n'est guère varié pour un écrivain, et ces divisions du livre d'Albert Lozeau n'ont

rien qui promette beaucoup d'originalité. Ne reprochons pas au poète d'avoir été aussi parcimonieusement servi par ses impressions; mais félicitons-le, au contraire, d'avoir brodé des vers nouveaux sur ces thèmes surannés et d'en avoir tiré une poésie fraîche.

La lune est l'amie fidèle des poètes sentimentaux. Albert Lozeau écrit ses vers avec, pour compagne, à la brune, sa lampe qui déjà lui fait "de petits clairs de lune"; mais, quand la lampe s'éteint,

Quand la lune au ciel noir resplendit, claire et ronde,  
Le vers en mon esprit comme une eau vive abonde.  
.....  
Car on n'absorbe pas de la splendeur en vain.

(A la Lune).

Quand tu parais, les soirs bénis, à ma fenêtre,  
Ta lumière lointaine et vague me pénètre,  
Et je me baigne en toi! Transfigurant ma chair,  
Tu me fais pur et beau, surnaturel et clair;  
Et je suis comme un dieu tout imprégné de lune,  
Participant ainsi qu'un astre à la nuit brune!  
Oh, l'heure incomparable et la divine nuit!  
Où donc l'amer chemin? Où donc le morne ennui?  
La souffrance est passée, et ma joie est profonde  
De goûter ici-bas la paix d'un autre monde....  
Je ne me livre pas au néant du sommeil,  
Et j'attends l'heure triste où viendra le soleil.

(Ibid).

O Lune, qui ce soir as l'air d'une malade,  
Lune pâlement bleue, astre cher au nomade,  
Lampe d'or du poète et soleil des hiboux,  
O Lune, qu'as-tu donc à pleurer comme nous?  
Car ce sont bien tes pleurs, Lune triste et superbe,  
Qui perlent au matin et brillent à chaque herbe.

(Nocturnes).

Lisez, dans la *Chanson des Mois*, cette impression de *Septembre*:

Soirs qui viennent plus tôt du ciel plus bas: septembre;  
Première effeuillaison des choses vers le sol;  
Premier exode allé dans l'innombrable vol  
Parti des arbres, en essaims de pourpre et d'ambre;



Premier retour au livre oublié dans la chambre;  
Seuls vrais repos plus frais sur l'oreiller plus mol;  
Apaisement profond des sens, que l'Été fol  
Exaspéra; bonheur vague de chaque membre...

Automne cher! saison propice au souvenir,  
Comme un vieil air joué dans l'âme allant finir!  
Je ne t'ai pas toujours goûté, je m'en étonne;

Puisqu'aujourd'hui, pareil en mes regrets nombreux,  
Pour me sentir le cœur déçu moins malheureux,  
Il me suffit d'un peu de musique et d'automne.

Lisez, parmi les souvenirs du poète, *Les Vieux Temples* qui sont peut-être la plus belle pièce de l'*Âme Solitaire*. Il faut aussi lire *Causerie Féminine*, *Petites Filles*, *L'Aveu*, *Pour des Pensées*, *Le Mensonge des Yeux*, *L'Âme Close*, *Les Mots d'Amour*, *Le Matin*, *L'Été des Arbres*, *Juin*, *Sur les Toits*, *Les Saules*, *Octobre*, *Feuilles Mortes*, *Il Pleut*, *A l'Harmonie*, *A une Valseuse*, *Confidences*, *Jeune Fille au Puits*, *Les Vrais Dieux*, *En Marge*, *Villon voyage*, *A Baudelaire*, *Les Deux Cloches*, *Les Morts*, *Le Voile*; enfin il faut tout lire, chaque pièce renfermant quelque chose.

On a comparé Albert Lozeau à Emile Nelligan. La poésie de ces deux jeunes poètes canadiens est cependant bien différente. Si l'un ressemble à l'autre, c'est plutôt pour nous avoir également surpris par leur originalité, parfois plus vive chez Nelligan, plus constante chez Lozeau; c'est que l'infortune de ces deux existences inspire une même sympathie. Enfin, c'est peut-être que l'un et l'autre semblent s'être entendus pour ne tirer aucun parti de leur pays.

L'*Âme Solitaire* contient des *Effets de Neige et de Givre* fort minutieusement notés, cette strophe, par exemple:

Les arbres ont l'aspect de blancs marbres qui poussent  
Au bord des blancs trottoirs et des toits blancs qui moussent;  
Il neige. Tout se vêt de divine blancheur.  
Pour couvrir le sol noir du vieux monde pêcheur,  
On dirait que la nue au vent se désagrège  
Et tombe par milliers de flocons purs. Il neige.  
Les champs, sur qui tout un long jour il a neigé,  
Semblent lointainement des lacs de lait figé.

Dans les chemins ouatés où l'air froid souffle, il tinte  
 Une argentine voix de grelot, vite éteinte.  
 Et les petits enfants s'exclament, réjouis,  
 Par le poudroïement clair du ciel de mon pays.

C'est le seul vers du recueil où il soit question du "ciel de son pays". Lozeau aime la neige; mais ce qu'il aime surtout en elle, ce sont

les blancheurs épandues  
 Dont vos yeux resteront pour longtemps éblouis.  
 (*Croquis d'Hiver*).

C'est aussi parce que

du blanc sur du noir détonne  
 (*Rêve de Neige*).

C'est enfin que la neige est

si jolie à voir! Minuscules étoiles  
 Que tisse en broderie un ange pour ses voiles,  
 Et qui, voyant combien grelottent ici-bas,  
 Déchire sa dentelle et nous la jette en tas!  
 (*Effets de Neige et de Givre*).

La neige fine tombe. Il pleut  
 Comme un fin duvet de colombe.  
 (*Rondel sur la Neige*).

Il fait blanc, comme en un jardin de roses blanches  
 Et de lys purs sur qui voguent des parfums blancs,  
 Où de blancs papillons aux vols légers et lents  
 Croulent infiniment en blanches avalanches....  
 Il fait blanc, comme en un jardin de roses blanches.  
 (*Romance Blanche*).

Il aime la neige comme il aime la musique, pour ce qu'elle lui apporte d'impressions douces, et, dès lors, il lui est bien égal que la neige soit canadienne plutôt que russe ou norvégienne.

C'est un peu la mode, chez nous, de reprocher à nos littérateurs leur inattention pour les choses du pays, leur écartement de nos sources d'inspiration réellement aussi vives que neuves.



Certes oui, les faits de notre histoire et la variété de nos paysages sont dignes de leur curiosité et de leur peine. Mais si le rossignol nous charme par ses ariettes, pourquoi lui demanderions-nous des hymnes?

Nelligan, délibérément fantasque et volontiers macabre, aurait été le plus extravagant des romantiques :

J'erre dans mon amour comme en un cimetière...

Lozeau, idéaliste et sentimental, est plutôt parnassien :

Et notre amour sera comme un beau jour de mai,  
Calmé, plein de soleil, joyeux et parfumé.

(Intimité).

Celui-ci se contente des sujets les plus ordinaires que lui apporte le tran-tran de chaque jour ; il les débanalise et les développe avec un sourire. L'autre éperonnait sa Muse pour lui faire atteindre des cimes dépassant les nuages ; la poésie latente des heures et des saisons ne pouvait lui suffire ; la gloire, il aurait voulu la conquérir un peu à la hussarde. Il cherchait à se surprendre lui-même et à forcer l'admiration :

C'est le règne du rire amer et de la rage  
De se savoir poète et l'objet du mépris,  
De se savoir un cœur et de n'être compris  
Que par le clair de lune et les grands vents d'orage....

Il eut effectivement des envolées comme on n'en trouve pas dans l'*Âme Solitaire*. Aussi Lozeau a-t-il fort bonne grâce de saluer Nelligan comme il s'incline devant ses maîtres :

Tu montais radieux dans la grande lumière,  
Enivré d'idéal, éperdu de beauté,  
D'un merveilleux essor de force et de fierté,  
Fuyant avec dédain la route coutumière.

Tu montais emporté par ton ardeur première,  
Battant d'un vol géant la haute immensité,  
Et là, tout près d'atteindre à ton éternité,  
Tu planais, triste et beau, dans la clarté plénière.

Mesurant du regard le vaste espace bleu,  
 Tu sentis la fatigue envahir peu à peu  
 La précoce vigueur de tes ailes sublimes.

Alors, fermant ton vol largement déployé,  
 O destin! tu tombas d'abîmes en abîmes,  
 Comme un aigle royal en plein ciel foudroyé.

(A *Emile Nelligan*).

Hélas, non, les "ailes sublimes" de ce pauvre Nelligan n'avaient pas acquis la force de le maintenir à de grandes hauteurs, et on le retrouvait souvent dans la plaine!

Il s'est épuisé à chercher trop vite une voie qui l'eût conduit à des rives fabuleuses :

Ce fut un grand vaisseau taillé dans l'or massif ;

Mais,

Hélas, il a sombré dans l'abîme du rêve !

La souffrance aurait inspiré à un Nelligan de beaux accents de révolte, des cris de désespoir qui eussent provoqué des frémissements. Lozeau, lui,

Accepte le destin sans révolte et sans haine.  
 Car l'inutile effort laisse affaibli le bras,  
 Et le poids qu'il soulève, avec plus de fracas,  
 De plus haut choit plus lourd sur ta pauvre âme humaine !

Que le silence soit ta plus chère vertu,  
 Et ton coeur connaîtra l'orgueil de s'être tu.

(*Résignation*).

Lisez sa *Bonne Souffrance* :

Comme une épée ardente en un étroit fourreau  
 Désire que la main du juste ou du bourreau  
 La fasse tournoyer dans l'air, brillante et libre,  
 Loin de la gaine sombre en laquelle elle vibre,  
 En nos corps, l'âme aspire à l'azur libre et frais ;  
 Mais seule, elle ne peut briser le mur épais  
 Du cachot qui, jaloux, la retient prisonnière,  
 Morne et désespérée et loin de la lumière.



Alors, la Douleur vient frapper à la prison,  
Ebranle les barreaux, s'acharne à la cloison  
Par où, bientôt, s'infiltré une céleste brise,  
Jusqu'à ce que, d'un coup suprême, elle la brise.

Nelligan se laissait complaisamment pénétrer des névroses de Rollinat, se laissait emporter par les divagations de Verlaine; avec leur arôme, il respirait aussi le poison des *Fleurs du Mal*; il aurait souhaité être aussi triste que Rodenbach; il s'agenouillait dans les chapelles décrites par Fernand Gregh; les chansons amorphes de Vielé-Griffin le séduisaient; il “pigeait” un mot bien sonnante ou un terme exotique à Leconte de Lisle et à Hérédia sans, malheureusement, s'attarder à étudier la perfection de ces modèles. Aussi faisait-il parfois pleurer la syntaxe et déconcertait-il le dictionnaire, préférant obstinément l'éclat d'une image à la correction de son expression, la sonorité d'une rime à son exactitude.

Lozeau est plus scrupuleux. Son style n'est pas impeccable dans ce premier recueil où reviennent trop fréquemment les mêmes mots colorés, où se rencontrent quelques épithètes bien fatiguées, où certains vers sont inutiles sans toutefois avoir la grossièreté des chevilles, où certaines tirades enfin sont traversées de nombreuses incidentes. Mais ces incorrections ne sont pas volontaires. Lozeau a le souci des mots et celui du rythme :

Faire dire aux vieux mots par les bouches usés,  
Comme des sous anciens et démonétisés,  
L'ardeur profonde et neuve et vive des tendresses,  
En y faisant passer le frisson des caresses ;  
Ou, poète inspiré, retrouvant leurs valeurs,  
Sentir couler, en les disant, les mots en pleurs ;  
Comme en des vases d'or, verser dans les mots vides  
Leur sens premiers, ainsi que de rares liquides  
Qui moussent, fins, pareils au sang riche du vin,  
Ah, ce doit être doux, ce doit être divin !

( *En Marge* ).

Ah, que n'ai-je vécu du temps des vieux poètes,  
Où les comparaisons n'étaient pas toutes faites !  
J'aurais, usant des mots sans craindre le cliché,  
Dit le charme des yeux en style non cherché.

( *Ibid* ).

Heureusement, il éprouve l'horreur des clichés et il nous les épargne avec un soin dont notre littérature doit lui savoir infiniment gré.

.....Le silence induit au pur labeur d'artiste  
 Quiconque a dans le coeur de beaux rêves chantants,  
 Qu'un mot d'une seconde exprime pour longtemps;  
 Quand a fui l'heure, un peu d'âme enclose subsiste.

*(Le Jeu Divin).*

Il est des mots qui sont des joies  
 Et d'autres qui sont des douleurs,  
 D'autres ont la douceur des soies,  
 D'autres ont l'arome des fleurs.

Tous ont monté de l'âme aux lèvres,  
 Un soir triste, un matin joyeux ;  
 Tous ont brûlé du feu des fièvres,  
 Ils ont lui tous au fond des yeux.

*(La Chanson des Mots).*

Scandant sa phrase pleine au chant d'une musique  
 Soumise aux lois sans fin du vieux nombre harmonique,  
 A l'art éternel, aux sanglots,  
 La poète sensible et doux comme une femme,  
 La nuit, loin du désordre humain, berce son âme  
 Aux cadences des vers rythmés comme les flots.

*(Le Rythme).*

Cette intelligence du rythme et des mots rassure pleinement sur la carrière du poète, et elle le sauvera aisément du chaos où l'avait laissé sa jeunesse passée "loin des salles d'étude", surtout si elle continue à se fortifier par la gaie science des vieux poètes, de ces pionniers de "la douce parole de France", de ces parfaits initiateurs :

J'ai lu les vieux rimeurs aux grands vers pleins de sève,  
 Dont le style robuste éternise le rêve.  
 J'ai lu Villon, triste et sensible débauché  
 Dont la gloire a depuis par les siècles marché.  
 Du Bellay m'a fait voir à nu l'âme d'un homme  
 Loin du pays natal, vécut-il même à Rome ;  
 Ronsard, millionnaire en rythmes, m'a conté



Ses amours, longuement, et d'un verbe éhonté ;  
Marot, spirituel et clair, m'a fait sourire...

(En Marge).

Musset et Sully Prud'homme ont aussi exercé leur bienfaisante influence sur cette formation poétique; l'un, en lui communiquant cette ténuité spirituelle qui allège le vers et le rend à demi diaphane, comme de la dentelle; l'autre, en l'imprégnant de philosophie sereine; tous deux, en lui enseignant

ce qu'un rime vaut,

Lorsqu'elle est à sa place, et quel plaisir nouveau,  
Quoiqu'il puisse être vieux après trente minutes,  
C'est d'agencer des mots usés qui font des vers,  
Pourvu qu'ils sentent bon l'air pur et les bois verts,  
Qu'ils éclatent en cors ou qu'ils sifflent en flûtes.

(A un Poète).

Les éléments dont se compose la poétique d'Albert Lozeau sont mieux fondus, plus assimilés qu'ils ne l'étaient chez Nelligan. Le profit est aussi plus considérable, et le premier recueil de Lozeau, son *Ame Solitaire*, le prouve surabondamment.

Certains reproches seront adressés à notre jeune poète; ces reproches lui auront été attirés par le choix de quelques-unes de ses toutes premières pièces dont la louable inspiration l'emporte sur la forme qui leur eût plutôt valu leur mise à l'écart. Certaines de ces défauts ont été énumérées. D'autres me sont signalées par un critique français, d'ailleurs réputé par sa sévérité, qui me communique ainsi, en raccourci, son impression sur l'*Ame Solitaire*:

“J'ai lu avec autant d'intérêt que de sympathie le livre de votre ami Lozeau qui est vraiment poète. Il y a néanmoins de gros défauts dans ses vers, des gaucheries, des négligences, parfois quelques incorrections, plus souvent des expressions et des rimes banales. Son avenir dépend de lui: ou bien il fera de gentilles pièces de jeunes filles, ou bien, travaillant, corrigeant ses imperfections, s'appliquant à n'exprimer que le plus original de lui-même, il nous donnera dans quelques années ce que vous n'avez pas encore: l'équivalent d'un Rodenbach ou d'un Samain. Je parle en toute franchise, sans mettre la hausse canadienne, comme s'il s'agissait d'un ami français. Lozeau en vaut la peine.”

Je n'ai pas le loisir de nommer ce critique. Il se fera probablement connaître lui-même en exposant les motifs de son jugement sur une oeuvre qu'il trouve digne de son attention et qui, comme il le déclare, peut être étudiée selon son mérite absolu, c'est-à-dire sans le verre grossissant que les critiques de là-bas emploient fort charitablement d'habitude pour découvrir les qualités des productions canadiennes-françaises. C'est sévère, mais c'est encourageant; et Albert Lozeau qui, d'un premier coup, s'est acquis une pareille considération, doit plutôt se féliciter.

*Louvigny de Montigny.*





## A Travers les Faits et les Œuvres

---

En Angleterre.—L'école confessionnelle et le cabinet Campbell-Bannerman.—L'Université d'Irlande.—Les élections cantonales en France.—Résultats fâcheux.—La persécution religieuse.—Les événements du Maroc.—Le nouveau Syllabus.—Un acte mémorable.—Condamnation du modernisme théologique.—Les témérités des novateurs.—L'école de l'abbé Loisy.—Les propositions condamnées.—L'autorité du décret du Saint-Office.—Hommage au Saint-Père.—L'anti-cléricalisme en Italie.—M. Edmond Demolins et son oeuvre.—Le nouveau livre de M. C. ab der Holden.—L'agitation politique au Canada.

La politique chôme passablement de ce temps-ci en Angleterre. Profitons-en pour signaler une tentative fâcheuse du cabinet libéral, dont nous n'avons pas eu le loisir de parler dans notre dernière chronique. Nos lecteurs savent que le gouvernement Campbell Bannermann a échoué dans ses efforts pour faire adopter son bill d'éducation anticonfessionnelle. N'ayant pu réussir avec sa grande mesure, le ministère a essayé de faire passer un autre bill moins étendu, mais condensant en quelques clauses quelques unes des plus mauvaises dispositions du projet avorté. C'était M. McKenna, successeur de M. Birrell au bureau d'éducation, qui était l'éditeur responsable de cette mesure perfide. Très discutée à la chambre des communes, très critiquée dans la presse, elle était évidemment destinée au même sort que la première. Dans cette prévision, le gouvernement a eu la hardiesse de tenter par voie administrative, la réalisation des projets néfastes qu'il ne peut faire aboutir par voie législative. Sur les nombreux millions de son budget, M. McKenna a prélevé 400,000 louis sterling pour construire des écoles primaires non confessionnelles, afin de faire compétition aux écoles existantes. Il a publié de plus un règlement en vertu duquel toute subvention officielle serait refusée aux écoles où les enfants recevraient un enseignement reli-

gieux. Cette manoeuvre autocratique a soulevé de violentes protestations. La saine opinion publique s'indigne contre cet empiètement audacieux sur le droit des catholiques, des anglicans, de tous ceux qui repoussent l'école neutre comme un fléau social. Le cabinet de sir Henry Campbell Bannerman s'est mis une autre vilaine affaire sur les bras. Espérons qu'il échouera une fois de plus.

Les mauvaises dispositions du gouvernement libéral en ce qui concerne l'enseignement catholique sont manifestes. On en a eu une nouvelle preuve dans la question de l'Université d'Irlande. Lorsque les conservateurs étaient au pouvoir, M. Balfour avait annoncé qu'il ferait justice aux revendications des évêques et des catholiques irlandais quant à l'enseignement supérieur. Le ministère Campbell Bannermann nomma une commission pour conduire une enquête sur cette importante matière, qui devait être ensuite l'objet d'une législation ministérielle. Le rapport de la commission a conclu à la justice et à la nécessité de ces demandes, et le ministère a formellement promis un bill qui leur donnerait satisfaction. Cette législation était même annoncée dans le discours du trône au début de la session. Or, M. Birrell, le secrétaire d'Etat pour l'Irlande, a déclaré, l'autre jour, au nom du gouvernement, qu'il n'y aurait pas cette année d'*University bill*; et même qu'il ne pouvait prendre d'engagement pour la prochaine session. On conçoit que cette nouvelle déconvenue a terriblement accentué l'hostilité des députés nationalistes et des catholiques en général.

Toutes ces causes de mécontentement affaiblissent le cabinet libéral, et donnent un regain d'espoir et d'énergie à l'opposition.

\* \* \*

En France les élections cantonales pour la constitution des conseils généraux ont eu lieu le 28 juillet. Elles n'ont pas encore marqué le recul du Bloc. Il y avait 1450 sièges à pourvoir. Au premier tour de scrutin, il y a eu 1301 résultats définitifs, répartis comme suit au point de vue politique: Droite, 254;



nationalistes, 10; progressistes, 137; républicains de gauche, 299; radicaux et radicaux socialistes, 565; socialistes indépendants, 17; socialistes unifiés, 19. Au point de vue des gains et des pertes, voici les chiffres donnés par les journaux français: Sièges perdus: droite, 21; nationalistes, 16; progressistes, 47. Sièges gagnés: républicains de gauche, 15; radicaux et radicaux socialistes, 65; socialistes indépendants, 2; socialistes unifiés, 2. Ces statistiques, même si elles n'étaient pas absolument exactes, indiquent que la France n'est pas encore près de secouer le joug jacobin. La domination du radicalisme maçonnique semble bien assise et les symptômes d'une réaction salutaire sont encore invisibles. Sans doute, si l'on compare ces résultats à ceux des élections parlementaires de 1906, on constate qu'ils ne sont pas partout aussi favorables au Bloc. Mais en somme ils ne permettent pas d'espérer une amélioration prochaine de la situation française. Le radicalisme va continuer à régner et à gouverner pour le malheur de la France.

Ce règne, ce gouvernement ne cessent de se manifester par des actes de persécution et de tyrannie. La loi de séparation produit tous les jours les fruits qu'on en attendait. Graduellement, progressivement, les curés sont chassés de leurs presbytères. Les journaux sont remplis de ces attentats au droit. Les municipalités, s'inspirant de l'esprit sectaire, signifient aux ministres du culte de déloger ou leur font des conditions telles que ces derniers doivent refuser les contrats de location qu'on leur propose. En même temps, les pouvoirs publics s'acharnent à supprimer les congrégations qui, çà et là, ont échappé aux hécatombes récentes. On signale actuellement un cas particulièrement odieux. Le couvent des soeurs franciscaines de Saint-Chinian, dans le diocèse de Montpellier, était une institution à la fois hospitalière et enseignante. Or, en vertu de la loi de 1901, elle pouvait subsister pourvu qu'elle devint purement hospitalière. S'étant conformée à la loi, elle résista au décret de fermeture porté contre elle, et se défendit par voie judiciaire devant les diverses juridictions, jusqu'au Conseil d'Etat. Elle gagna son point dans toutes les instances. Mais que sont la loi et les tribunaux pour les sectaires qui détiennent le pouvoir? Le doucereux M. Briand a décrété que la

communauté, à laquelle la loi, les tribunaux et le Conseil d'Etat avaient reconnu le droit de vivre, devait mourir. Et il l'a supprimée tout simplement par un arrêté ministériel. Voilà le beau régime que subit notre malheureuse France. Plus de liberté, plus d'équité, plus de justice. Mais l'arbitraire et la tyrannie sans masque!

Quoique la guerre aux presbytères, aux séminaires et aux couvents soit l'occupation principale des jacobins régnants, notons pour mémoire un incident extérieur qui a quelque peu troublé les vacances de M. Clemenceau. Au Maroc, les tribus de la région de Casablanca se sont livrées à des attentats meurtriers contre les Européens qui travaillent au nouveau port. Des ouvriers français, italiens et espagnols ont été massacrés, et la colonie étrangère s'est vue menacée par le fanatisme musulman. La France et l'Espagne sont intervenues en vertu de la convention d'Algésiras, et ont expédié des croiseurs et des troupes pour réprimer ces désordres sanglants. On n'a signalé à ce sujet aucune complication diplomatique, et il faut admettre que le cas n'y prêtait guère.

Dans le Midi, les chefs du mouvement viticole ont été mis en liberté. L'agitation a pris un caractère plus pacifique et son intensité a notablement décréu.

\* \* \*

Dans le monde religieux, le fait capital des dernières semaines est la publication d'un décret du Saint-Office, approuvé et confirmé par le Souverain-Pontife, et portant condamnation de soixante-cinq propositions, fausses, erronées, contraires à la foi catholique et à la tradition de l'Eglise. Quoique ce document doctrinal d'une si haute importance ne soit pas dénommé officiellement "Syllabus," on lui donne couramment cette désignation en souvenir de celui de Pie IX.

Les premières lignes du décret mémorable indiquent clairement quelles en sont la nature et la portée. "C'est, y lisons-nous, le malheur de notre temps, trop enclin, dans son impatience de tout joug, à s'attacher, dans la recherche des vérités premières, aux nouveautés, en abandonnant en quelque sorte



l'héritage du genre humain, de tomber dans les plus graves erreurs. Il est surtout déplorable qu'il se trouve même des écrivains catholiques, en certain nombre, qui, outrepassant les limites marquées par les Pères et par l'Eglise elle-même, s'appliquent, sous prétexte de haute critique et à titre de raison historique, à chercher un prétendu progrès du dogme, qui n'est, en réalité, que sa déformation. Mais, afin que de pareilles erreurs, qui se répandent de plus en plus parmi les fidèles, ne s'implantent pas dans leur esprit et n'altèrent pas la pureté de leur foi, il a paru bon à Sa Sainteté Pie X, Pape par la divine Providence, de faire noter et réprouver les principales d'entre elles par le ministère de la sainte et universelle Inquisition."

Comme on le voit, ce sont surtout des erreurs de l'ordre théologique et exégétique qui sont ici visées. Il est sans doute superflu d'indiquer à nos lecteurs que ce dernier terme s'applique à l'interprétation et à l'étude historique et critique de l'Ecriture, de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Depuis un certain nombre d'années, toute une école théologique, se recrutant principalement en Allemagne et en France, et imbue des idées d'évolutionnisme, a semblé se donner pour objet de rajeunir nos dogmes en leur créant une nouvelle genèse, et en leur découvrant de nouvelles origines. Dans cette recherche opiniâtre et périlleuse, ces docteurs imprudents se sont bientôt heurtés à la tradition, et impatients de cet obstacle, ils se sont efforcés de le détruire. Enhardis par leurs propres témérités, ils en sont venus peu à peu à attaquer l'Evangile même, parce qu'il contredit leurs thèses, à contester son autorité historique, et à ébranler ainsi les bases mêmes de notre croyance. Au début de cette campagne, l'école novatrice s'occupa beaucoup de l'inspiration des Ecritures. On se rappelle encore l'émotion que produisit un célèbre article de Mgr d'Hulst dans le *Correspondant*, où l'éminent écrivain se faisait comme le rapporteur des opinions aventureuses qui se manifestaient, et leur prêtait, par la merveilleuse clarté, l'élégance, la souplesse et l'élévation de son style, un charme dangereux. Une polémique courtoise et profondément intéressante s'engagea entre lui et le P. Brucker, l'un des rédacteurs des *Etudes religieuses*. Et peu de temps après fut nommée par Rome une commission bi-

blique chargée d'étudier toutes ces graves questions. Mais la curiosité inquiète des novateurs ne s'en tint pas là. On se mit à publier des études hypercritiques sur les Evangiles, sur la vie du Sauveur, sur la nature et la portée de Sa mission sur sa psychologie et sa mentalité, sur la portée réelle du dessein qu'Il se proposa, sur l'origine des Sacraments et de l'Eglise. Et successivement les plus étranges propositions, les plus audacieux concepts virent le jour. Les nouveaux docteurs affirmèrent que Jésus-Christ n'a pas été, par une volonté consciente, actuelle, et précise, le fondateur du Christianisme et de l'Eglise catholique; mais que ceux-ci n'ont été que le développement naturel et rationnel des idées, de la morale, des notions enseignées par lui, en un mot—mot cher à l'école—que le christianisme doctrinal et cultuel a été le fruit d'une évolution progressive dont la source était dans la conscience même des adeptes du Christ, et non pas dans la pensée présciente du Crucifié. De sorte que le Christ de l'histoire et le Christ de la foi sont deux êtres différents.

Voici en quels termes saisissants un savant théologien jésuite résume cette théorie des exégètes modernistes, dont l'abbé Loisy est le prototype :

“ Dans cette théorie, le Christ historique, Jésus de Nazareth, n'a été et n'a pu être qu'un chaînon, qu'un moment, nécessairement dépassé, du développement religieux de l'humanité, en marche vers la conscience intégrale du Divin qui est en elle. Ceux qui se sont efforcés de concilier—en dépit de la logique du système—cette conception, avec la foi chrétienne, ont admis que ce moment, marqué par l'apparition du Christ historique, a été décisif, et, jusqu'à un certain point définitif, dans l'histoire de l'évolution religieuse de l'humanité. Selon eux, en effet, c'est dans l'âme humaine de Jésus que s'est éveillée d'abord, avec une énergie singulière et une profondeur inégalée, la conscience du rapport filial avec la divinité qui constitue le fonds de toute religion véritable. Ce sentiment libérateur, cette révélation de la paternité divine, reste le modèle de toute expérience religieuse, encore que le langage et les conceptions dans lesquels le Christ les a traduits,—et qui étaient ceux de sa race et de son temps—aient lentement fait place à un autre langage,



à des conceptions dégagées des limitations de la pensée juive, et progressant avec la connaissance du monde et de l'homme. C'est dans ce sens qu'on peut appeler le christianisme véritable, et même la seule véritable, religion.

“Or, cette interprétation sentimentaliste, et évolutionniste, du fait chrétien, que je viens de résumer d'après son plus célèbre représentant parmi nous, Auguste Sabatier, a semblé acceptable, sinon dans tous ses fondements philosophiques et tous ses détails, au moins dans son esprit, à certains écrivains catholiques. L'histoire des origines chrétiennes, étudiée sans arrière-pensée théologique, leur a paru la confirmer. Cette histoire, d'après eux, rendrait témoignage à l'évolution qui substitua aux vues personnelles et conscientes, à l'oeuvre apostolique de Jésus de Nazareth, l'idée chrétienne, l'interprétation progressive, commandée par les circonstances et les nécessités de fait, de ces conceptions, de ces vues, de cette oeuvre. Le Christ historique bornait son horizon au peuple d'Israël: on conçut sa mission comme universelle; sa vie et sa mort avaient été exemplaires: on les conçut comme rédemptrices; il s'était donné comme un maître: on vit en lui le Messie, le Seigneur, le Fils de Dieu, le Verbe incarné; il avait prêché le règne de Dieu dans l'attente imminente de la Parousie: les faits interprétèrent cette notion, en donnant naissance à l'Eglise, et la Parousie se sublima en avènement spirituel et intérieur, ou s'estompa dans un lointain indéfini. Déjà commencée dans les évangiles synoptiques, cette transformation du Christ historique se poursuit à travers les épîtres pauliennes, pour trouver son expression la plus haute dans les méditations et les symboles johanniques. Et le succès, la valeur religieuse et morale de cette transformation, sa nécessité même, la justifient suffisamment: pour devenir le Christ de la conscience humaine et de la foi, le Christ historique devait subir cette transfiguration: il reste qu'elle s'est faite autour de son image, qu'elle est le développement du germe posé par lui, l'écho, dans la conscience de l'humanité, de son expérience religieuse personnelle, et ainsi, dans son sens vrai, c'est encore Jésus de Nazareth que nous adorons.”

En présence de telles thèses, qui sont le renversement de

toute la tradition et de tout l'enseignement chrétiens, il n'y a pas un croyant qui ne doive reconnaître l'opportunité urgente du décret *Lamentabili sane exitu*. Comme la REVUE CANADIENNE ne peut pas reproduire *in extenso* ce grave et décisif document, nous voulons au moins mettre sous les yeux de ses lecteurs quelques-unes des propositions condamnées, afin de montrer jusqu'à quel point elles étaient téméraires et pernicieuses. Prenez, par exemple, les propositions relatives à l'inspiration des Ecritures et aux Evangiles :

“ Prop. XI. L'inspiration divine ne garantit pas toutes et chacune des parties de l'Ecriture sainte contre toute erreur.

“ Prop. XIV. Dans plusieurs de leurs narrations, les évangélistes n'ont pas tant rapporté la vérité que telles choses qu'ils crurent plus profitables aux lecteurs, quoique fausses.

“ Prop. XVI. Les narrations de saint Jean ne sont pas proprement de l'histoire mais de la contemplation mystique. Les discours, dans son Evangile, sont des méditations théologiques sur les mystères du salut, dénuées de vérité historique.

Ces propositions relatives à Notre Seigneur sont pires encore :

“ Prop. XXX. Jésus professa des erreurs sur le prochain avènement messianique.

“ Prop. XXXVI. La résurrection du Sauveur n'est pas un fait proprement historique, mais purement surnaturel, ni démontré ni démontrable.”

En voici d'autres où l'Eglise est mise en cause :

“ Prop. VII. L'église, quand elle proscrie des erreurs, ne peut exiger des fidèles l'assentiment intérieur.

“ Prop. LIII. La constitution organique de l'Eglise n'est pas immuable. La société chrétienne est soumise comme toute société humaine à une perpétuelle évolution.

“ Prop. LVI. L'Eglise romaine est devenue la tête de toutes les Eglises non par une ordonnance divine mais par des circonstances purement politiques.

“ Prop. LVII. L'Eglise est ennemie des progrès des sciences naturelles et théologiques.

“ Prop. LXV. L'Eglise se montre incapable de défendre la morale évangélique parce qu'elle se tient obstinément attachée



à des doctrines immuables incompatibles avec les progrès modernes.”

Enfin, il n'est pas besoin d'être grand clerc ès-science sacrée pour discerner promptement tout ce qu'il y a de faux et de condamnable dans les propositions dont voici le texte :

“ Prop. XXVI. Les dogmes doivent être tenus seulement suivant leur sens pratique comme règle préceptive d'agir, non comme règle de croyance.

“ XL. Les sacrements sont nés de ce que les apôtres et leurs successeurs ont interprété, à l'instigation des faits et suivant les circonstances, telle idée et intention du Christ.

“ Prop. LX. La doctrine chrétienne fut au début judaïque, puis par évolution successives, devint pauline, puis johannique, puis hellénique et universelle.

“ Prop. LXII. Les principaux articles du symbole des apôtres n'avaient pas pour les chrétiens primitifs la même signification qu'ils ont pour les chrétiens actuels.

“ Prop. LXIII. Le catholicisme actuel ne peut pas s'adapter à la vraie science, s'il ne se transforme pas en un christianisme non dogmatique, *id est* en un protestantisme, large et libéral.

“ Prop. LXIV. Le progrès des sciences exige la réforme de la conception de la doctrine chrétienne au sujet de Dieu, de la création, de la révélation, de la personne du Verbe et de la rédemption.”

L'acte du Saint-Siège, réprouvant ces erreurs et toutes les autres qui sont contenues dans les soixante-cinq propositions visées par le décret, est donc l'un des plus importants qui se soient produits dans l'Eglise depuis longtemps. “ Nul n'aura une influence plus décisive sur la pensée religieuse contemporaine,” dirons-nous avec les *Etudes*. Le néo-catholicisme évolutionniste conduisait les esprits susceptibles de se laisser séduire par ses prétentions scientifiques à un “ Jésus sans Christ, à un Christ sans Fils de Dieu, à un Fils de Dieu sans Eglise, sans dogme, sans sacrements, sans sacerdoce.” Le Pasteur Suprême a vu le péril, et il l'a conjuré en faisant rayonner au dessus de l'abîme cette lumière doctrinale qui éclaire la conscience humaine. C'est un immense service qu'il a rendu, non seulement au catholicisme mais à toutes les confessions chré-

tiennes. Un journal protestant, le *Times*, semble le reconnaître lui-même. On lit dans ce grand organe de l'opinion anglaise :

“Le nouveau *Syllabus* témoigne peu de cet “obscurantisme” auquel paraissaient s’attendre avec confiance les ennemis de l’Eglise. Dans les soixante-cinq erreurs relevées par le décret, il est difficile d’en trouver une qui ne fût pas déjà condamnée : beaucoup seraient condamnées par d’autres Eglises aussi bien que par celle de Rome. Le but de ce décret semblerait être d’appeler l’attention sur certaines erreurs que des écrivains contemporains ont ravivées sous une forme nouvelle ; d’autre part, il n’y a rien de nouveau ou de moderne dans les erreurs elles-mêmes, qui, bien qu’elles puissent être des lieux communs pour des gens qui sont hors de l’Eglise, sont pour la plus grande partie absolument contraires aux enseignements fondamentaux de l’Eglise elle-même.”

Comme dans d’autres circonstances analogues, on s’est demandé quelle est la valeur réelle de ce nouveau *Syllabus* au point de vue doctrinal. Cette valeur serait inappréciable, même si le Pape ne lui avait donné la sanction de son autorité souveraine. Le Décret a été préparé et rendu par la Sacrée Congrégation de l’Inquisition ou du Saint-Office, dont le rôle propre est de rechercher et de poursuivre toutes les erreurs qui menacent la foi ou les mœurs. Elle est la seule qui ait le Pape lui-même pour Préfet. Voici les noms des cardinaux qui la composent actuellement : Rampolla, di Pietro, Gotti, Respighi, Ferrata, Merry del Val, Steinhuber, Segna, et Vivès y Tuto. Le cardinal Serafino Vannutelli, vice-doyen du Sacré-Collège, en est le secrétaire. Les décisions contenues dans le décret ont été longuement étudiées et élaborées par les nombreux consultants dont sont assistés les cardinaux membres de la Congrégation. Nommons entre autres Mgr Gasparri, Mgr della Chiesa, les PP. Lepidi, Cormier, Wernz, David Fleming, Pie de Langogne, etc. Tous ces hommes ont une science profonde et sûre. De sorte que ce *Syllabus* est le fruit des lumières et des travaux des plus éminents théologiens qu’il y ait au monde. Mais au-dessus de sa valeur intrinsèque, il y a sa valeur juridique, sa valeur d’autorité. C’est le Pape qui a ordonné à la Congrégation du Saint-



Office de préparer ce décret; il l'a approuvé et confirmé, il y a apposé le sceau de son suprême magistère, il l'a adressé à l'Eglise universelle. C'est donc, pour nous servir des termes d'un éminent prélat, une règle qui s'impose non seulement à titre d'ordonnance disciplinaire et pour la conduite extérieure, mais à titre d'enseignement doctrinal qui exige l'assentiment intérieur de l'esprit. La respecter extérieurement est une obligation stricte, mais ce serait insuffisant si intérieurement on conservait quelque attache à ces erreurs réprouvées par le Pape.

Espérons que le décret *Lamentabili* portera le coup décisif au modernisme théologique. Et rendons grâce au grand Pape que Dieu a donné à son Eglise, après Pie IX et Léon XIII, pour la diriger sûrement au milieu des écueils qui l'entourent, et des tempêtes dont elle subit le formidable assaut.

\* \* \*

Cet assaut semble particulièrement terrible, à l'heure actuelle, en Italie. Depuis quelques semaines on dirait que le mot d'ordre a été donné de se ruer sur l'Eglise. On assiste à une odieuse campagne de calomnies, de dénonciations, d'excitation à la violence. On ne recule devant aucun mensonge, devant aucune invention, pour soulever l'opinion contre les prêtres, contre les religieux et les religieuses. Les scribes soudoyés par les loges trempent leur plume dans la fange. On monte des scandales contre les collèges, contre les couvents. On suscite des perquisitions arbitraires. On essaye de réaliser le mot célèbre de Michelet: "il faut étouffer le catholicisme dans la boue." Pour donner une idée de cette abominable campagne, nous signalerons ce qui s'est passé à Varazze, près de Savone. Sur la dénonciation d'une femme et de son fils, un gamin de quatorze ans, on a envahi, *manu militari*, le collège des Salésiens, séparé les élèves de leurs maîtres, fouillé la maison du haut en bas, traîné les écoliers à la caserne où on les a soumis à un interrogatoire monstrueux. On a ensuite fait subir le même traitement aux Pères. Entre autres grossière inepties, on les accusait d'avoir souvent célébré la "messe noire," c'est-à-dire profané les saints mystères par un rite diabolique. Les supérieurs

ont porté plainte devant le procureur du roi. Toutes les infamies éditées à jet continu par la presse anticléricale produisent leur fruit. La foule ignorante et crédule se monte l'imagination contre tout ce qui porte un caractère religieux. La crapule s'agite, la lie monte à la surface, les haines s'enflamment. Des prêtres, des moines, sont assaillis sur les voies publiques. Des émeutes éclatent. Ainsi, à Spezzia, la populace a saccagé des églises, et en a brûlé les meubles. Il y a eu conflit sanglant entre la troupe et les émeutiers; un homme a été tué, et plusieurs ont été blessés. On ne criait pas seulement: "A mort les prêtres!" on criait: "A bas Giolitti! A bas le roi!" Le gouvernement paraît commencer à s'émouvoir de cette agitation, parce qu'elle prend un caractère révolutionnaire. Les passions anticléricales sont tellement surexcitées en Italie que le Saint-Père a demandé qu'on suspende les pèlerinages de France et d'ailleurs organisés en l'honneur de son jubilé sacerdotal. Il y a eu quatre ans, le quatre août courant, que Pie X a ceint la tiare. Quatre ans seulement! Et ce pontificat, éprouvé par tant d'orages, et voué, semble-t-il à tant d'épreuves, est déjà l'un des plus féconds et des plus salutaires que notre âge ait connus. La REVUE CANADIENNE envoie de loin au glorieux et vénéré Pontife l'hommage de son respect et de son dévouement filial.

\* \* \*

Les journaux de France nous ont annoncé le décès d'un écrivain de marque, M. Edmond Demolins. Il n'était âgé que de cinquante-quatre ans. Né à Marseille, en 1853, il était arrivé jeune à Paris après avoir fait ses études chez les Jésuites de Mongré. Il devint bientôt l'un des fervents disciples de l'illustre Frédéric Le Play, l'apôtre de la réforme sociale. Des travaux importants le signalèrent au public sérieux. Il publia une excellente *Histoire de France* en quatre volumes, et une belle étude sur le *Mouvement communal au Moyen-Age*. Les colonnes de *l'Univers* lui furent ouvertes par Louis Veillot. Lorsque Le Play fonda la revue intitulée la *Réforme sociale*, il choisit M. Demolins comme rédacteur en chef. Après



la mort du maître, ce dernier devint à son tour chef d'école, et se dépensa sans compter dans la lutte des principes et des convictions. Il multiplia les études, les conférences, les livres. Combien d'articles intéressants, curieux et savants, il entassa dans la revue la *Science Sociale*, fondée en 1884! Nous ne saurions entreprendre de les énumérer. Il entra dans la grande célébrité avec son livre *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, si connu et si discuté! Cet ouvrage où s'accroissait peut-être à l'excès l'esprit de système, souleva bien des polémiques. La fierté française se cabrait devant certaines constatations et certaines déductions défavorables. Cependant, tout en admettant que l'auteur a pu exagérer la supériorité Anglo-Saxonne, on ne saurait en conclure qu'il fût un anglo-mane. Un de ses amis écrit à ce sujet :

“L'accusation est injuste. Elle l'est à tel point que le titre de son principal ouvrage devait d'abord être—nous le savons par ses confidences—*Le péril anglo saxon*. C'est parce que M. Demolins voyait à quel point l'Anglo-Saxon était envahissant qu'il craignait pour la France, et qu'il exhortait les Français à mettre en oeuvre les procédés au moyen desquels leurs rivaux étaient devenus si forts. Il voulait que la France dérobat à l'Angleterre et aux Etats-Unis les secrets de cet essor qui est un des faits les plus importants de notre époque, et, par l'analyse méthodique, il s'était efforcé de surprendre ces secrets. Pénétré de la supériorité de l'initiative privée sur l'action publique, il avait un mépris intense pour les politiciens, et ce mépris le conduisit à la doctrine—évidemment critiquable—de l'indifférence politique érigée en principe. Mais ce système enveloppait du moins une conception fort juste, à savoir que nous ne triompherons des mauvais politiciens que lorsque un assez grand nombre de réformes individuelles et familiales auront créé un milieu propre à réagir efficacement.”

Parmi les autres ouvrages de M. Demolins, citons *l'Ecole nouvelle*, *les Français d'aujourd'hui*, *Comment la route crée le type social*, *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir*. Dans tous ces livres s'affirmèrent une personnalité brillante, un esprit résolu et combatif, une rare vigueur d'argumentation. Quelques-unes des thèses de M. Demolins prêtaient à la contro-

verse. Mais le talent, la science, l'élévation d'idées de l'auteur étaient au-dessus de toute contestation.

Pour appliquer ses théories éducationnelles, M. Demolins avait fondé l'école des Roches qu'il administrait et dirigeait lui-même. Il acheva ses forces à cette tâche. M. Demolins laisse une oeuvre considérable et sera classé parmi les plus éminents sociologues de notre époque.

\* \* \*

L'espace nous manque pour apprécier dans cette chronique le livre récent de M. ab der Halden, *Nouvelles Etudes de Littérature Canadienne française*. Nous voulons au moins en signaler l'apparition. C'est un beau volume de trois cent soixante-dix-sept pages, qui contient des études soignées et approfondies sur Arthur Buies, Laure Conan, Pamphile Le May, William Chapman, Albert Lozeau, Emile Nelligan, etc. Nous n'avons pu que feuilleter ce livre. Mais nous en avons vu assez pour nous convaincre que, si certaines pages et certaines appréciations appellent des réserves, des discussions et des contradictions nécessaires, cependant, dans l'ensemble, c'est là une oeuvre sérieuse et attachante où se manifestent un sens critique très vif et un talent vraiment remarquable. Le travail consacré à Buies est le morceau capital de ce volume. Il couvre cent vingt pages. C'est un très beau morceau de biographie, d'analyse psychologique et de critique littéraire.

\* \* \*

Au Canada, spécialement dans la province de Québec, on se croirait en pleine lutte électorale. On n'entend parler de toutes parts que d'assemblées publiques, de manifestations politiques, parfois tumultueuses, et la polémique des journaux fait rage. Aux meetings libéraux et ministériels, répondent les meetings nationalistes et conservateurs. L'attitude de M. Bourassa est venue compliquer singulièrement la situation provinciale. Depuis l'assemblée de Montmagny, il en a tenu quatre autres, à Saint-Roch de Québec, à Ste-Martine, à Saint-Hyacinthe et à



Rigaud. La réunion de St-Roch a été signalée par des scènes honteuses. Des bandes organisées se sont livrées à l'outrage et à la violence, et ont fini par interrompre l'assemblée. A quel que parti que l'on appartienne on ne saurait trop blâmer de tels excès. M. Bourassa est un orateur dont le talent et le caractère commandent le respect. En essayant d'étouffer sa voix, on ne réussira qu'à lui donner plus de prestige. Dans les différentes réunions où il a parlé, il a exposé son programme de réformes qui méritent d'être étudiées, et il a attaqué vigoureusement les pratiques du gouvernement provincial.

En dépit de tous les pronostics, nous ne croyons pas qu'il y ait d'élections générales cet automne.

*Thomas Chapais.*

Saint-Denis, 21 août 1907.



## Notes Bibliographiques

Tous les livres dont il est rendu compte ici sont en vente à la librairie Cadieux & Dérome, Nos 18 et 21 rue Notre-Dame-Ouest.

L'HEROÏSME DU CLERGE, pendant la Révolution Française (1789-1801). Paroles et faits authentiques, recueillis par M. l'abbé Pagès, ancien professeur d'histoire, ancien bibliothécaire du Séminaire Saint-Sulpice. Un vol. in-18 jésus. Prix: 2 fr. Victore Retaux, libraire-éditeur, rue Bonaparte, 82, Paris.

L'auteur, connu par son érudition, la clarté et la vivacité de son style, a pris pour épigraphe des paroles qui indiquent le fruit qu'il attend justement de son ouvrage: "Une persécution violente en France a enrichi le choeur des martyrs. (Pie VI). "Et nous, possédant au ciel (de la France) une telle nuée de martyrs, courons vaillamment au combat qui nous est proposé". (Hébr., xiii, 1.)

Dans un avant-propos court et entraînant, M. Pagès nous fait connaître les motifs qui l'ont porté à écrire cet ouvrage:

"Constatant avec une invincible évidence dans les circonstances de l'Eglise en France depuis 1880 des analogies frappantes avec l'état de l'Eglise de notre chère patrie pendant la Révolution, nous avons été attiré, entraîné à recueillir, à lire, à relire et à méditer les documents authentiques de cette période cruelle mais glorieuse de l'histoire des enfants de la fille aînée de l'Eglise.

"Ctte méditation a éclairé notre âme des lumières les plus vives et les plus surnaturelles et réconforté notre coeur au milieu des tristesses et des appréhensions de l'heure présente. Nous croyons que la lecture des plus belles paroles, des faits les plus remarquables des apôtres, des confesseurs, des martyrs de a foi pendant ces douzes années terribles fera du bien à nos vénérés confrères et aux catholiques français."

Plus loin, l'auteur expose le plan de son travail:

"Successivement nous parlerons de l'héroïsme du clergé, des religieux, des fidèles; nous donnerons ensuite des vies des confesseurs et des martyrs de la foi pendant la Révolution, pour tous les jours de l'année, dans le genre des vies des sants et des justes des autres époques de l'histoire de l'Eglise."

"Un volume de statistique et de tables donnera des listes par diocèses, par localités, en renvoyant aux volumes précédents ou en les complétant.

"Un etable par ordre alphabétique donnera tous les noms avec des indications succinctes et des renvois précis, et la bibliographie abondante."

Chaque volume formera un tout complet et se vendra séparément.

Le premier volume, qui vient de paraître, est très intéressant et très réconfortant.

Nous y avons surtout remarqué l'attitude héroïque de Pie VI, digne prédécesseur de S. S. Pie X.

Les notices sur les cardinaux, les archevêques, les évêques, les vicaires généraux, les curés, les vicaires, les séminaristes qui se sont distingués par leur zèle héroïque pendant la Révolution sont très documentées et très édifiantes.